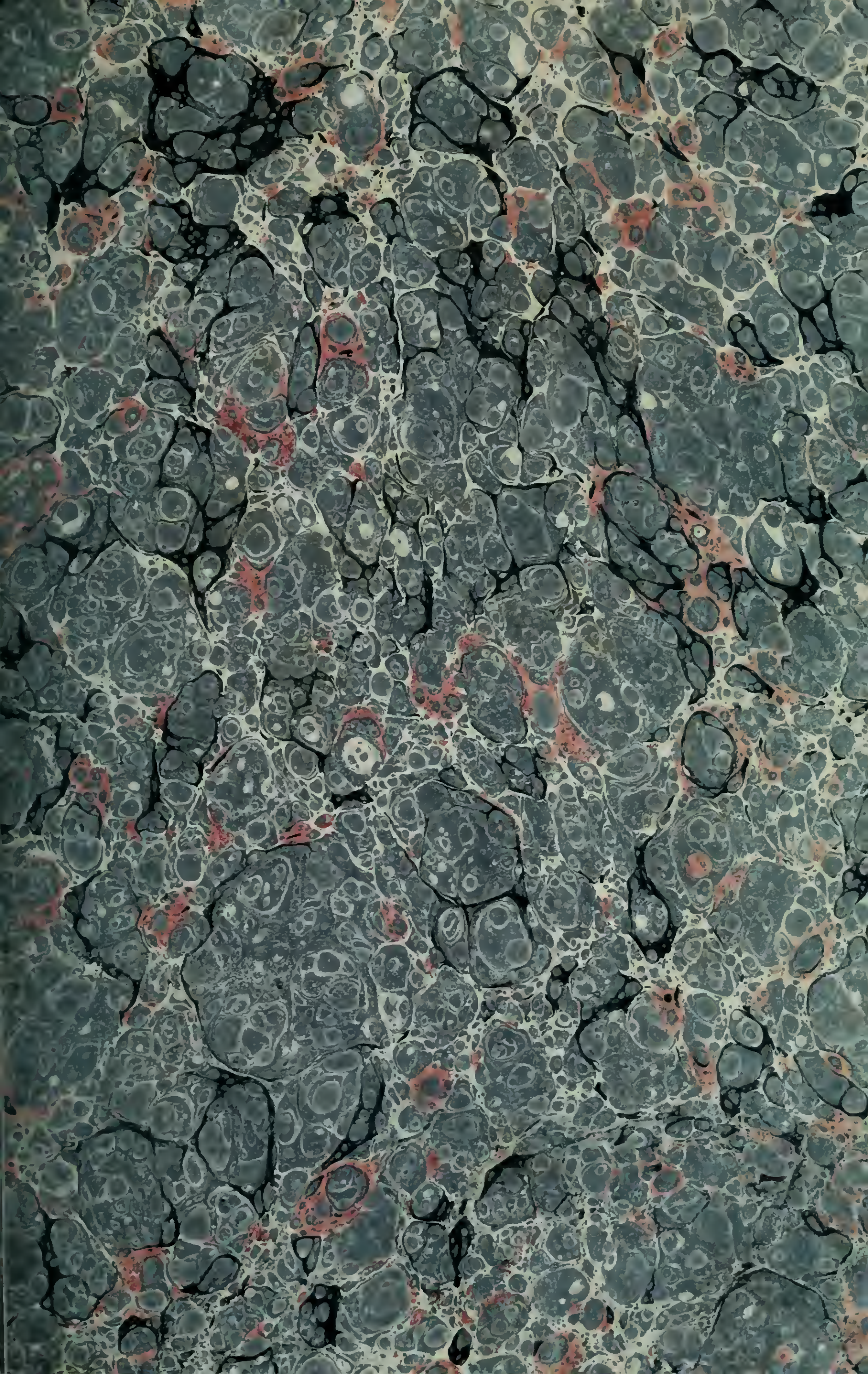

U d'/ of Ottawa
39003002071982



HISTOIRE

DE

LA RENAISSANCE

DES LETTRES EN EUROPE,

AU QUINZIÈME SIÈCLE.

II.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
IMPRIMEURS DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE.
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

HISTOIRE

DE LA

RENAISSANCE DES LETTRES

EN EUROPE,

AU QUINZIÈME SIÈCLE,

Jean Pierre
PAR J.-P. CHARPENTIER,

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÉGE ROYAL DE SAINT-LOUIS,
PROFESSEUR SUPPLÉANT A LA FACULTÉ DES LETTRES.

TOME SECOND.



PARIS.

A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE
DE Mme Ve MAIRE-NYON, QUAI CONTI, N° 13.

1843

HISTOIRE
DE
LA RENAISSANCE
DES LETTRES EN EUROPE,
AU XV[e] SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

La Réforme. — Ses causes. — Jugement sur le caractère et le pontificat de Léon X.

Léon X brillait ainsi de l'éclat des lettres et des arts, quand vint à Rome un jeune moine, un moine allemand. Il y venait pour raffermir sa foi déjà chancelante à la papauté; ce qu'il vit ne l'édifia point, et il s'en retourna affligé et indigné [1]. Ce moine devait faire payer cher cette

[1] Ego Romæ non diù fui. Ibi celebravi ipse, et vidi celebrari aliquot missas, sed ità ut quoties recordor, execrer illas Ex Luther. Op. german. t. VI, *Iena*, apud Melch. Adam. *In vitâ*, p. 49.

visite; il s'appelait Luther. La pensée d'une révolte ainsi conçue, il n'attendait pour la faire éclater qu'une occasion; l'occasion, ou le prétexte, ne tarda pas à s'offrir.

C'était une ancienne pensée des pontifes de Rome, de faire construire un palais digne du chef de la chrétienté. Le pape Symmaque avait jeté les fondements du palais du Vatican; ce palais, augmenté par Nicolas III, offrait déjà au chef de l'Église une noble résidence; au quatorzième siècle, Nicolas V résolut d'orner et d'accroître le Vatican; il voulait en faire le palais le plus vaste et le plus magnifique de la chrétienté; Bernard Rosselini fut choisi par Nicolas V, pour dresser le plan de ces brillants projets, dont l'exécution fut commencée. Pie II, Paul II, Sixte IV qui érigea la chapelle Sextine, Innocent VIII, Alexandre VI, reprirent et continuèrent en partie les vastes plans de Nicolas V. Jules II aimait les arts; il ne se borna pas à poursuivre et à achever les travaux de ses prédécesseurs; il voulut immortaliser son pontificat en liant sa mémoire au génie de Michel-Ange. Il demanda à ce grand artiste de lui faire le dessin d'un mausolée. Le dessin achevé et approuvé, Jules II s'animant aux idées de Michel-Ange, voulut construire un édifice digne d'un tel mausolée. Sur les ruines de l'ancienne basilique de Saint-Pierre, il fit élever une église nouvelle. Le Bramante en avait

tracé le plan; plan si vaste, qu'on fut forcé de le resserrer, et si étendu encore cependant, que ni la vie de l'architecte, ni celle du pontife n'y suffirent.

Léon X monta sur le trône pontifical. Ami des arts, il s'empressa de poursuivre ce qu'avait commencé Jules II, en même temps qu'il concevait et faisait exécuter d'autres magnificences. Saint-Pierre n'était point achevé; Léon X ne voulut pas laisser imparfait le magnifique ouvrage de Jules [1]. Mais les trésors et la foi de la chrétienté s'y abimèrent [2]. Un poëte du siècle de Léon X, Aurelius Augurellus, a composé et dédié à Léon X, un poëme sur l'art de faire de l'or, la Chrysopeïa; on a remarqué que cet hommage était singulièrement convenable, et que

[1] Naturalem ergò propensionem ad omnia magnifica exsequenda secutus, ædificationem superbam basilicæ sancti Petri, a prædecessore Julio II inchoatam, absolvere moliebatur. Sed exhauserat ærarium immodicis in omnis generis res splendidas sumptibus, qui potentissimo orbis monarchæ potiùs quàm vicario illius conveniebant, cujus regnum non est de hoc mundo. Maimbourg, *Hist. Lutherianis.*, apud Seckendorf, lib. I, *sect.* V, p. 11.

[2] Pertanto quell' edifizio materiale di S. Pietro rovinò in gran parte il suo edifizio spirituale. Perciocchè a fin d' adunare tanti millioni quanti ne assorbiva l' immenso lavoro di quella chiesa, convenne al successore di Giulio far ciò d'onde prese origine l' Eresia di Lutero, che ha impoverita di molti più millioni d'anime la chiesa. Pellacivini; *Concil. di Trento*, c. 1, p. 49; Murat. *Ann.* an. 1516-1518.

Léon X aurait eu grand besoin, pour remplir son trésor épuisé par tant de libéralités, du secret d'Augurellus. Léon X avait bien un secret de faire de l'or, secret depuis longtemps connu de l'Église, mais qui, au quinzième siècle, n'était pas sans danger, la vente des indulgences. Il y eut recours. Les indulgences étaient un droit de l'Église, qu'un long exercice et l'acquiescement des peuples avait comme consacré. Mais les droits des puissances, qui n'ont d'autre fondement que l'opinion, y trouvent aussi des limites. Le moment vient où l'opinion, qui soutenait un pouvoir, se retire, et alors ce qui pour ses devanciers avait été facile et uni, lui devient un embarras et un pesant fardeau. Léon X crut qu'il pouvait faire ce qu'avaient fait ses prédécesseurs. Qui oserait l'accuser d'imprévoyance? Sans doute deviner ainsi les révolutions, ce serait les prévenir; mais qui a possédé cette seconde vue? Le mal découvert, les conseils ne manquent, ni les critiques non plus. Nous le voyons, nous, ce mal; Rome pouvait s'y tromper encore, bien que les symptômes d'un changement dans les esprits fussent déjà nombreux et manifestes. Sans doute au moyen âge les plaintes n'avaient pas manqué; mais ces plaintes étaient dictées par la foi; d'autant plus vives qu'elles étaient plus sûres d'elles-mêmes, c'est-à-dire de leur croyance : les âmes en accusant adoraient. Il y avait alors pour la foi

ce qui, en certains temps, arrive pour les mœurs. La naïveté libre des expressions est un témoignage de leur pureté; on n'a pas la crainte des mots, parce que l'on a la pudeur des idées. Mais pour l'Église, le temps des réprimandes fraternelles, des avertissements domestiques, était passé. Ce n'était pas la foi, mais le doute, ou du moins l'esprit d'examen qui attaquait l'Église. La pensée d'une réforme flottait depuis deux siècles dans quelques esprits. Ockam l'avait pressentie; Clémengis et Gerson l'avaient demandée; les conciles de Constance et de Bâle en avaient arrêté le principe et la nécessité. Au sein de l'Allemagne surtout, les idées de réforme avaient trouvé de l'écho; Jean Huss et Jérôme de Prague les avaient confirmées et fécondées de leur sang. L'Allemagne, plus voisine de l'Italie, et dont les princes et les empereurs étaient les anciens rivaux politiques des papes, l'Allemagne nourrissait depuis longtemps ce levain de schisme, qui, pour éclater, n'attendait plus qu'une occasion. L'homme et l'occasion se rencontrèrent.

Les dominicains avaient été chargés de la vente des indulgences; ce privilége excita la jalousie des augustins. Il y avait alors à Wittemberg un jeune prédicateur, un augustin, reçu depuis peu de temps docteur en théologie. Tandis qu'on acceptait les indulgences, lui, le pre-

mier il s'y opposa [1]. Ses paroles répandirent le feu de la résistance. Léon X, et c'est là sa faute, Léon qui d'abord avait dédaigné le péril, envoya, quand il l'aperçut, pour le conjurer, des hommes qui manquaient tour à tour de modération ou d'énergie. Luther, quand la cour de Rome voulut le gagner ou l'intimider, était déjà plus fort qu'elle.

Je n'ai point à suivre ici les résultats de ce divorce ; je veux et je dois seulement rechercher si, et jusqu'à quel point, l'étude de l'antiquité a pu le préparer et le hâter.

Nous avons déjà vu quelle avait été, dans les écrivains du siècle de Léon X, cette préoccupation de la pureté classique, qui leur faisait craindre de désigner par le mot propre les mystères ou les dogmes du christianisme, et qui avait recours à une périphrase profane pour rendre un sentiment chrétien. Les dogmes et les mystères de la religion sont retracés dans la langue de Cicéron et de Virgile, et même les trois personnes divines et la sainte Vierge sont confondues avec les divinités de l'ancienne Rome et de la Grèce.

[1] Igitur cùm anno 1515 indulgentiæ in his regionibus venderentur, promulgarentur, volui dicere, turpissimo quæstu, ego tum eram concionator, et cœpi dissuadere populis et eos dehortari ne indulgentiariorum clamoribus aurem præberent. Luther, *Præfat. ad. op. lat.*, t. I, Edit. Ienæ, 1612.

La première personne fut Jove ou Jupiter Optimus Maximus ; le fils, Apollon ou Esculape ; et la Vierge, Diane [1]. Voici un échantillon de cette phraséologie païenne, introduite au sein des croyances du christianistme ; c'est l'analyse d'un sermon prêché devant Jules II et devant sa cour, et entendu par Érasme, qui le rapporte. Le sujet du discours était la mort de Jésus-Christ. L'orateur commença par l'éloge du pape, qu'il représente comme Jupiter agitant la foudre dans sa main puissante, et réglant d'un simple mouvement de tête les intérêts des hommes. En retraçant la mort du Rédempteur, l'orateur rappela l'exemple des Décius et des Curtius, qui s'étaient dévoués aux dieux infernaux pour le salut de leur pays. Il n'oublia pas non plus Cécrops, Ménécée, Iphigénie, ni d'autres victimes volontaires. En cherchant à attendrir son auditoire sur le sort du sublime auteur de notre religion, il fit sentir que la reconnaissance des anciens

[1] Eppur con nuova superstizione alcuno ancora di questi, e specialmente il Bembo, diedero in altro eccesso per troppo amor di eleganza, ond' egli in vece del nome di Dio pose in bocca de' papi medesimi a nome loro scribendo : « Gli dei immortali. » E disse : « La dea Laurentana » per la Vergine venerata in Loreto. Al qual proposito ricordiamo esser fama che il Poliziano ed altri sacerdoti recitassero il loro breviario in greco per timore di non contaminare la lor finissima latinità. Altri non vollero usare parola, che di Cicerone non fosse. » *Bettinelli*, t. I, c. VI, p. 277.

avait immortalisé leurs héros et leurs bienfaiteurs, en érigeant des statues à leur mémoire, ou même en leur rendant les honneurs divins, tandis que les Juifs, au contraire, avaient traité le Sauveur avec la dernière ignominie, et avaient fini par le faire expirer sur une croix. La mort du Christ fut comparée à celle de Socrate et de Phocion, qui, sans être coupables d'aucun crime, avaient été forcés de boire la ciguë. L'orateur rappela eusuite Épaminondas, qui, malgré ses glorieux exploits, fut obligé de se défendre comme un criminel; Scipion, dont les grands services furent récompensés par l'exil; et Aristide, qui fut contraint de quitter son pays pour avoir mérité le titre de Juste [1].

Tout se ressentait de ce mauvais goût, j'allais dire de cette impiété. Dans les bulles pontificales, on employait des formules païennes; on excommuniait au nom des dieux immortels; on ne lançait pas l'anathème, on interdisait l'eau et le feu! Les formules païennes appliquées aux plus redoutables cérémonies; les périphrases de la mythologie servant à désigner les mystères les plus saints; les anathèmes religieux dénaturés de leur fin ainsi que de leur principe, et devenus des garanties contre la contrefaçon littéraire, toutes ces formes et ces imitations

[1] Erasmi *Ciceronian.*, p. 43, t. 1. Edit. *Tolos.*, 1620.

adultères de l'antiquité pouvaient-elles être sans danger pour les esprits, sans influence sur les imaginations! La protection que Léon X accorda principalement à la littérature profane, eut un autre et grave inconvénient. Si elle ne découragea pas entièrement les études sacrées [1], elle dut les refroidir ; elle laissa Rome sans soutiens, sans défenseurs, au moment où elle en aurait eu le plus besoin. Il ne faut point cependant faire porter à Léon X toute la peine de son siècle. Le mouvement qui emportait l'Italie vers l'antiquité, lui est antérieur. Quand Dante flétrit la papauté de ses violentes invectives; quand Pétarque la peint sous de si vives couleurs, ces attaques étaient-elles restées sans effet? Les souvenirs mythologiques et les inventions païennes de Boccace, n'ont-elles pas précédé les délicatesses téméraires de Bembo et les scrupules presque impies des orateurs sacrés? Les admirations profanes de Pomponius Lætus; les hardiesses indiscrètes de Laurent Valla; l'admiration ou plutôt le culte de Cosme et de Laurent de Médicis pour Platon, toutes ces nouveautés n'avaient-elles pas préparé et hâté ces raffinements téméraires de la pensée et de l'imagination?

[1] Minime autem dubitabis illos mendacii insimulare, qui ab eo divinas disciplinas præ humanioribus negligentiùs cultas honoratasve fuisse affirmant. Fabron., *in Vitâ Leon. X*, p. 183.

Une autre cause moins remarquée, mais non moins puissante, selon nous, a dû atteindre l'antique et sainte majesté du pontificat : les arts, plus que les lettres, ont réveillé, ont réhabilité les sciences profanes et les images de l'antiquité. L'école d'Athènes, peinte par Raphaël dans le palais du Vatican, n'est-elle pas l'apothéose de la philosophie ancienne, de cette philosophie si longtemps proscrite par l'Église ? Là, reparaissent des noms pendant tant de siècles oubliés ou maudits : Pythagore, Socrate, Platon et Aristote. Placés sur un magnifique amphithéâtre, ils sont occupés à instruire leurs élèves dans les différentes branches des connaissances humaines. Empédocle, Épicharme, Archytas, Diogène et Archimède se livrent à des travaux divers ; Apollon et Minerve président à leurs études. La poésie a aussi son apothéose ; à côté de l'école des sages, se trouve l'assemblée d'Apollon et des Muses sur le Parnasse. Toutes ces séductions nouvelles des arts, ces images et ces souvenirs éclatants de l'antiquité n'ont pu assurément être sans danger pour l'esprit, sans péril par les imaginations ; ils ont porté au christianisme un coup moins violent, mais non moins funeste, que ne fit la réforme, qu'ils ont aidée ; ils ont enlevé, effacé, sinon détruit, la sombre et majestueuse gravité du génie romain ; ils ont amnistié ce que pendant si long-temps l'Église avait proscrit ; ils ont

commencé et assuré le règne de l'antiquité et de la philosophie, qui depuis cinq siècles partage avec le christianisme l'empire des idées.

Enfin, si par cette prédilection pour les arts et les lettres profanes, Léon X a, sans le vouloir, contribué à affaiblir, dans l'esprit des peuples, la majesté sévère du christianisme, par son caractère même, il y a aussi porté atteinte. Dans la société de Politien et de Bernard de Bibbiena, l'auteur de la Calandria, Léon X avait eu non-seulement l'exemple d'un enthousiasme peu réfléchi pour l'antiquité, mais aussi d'une facilité d'esprit, d'une élégance mondaine qui étaient déjà dans son caractère. Arrivé au souverain pontificat, ces goûts nobles, mais quelque peu frivoles dans un pape, ne le quittèrent point. S'entourer des images et des souvenirs de l'antiquité, réunir autour de lui des poëtes latins et des poëtes italiens, se plaire à leurs joutes littéraires, les provoquer souvent, tels étaient les amusements les plus doux à Léon X, et dans le plaisir qu'il trouvait à les entendre ou à les mettre aux prises les uns avec les autres, il ne gardait pas toujours la dignité de son haut caractère. On retrouve avec peine, au nombre de ces bouffons de la poésie, à côté de Querno, le vieux Pogge, dont le frère a figuré dans la conjuration des Pazzi, et dont le père se concilia et retint par plus de de dignité la faveur de Médicis et l'estime de

ses concitoyens. Je l'avoue : je ne le saurais approuver non plus, quand, dans la joie que lui cause la découverte de la statue de Lucrèce, Léon X quitte la pourpre romaine, et ceignant son front de laurier, improvise des vers latins. Son goût pour la chasse ne paraît pas non plus très-séant en un pontife. Ce goût en lui était extrêmement vif; et son costume ne corrigeait pas ce que cette passion avait de peu convenable [1].

Il le faut donc reconnaître : Léon X, par ses prodigues munificences, par l'agrément plus royal que pontifical de son caractère, par sa prédilection pour la littérature et les arts profanes, n'a peut-être pas été le pontife le plus heureusement choisi dans ces temps difficiles, où Luther venait, appuyé des princes et de l'opinion d'une partie de la chrétienté, entreprendre et consommer cette réforme, que l'Église avait pensé à faire un siècle plus tôt. Occupé de l'agrandissement temporel de l'Église, et de gloire mondaine, dit un grave historien, il n'a pas assez pensé aux affaires de la religion expirant en Germanie [2].

Mais si la sévérité de l'histoire ecclésiastique peut adresser ces reproches à la mémoire de

[1] Et fuit cum stola, sed pejus sine rochetto, et quod pessimum cum stivalibus, sine ocreis in pedes munitus. *Diar. inedit.*

[2] Muratori, *Annal.*, vol. X, p. 145.

Léon X, nous qui ne devons voir en lui que le protecteur éclairé et généreux des lettres, nous n'avons que des éloges à lui donner, pour le soin qu'il prit de relever les gymnases, les académies de Rome; pour les bienfaits délicats et nombreux qu'il versa sur les savants, l'ardeur avec laquelle il répandit, il multiplia par les presses du Vatican les chefs-d'œuvre de la littérature ancienne. A tous ces titres, Léon X mérite notre reconnaissance, et la gloire d'avoir attaché son nom à un des grands siècles de l'esprit humain [1]. Vainement lui voudrait-on contester cette gloire [2]. Sans doute Léon X a eu le bonheur de venir à propos : Cosme et Laurent de Médicis, Nicolas V et Jules II, lui avaient admirablement préparé les voies à cette double grandeur des arts et des lettres; mais Léon X a su recueillir et augmenter ce brillant héritage. Dans le siècle qu'on nomme de Léon, a dit Voltaire [3], le pape Léon avait-il tout fait? N'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain? Cependant le nom de Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les lettres plus qu'aucun autre.

[1] Tria quædam præcipua generis humani bona restitutum iri video. Pietatem illam verè christianam, multis modis collapsam; optimas litteras, partìm neglectas hactenùs; et publicam ac perpetuam orbis christiani concordiam, pietatis et eruditionis fontem parentemque. » Erasm. *Epist.* 30.

[2] Denina, *Révol. d'Ital.*, lib. XXI; Andrès, vol. I, p. 380.

[3] Corresp. général., t. I, p. 251.

Du reste, par un dernier bonheur, Léon X ne vit pas la grandeur du péril qui menaçait le saint-siége, et qu'il eût pu sinon conjurer, du moins atténuer. La mort vint le surprendre au milieu de tant de splendeurs. Il était dans le cours de ses prospérités ; il venait de triompher de l'armée combinée, quand saisi tout à coup d'une légère indisposition, il mourut subitement à sa maison de Malliana, et sans qu'il pût recevoir les derniers sacrements de l'Église ; circonstance qui provoqua cette épigramme que l'on attribua, à tort sans doute, à Sannazar :

Sacra sub extremâ, si fortè requiritis, horâ,
Cur Leo non potuit sumere : vendiderat.

Sa mort fut-elle naturelle? L'idée qu'il avait été empoisonné semble avoir prévalu parmi les historiens. Léon X était dans sa quarante-sixième année ; il avait régné huit ans, huit mois et dix-neuf jours.

Ne quittons point cet immortel pontificat sans l'entourer d'un rayon de cette gloire des lettres et des arts qu'il a ou ressuscitée ou augmentée, et qui couvre et efface quelques ombres qui s'y peuvent mêler. N'oublions pas d'ailleurs que le paganisme des arts et de la littérature n'avait jamais péri dans Rome ; et si les fêtes pompeuses, si les magnificences profanes du pinceau de Raphaël et du ciseau de Michel-Ange nous blessent,

rappelons-nous que les vives imaginations de l'Italie, ne se saisissent pas comme les froides natures du nord. En Italie, le ciel même appelle les fêtes, et forme avec les splendeurs de l'art une naturelle harmonie. L'idée y vit par le signe, loin de s'en altérer. Si Luther s'en est indigné, Érasme en a été ému, et ce charme a sans doute captivé et retenu sa pensée indocile. Reconnaissons enfin que si Léon, qui avait dans le cœur le sang des Médicis, se laissa trop éblouir par cette beauté païenne de la forme et des arts, il eut cependant toujours la gravité, douce il est vrai, mais digne d'un pontife; que tolérant en même temps qu'habile, il retint dans le sein de l'Église des hommes qui, avec moins de ménagements, eussent pu s'en détacher, Reuchlin et Érasme. Quand Reuchlin, condamné à Paris et à Cologne pour son Apologie, se réfugia à Rome, les dernières libéralités de Léon X ne lui manquèrent point. Léon X poussait l'esprit humain et le christianisme dans des voies nouvelles, où son malheur et celui du quinzième siècle, a été de ne les pouvoir plus longtemps guider. L'art et les pensées antiques, après un long divorce, se retrouvaient et se reconnaissaient; si cette première entrevue eut quelque peu de trouble, le temps l'eût calmée et rassise. Il était impossible qu'en présence de la triste nudité de la réforme, la pensée allemande elle-même, froide d'abord,

mais mystique, ne fût pas revenue aux merveilles de l'art chrétien, mêlées aux inspirations de l'antiquité et aux magnificences de sa littérature. Mais Léon X mourut, laissant son siècle dans l'ivresse et le danger des merveilles qu'il avait ou évoquées ou créées; et la politique des princes acheva, à leur profit, contre Rome, le duel dans lequel Luther n'était que le second, et où la pensée ne se révolta avec tant de hardiesse contre l'autorité spirituelle de la papauté, que pour invoquer et subir le joug, plus pesant et moins noble, de la protection temporelle des rois.

CHAPITRE II.

Adrien VI. — Son dédain pour l'antiquité. — Clément VII. — Coup d'œil sur les révolutions de Florence.—Cosme I[er]. — Valeriano. — Lilio Giraldi.

Les lettres furent frappées du même coup que Léon X. Adrien VI, son successeur, né à Utrecht, Adrien, précepteur de Charles-Quint, au nom duquel il gouvernait l'Espagne, ne semblait guère destiné à les consoler de la perte d'un Médicis. Pape flamand, étranger aux arts et à toute science autre que la science théologique, il n'avait pas de sympathie pour la littérature profane. On lui lit des lettres latines, écrites avec élégance : « Lettres de poëte[1], » dit-il. On lui montre, au Belvédère, le Laocoon retrouvé sous Léon X. « Ce sont, » s'écrie-t-il, le regardant à peine, « les idoles des anciens[2]. » — « Je crains, » disait Girolamo Negri, pieux augustin, qui écrivit avec beaucoup de force et de zèle contre Luther, « je crains qu'il ne fasse ce que fit, assure-t-on, Saint Grégoire, et que de toutes ces statues, témoignages vivants de la gloire et de la grandeur romaines, il ne

[1] Sunt litteræ unius poetæ.

[2] Sunt idola antiquorum.

fasse de la chaux pour la basilique de Saint-Pierre [1]. » Tous les livres, à l'exception des livres saints, n'étaient à ses yeux que vanités profanes.

Adrien, on le voit, fut le contraste de Léon X : pape austère, dédaigneux du faste, ami de la retraite, instruit des traditions romaines et les pratiquant, de mœurs rigides et bienfaisantes, si les savants pouvaient craindre de ne point trouver en lui les faveurs de Léon X, le catholicisme devait en concevoir de meilleures espérances. Peut-être s'était-il prononcé, avec plus de franchise que de prudence, dans le dessein qu'il avait de ne point suivre, en tout du moins, les voies de son prédécesseur ; et cela même l'a fait juger moins tolérant qu'il n'était. Adrien, en effet, ne rompit pas d'abord et brusquement tout commerce avec les savants. Il avait connu Érasme à Louvain ; son premier souvenir fut pour lui. Je pense donc que dans le mauvais renom que lui ont fait quelques biographes, ses contemporains, il entrait plus de crainte des dispositions qu'on lui supposait, que l'on ne voit de preuves mêmes de son intolérance ; mais fondées ou non, le court pontificat d'Adrien, qui ne fit que s'asseoir dans la chaire de Saint-Pierre, les trompa ces craintes. Un Médicis lui succéda : les lettres en devaient, ce semble, mieux attendre.

[1] Tiraboschi, t. VII, lib. I, p. 11.

Julien de Médicis, le frère de Laurent, Julien assassiné dans la conjuration des Pazzi, avait laissé un fils naturel. D'abord chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, ce fils était alors le cardinal Jules. De bonne heure et de tout temps, Jules s'était attaché à la fortune de Léon X, son cousin. Léon l'avait revêtu de la pourpre, et l'avait entouré du double éclat attaché au nom des Médicis, et aux plus hautes dignités de l'Église. A la mort de Léon X, on crut que Jules lui succéderait. Cette prévision ne fut qu'ajournée, et Jules s'assit, à l'âge de quarante-cinq ans, dans la chaire de Saint-Pierre : ce fut Clément VII. A peine monté sur le trône pontifical, il lança une bulle contre Henri VIII; bulle imprudente, et qui fit perdre l'Angleterre au saint-siége. Une politique ambitieuse le lia avec François Ier; et bientôt assiégé dans le château Saint-Ange avec les cardinaux, il put de là contempler le pillage auquel se livrèrent les soldats de Charles de Bourbon, en 1527, pillage affreux et si funeste aux lettres. Alors l'Académie romaine vit ses membres dispersés; la bibliothèque du Vatican, enrichie des magnificences de Léon X, fut ravagée; les livres et les manuscrits, égarés ou détruits. Échappé au danger et à la captivité par une capitulation onéreuse, qu'il ne remplit pas, Clément VII ne fut pas dans la suite plus sage; heureux seulement dans un projet qui fut

dans la suite si funeste à la France, le mariage de sa nièce Catherine de Médicis, avec le prince Henri, second fils de François Ier.

Occupé ainsi à la guerre et à la politique, Clément VII ne tint point, pour les arts et pour les lettres, ce que son nom promettait. Toutefois il ne fut pas entièrement infidèle au génie des Médicis; nous l'avons vu rappeler Sadolet à sa cour; il rechercha Érasme, comme l'avait fait Léon X; pendant les premières années de son pontificat, l'Académie romaine reprit tout son éclat et l'aimable gaieté de ses réunions. Aussitôt après son élection, il fit reporter de Rome à Florence les restes de la bibliothèque des Médicis, que Léon X avait rachetée des moines de Saint-Marc; et, dans la suite, il ordonna que cette bibliothèque resterait désormais à Florence, faisant ainsi comme une propriété publique de ce qui avait été jusque-là l'héritage des Médicis. Pour mieux assurer ces richesses littéraires à Florence, il chargea Michel-Ange de faire les dessins d'un magnifique édifice, qui leur devait servir de sanctuaire : prévoyance généreuse qu'un autre Médicis réalisera, mais dont la pensée première appartient à Clément VII. Le pontificat de Clément VII recueillit en outre une partie de ce qu'avait semé Léon X; déjà nous avons vu plusieurs poëtes dédier à Clément VII des œuvres commencées sous l'inspiration de Léon X;

nous aurons encore à faire connaître des noms et des ouvrages célèbres, qui plus tard achevés furent également entrepris sous Jean de Médicis. Clément VII continue donc, jusqu'à un certain point, Léon X. Mais avant de suivre ces traditions littéraires, il n'est pas inutile peut-être de jeter un moment les yeux sur Florence, sur les changements politiques qui y surviennent, et sur les fortunes diverses des Médicis, étroitement liées à ces vicissitudes.

Quand, après la chute de Savonarole et la retraite des Français, Léon X rentra dans Florence pour y rétablir sa famille, dont il était le chef, il y laissa, pour gouverner en son nom et sous ses ordres, Julien de Médicis, son plus jeune frère, qui fut ensuite remplacé par Laurent, neveu de Léon X, et fils de Pierre, le frère aîné de Léon X. Julien vécut à Rome, où il protégea noblement les arts : il mourut, à trente-sept ans, en 1516. Son tombeau, à Florence, est une des merveilles du ciseau de Michel-Ange. A l'avénement de Clément VII, Laurent n'était plus ; et de la branche des Médicis, issue de Cosme et de Laurent le Magnifique, il ne restait que deux rejetons, Hippolyte, fils naturel de Julien, le troisième des fils de Laurent le Magnifique ; et Alexandre, bâtard, disait-on, du jeune Laurent, fils de Pierre de Médicis, et d'une esclave africaine. Ce fut sur Alexandre que se portèrent

toutes les complaisances de Clément VII; ce fut lui qu'il donna pour chef à Florence. D'Hippolyte, il fit un cardinal; cardinal qui, par sa munificence et son amour pour les lettres, soutenait dignement le nom des Médicis. Poëte distingué, il a traduit en vers libres italiens le second livre de l'Énéide, et sa traduction s'est conservée, même après celle d'Annibal Caro. Alexandre qui craignait ses talents, et peut-être son ambition, le fit assassiner.

Fatigués d'un pouvoir qui ne s'exerçait que par delégation, et avec tous les caprices du despotisme, par des cardinaux, sous le nom d'un pape, les Florentins profitèrent du pillage de Rome et de la captivité de Clément VII, pour ressaisir leur liberté. Les Médicis furent chassés, et le gouvernement populaire encore une fois rétabli. Clément VII s'en vengea; il maria Alexandre à une fille naturelle de Charles-Quint, Marguerite d'Autriche. Les armes de l'empereur ramenèrent les Médicis dans Florence, qui perdit l'ombre de liberté qu'elle avait jusque-là conservée. Le pouvoir des Médicis, pouvoir jusque-là toléré plutôt que reconnu, devint une souveraineté. Un décret de l'empereur déclare chefs de la république Alexandre de Médicis, ses fils, ses descendants, et à leur défaut, quelqu'un de la maison des Médicis. Deux ans après, Clément VII fit décréter l'abolition de la seigneurie

de Florence, et la création de duc de la république, pour Alexandre et ses descendants. Alexandre abusa de son pouvoir, et bientôt le perdit avec la vie.

Cosme, le fondateur de la maison des Médicis, avait un frère, Laurent; Laurent fut la souche d'une seconde branche, héritière d'une grande fortune, mais écartée des dignités par la jalousie ou la prudence de la branche aînée. Cette seconde branche avait nourri contre les descendants de Cosme une haine héréditaire. Au moment où nous sommes arrivés de l'histoire de Florence, et quand la branche de Cosme, qui n'avait plus de rejeton légitime, se prolongeait, ou plutôt s'éteignait dans des héritiers qui pouvaient passer pour des usurparteurs, un descendant de la seconde branche, Lorenzino, entreprit de venger tout ensemble et la longue injure de ses ancêtres, et ses propres humiliations, et la liberté de Florence. Il paraît que jeune encore, Lorenzino préludait d'une façon fort singulière à ses desseins futurs : il s'amusait à mutiler, à abattre dans Rome des statues anciennes, et à décapiter l'image des tyrans !

Invisum ferro Laurens dùm percutit hostem
Quod premeret patriæ libera colla suæ :
Te ne hic nunc, inquit, patiar qui ferre tyrannos
Vix olim Romæ marmoreos potui [1] ?

[1] Épigramme de Molza, rapportée par Varchi.

Lorenzino attentif à son dessein, feignit les vices d'Alexandre pour gagner sa confiance, et l'assassina dans un rendez-vous, où il lui avait promis le plaisir. Après ce meurtre, Lorenzino fut obligé de s'enfuir à Venise, où, douze ans après, il fut assassiné par deux soldats florentins, qui voulaient, disaient-ils, venger la mort du duc Alexandre, mais qui, probablement, prévenaient les craintes qu'inspirait Lorenzino à un cousin auquel il avait, par un crime, aplani le chemin au souverain pouvoir.

Alexandre mort, Florence cependant n'avait point recouvré sa liberté. Soit crainte de l'empereur, soit qu'elle se sentît désormais incapable de liberté, Florence remit entre les mains d'un jeune homme de dix-huit ans, la même autorité dont avait joui Alexandre.

Jean de Médicis, célèbre capitaine de ce siècle, issu au même degré que Lorenzino de la seconde branche des Médicis, était mort à vingt-huit ans, des suites d'une blessure; mais il avait laissé un fils, appelé Cosme. Malgré sa jeunesse, Cosme réunit les suffrages d'un parti puissant, et vit son élection appuyée par les armes de Charles-Quint. Deux ans après, il prit le titre de duc de Florence, qu'il changea, vers la fin de sa vie, en 1569, en celui de grand-duc.

Cosme fut digne du nom qu'il portait. Son règne, qui fut long, est une des époques les plus

brillantes de l'histoire des lettres, et surtout des beaux-arts. Ainsi le rôle des Médicis, comme protecteurs des lettres, n'est point fini encore. Cosme et Laurent, Léon X et Clément VII n'ont point épuisé tout ce qu'il y avait dans cette famille de noble intelligence, de goût éclairé, de généreuses et magnifiques inclinations pour les lettres. Cosme réalisa la pensée qu'avait conçue Clément VII de placer, dans un monument digne d'elle, la bibliothèque des Médicis. Les dessins tracés par Michel-Ange, furent repris et continués par un de ses disciples chéris, par Georges Vasari. Cosme ne se contenta pas d'assurer ces richesses littéraires contre les vicissitudes, auxquelles tant de fois elles avaient été exposées. Il accrut considérablement le nombre des exemplaires; il achetait à tout prix ceux qu'il pouvait découvrir en Italie, et en faisait venir d'autres à grands frais des pays les plus éloignés. Il fit plus; il permit à tous les gens de lettres de consulter les manuscrits, de s'en servir pour collationner et corriger les éditions des auteurs anciens; et les excita, par ses encouragements, à publier ceux qui étaient encore inédits. Ainsi le sang des Médicis a pu se déplacer, sans que le privilége de protéger le beau, s'altérât en eux.

Mais revenons maintenant sur nos pas; nous sommes encore sous Clément VII.

Sous Clément VII, nous trouvons Valeriano. Pierre Valeriano Bolzani, naquit à Bellune, en 1477, d'une famille pauvre. Un de ses maîtres changea son nom de Pietro en celui de Pierio, lui donnant ainsi pour patron, les muses ou piérides. Valeriano fit à Padoue ses études de philosophie. En 1509, il se trouvait à Venise.

Nous le voyons ensuite à Rome où le cardinal Jean de Médicis, dont son père avait été précepteur, l'accueillit en 1512. Devenu pape, il l'admit à sa cour, et lui confia l'éducation de ses deux neveux, Hippolyte et Alexandre; éducation qu'il continua sous Clément VII, qui le nomma professeur d'éloquence dans le collége romain, protonotaire apostolique, en fit son camérier secret, et lui donna de plus un riche canonicat à Belluno. Valeriano suivit la fortune des Médicis; avec eux il quitta Rome et y rentra. Après d'autres vicissitudes, il se retira à Padoue, sa patrie, et y mourut en 1558, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Lilio Giraldi naquit à Ferrare en 1489; élève de Baptiste Guarino, il alla, ses études finies, à Naples, où il se lia avec Pontanus; quelque temps après il reprit le chemin de la Lombardie. En 1507, nous le voyons à Milan, où il étudie la langue grecque, sous Demetrius Chalcondyles. Il vint à Rome, sous le pontificat de Léon X, et obtint les bonnes grâces de ce

pape, ainsi que d'Adrien VI. Clément VII lui continua sa faveur : il le nomma notaire apostolique. Plus tard il se retira à la Mirandole, sous la protection de François Pico. Compris dans le malheur de ce prince, il échappa avec peine à un sort cruel; la cour de Ferrare lui offrit un asile. Protégé par la duchesse Renée de France, il y mourut, en 1552.

Ses ouvrages sont : « Historia de diis gentium XVII syntagmatibus distincta. » Dialogues sur les poëtes anciens.

Mais ces noms s'effacent devant un nom immortel, le nom de Machiavel.

CHAPITRE III.

Machiavel. — Ses Études sur l'antiquité. — Discours sur Tite-Live.—Machiavel et Montesquieu.

Quand les Médicis revinrent dans Florence, ramenés par les armes de Charles-Quint, leur pouvoir n'y fut pas tranquille. Une conjuration, promptement déjouée, il est vrai, se forma contre eux. Au nombre de ceux que l'on soupçonnait d'en être les auteurs ou les complices, et qui furent appliqués à la torture, se trouvait un homme, à qui les tortures, soit innocence, soit force d'âme, ne purent rien arracher : cet homme, c'était Machiavel.

Nicolas Machiavel naquit à Florence, le 9 mai 1469 : son père, Bernard Machiavel, était jurisconsulte; sa mère, Bartholomée Nelli, d'un esprit cultivé, aimait la poésie, et était elle-même poëte. A treize ans, privé de son père, ce fut sous la tutelle de sa mère, que Machiavel acheva ses études. Placé auprès du savant Marcel Virgile, qui fut son maître peut-être, et qui occupait un des premiers emplois de la chancellerie d'état, Machiavel s'initia aux affaires; et quatre ans après, il obtint sur quatre concurrents, une charge de chancelier de la seconde chancellerie,

et fut dès le mois suivant, nommé secrétaire du conseil des Dix. Ses talents et sa capacité lui valurent, bien que jeune encore, des légations nombreuses et importantes. En 1500, après la levée du siége de Pise, il fut envoyé à la cour de France; en 1502, auprès de César Borgia; ambassade où Machiavel réussit mieux que dans la première, mais qui fit plus d'honneur à ses talents qu'à son caractère; auprès de Borgia, Machiavel put faire l'apprentissage de cette politique, qu'il devait peindre dans *le Prince*.

Après la mort d'Alexandre VI, et de Pie III, son successeur de quelques jours, Machiavel fut envoyé à Rome, pour veiller, sous la conduite du cardinal Soderini, aux intérêts de la république. Je ne le suivrai point dans ses autres légations, en France, au mois de janvier 1504 et en 1510; en 1506, à Rome; en 1507, auprès de l'empereur Maximilien; légations où il ne parut qu'avec son titre ordinaire de secrétaire de la république, et comme chargé du second rôle, car il était pauvre; mais où par son habileté, par ses talents, il se plaça toujours au premier rang.

Une révolution dans Florence, y ramena les Médicis. Machiavel eut beaucoup à en souffrir. Après quatorze ans de services rendus à la patrie, il fut d'abord destitué de son emploi, et ensuite confiné pour un an dans l'étendue du territoire de la république, avec défense de mettre le pied

dans le palais de la seigneurie ; compromis bientôt dans la conjuration, dont nous avons parlé, ou du moins soupçonné, il fut appliqué à la torture, et souffrit, ainsi qu'il le dit lui-même, tout ce que l'on peut souffrir sans perdre la vie; plus tard il fut compris dans l'amnistie générale, par laquelle Léon X inaugura son pontificat. Rendu à la liberté, Machiavel n'en fut pas plus heureux. Il était sorti pauvre des charges publiques : il chercha donc, dans la retraite et dans l'étude, des consolations et un aliment à l'activité de son esprit. Dans son modeste patrimoine, était une maison de campagne appelée la Strada, sur le chemin de Florence à Rome; ce fut là sa retraite.

Chasser, surveiller des coupes de bois, ou d'autres travaux champêtres; lire en se promenant, causer, jouer dans une auberge voisine, disputer à haute voix avec l'hôte, avec un boucher, un meunier, sur un mot, sur un coup, sur un rien, telles étaient, pendant le jour, les occupations de Machiavel. Le soir, c'était un autre homme. Retiré dans son cabinet avec ses livres, il lisait et méditait les anciens : il rêvait *le Prince*. Écoutons-le lui-même nous racontant cette métamorphose[1] : « Le soir venu, je me retire à la maison, j'entre dans mon cabinet; je me dépouille, à la porte, de cet habit villageois cou-

[1] Lettre à *Giovanni Vernaccia*, opere, t. V, p. 467.

vert d'ordure et de boue, je mets des habits de ville et de cour, et vêtu convenablement j'entre dans les cours antiques de ces hommes de l'antiquité. Reçu d'eux avec bienveillance, je me repais de cette nourriture, qui seule me convient et pour laquelle je suis né. Je ne rougis donc point de m'entretenir avec eux, et de les interroger sur les motifs de leurs actions. Ils ont assez de bonté pour me répondre, et pendant quatre heures de temps, je n'éprouve aucun ennui, j'oublie toutes mes peines, je ne crains ni la pauvreté ni la mort. Je me transporte tout entier au milieu d'eux, et comme Dante a fort bien dit, qu'on *n'acquiert de science qu'en retenant ce qu'on a entendu*, j'ai noté et mis à part les fruits que j'ai pu tirer de leur conversation [1]. »

Ces six années de solitude, furent six années fécondes pour son génie. Outre *le Prince*, il écrivit *la Mandragore* et sans doute aussi *la Clitie*; c'étaient là ses distractions à de graves travaux.

Des changements survinrent dans le gouvernement de Florence, qui tirèrent un peu Machiavel de cette obscurité solitaire. Laurent était mort; Léon X l'avait remplacé, dans l'administration de la république, par le cardinal Jules de Médicis. Incertain de la forme définitive qu'il donnerait au gouvernement de Florence, Léon X,

[1] Lettre à Francesco Vettori, 10 décembre 1513.

qui déjà une fois, en 1514, l'avait fait consulter, se rappela Machiavel, sa capacité, sa parfaite connaissance des affaires et des intérêts de sa patrie. Mais Léon X goûta peu le conseil que lui donna l'ancien secrétaire de Florence, qui sans demander ouvertement pour elle, le rétablissement de la liberté, en laissait voir le regret et l'espérance [1]. A Florence, les choses restèrent donc sur le même pied, et Machiavel sans emploi.

En 1521, le cardinal Jules lui fit donner par les magistrats de Florence une mission d'un genre singulier; et plus tard, vers 1522, il le chargea d'écrire l'histoire de Florence, dont en 1524, il avait terminé la première partie, divisée en huit livres. Le cardinal Jules était alors le pape Clément VII. Machiavel lui alla présenter son ouvrage; il n'en reçut qu'une faible récompense; ce qui le détermina sans doute à ne le point continuer, quoiqu'il en eût eu le dessein.

Machiavel était occupé à une nouvelle négociation, quand il reçut l'annonce d'une révolution qui venait d'éclater à Florence; révolution dont nous avons déjà esquissé quelques traits. Hippolyte de Médicis, un enfant de douze ans, que Clément VII avait mis, en 1523, à la tête de la république, sous la conduite de trois cardinaux, en fut chassé lui et ses trois tuteurs. Le

[1] Roscoë, Vie de Léon X, t. III, p. 414.

gouvernement fut, le 12 mai, rétabli sur le pied où il était avant la révolution de 1512. Machiavel, dans sa prudence, ne se prononça point sur ce changement qui devait lui plaire cependant; mais il se hâta de reparaître à Florence : à son retour, il trouva les esprits prévenus contre lui. Le souvenir de ce qu'il avait souffert pour la liberté ne put prévaloir, aux yeux de ceux qui se croyaient les seuls libérateurs de la patrie, contre ce peu de faveur, disons mieux, de tolérance qu'il avait trouvée auprès des Médicis.

Blessé de cette ingratitude, plus que ne l'aurait dû être un homme qui avait vécu au sein des révolutions et les avait méditées, Machiavel en tomba malade, et mourut deux jours après, le 22 juin 1527.

Nous avons indiqué les principaux ouvrages qui avaient rempli la retraite ou la carrière politique de Machiavel; le Prince, l'histoire de Florence, des comédies, la Mandragore et la Clitie; il y faut joindre son Tableau de l'Allemagne et son Tableau de la France, qui furent le fruit de ses voyages diplomatiques en ces deux pays. L'examen de ces ouvrages, si importants qu'ils soient, sortirait du cadre où nous devons nous renfermer. Nous ne voulons et ne devons ici considérer Machiavel que dans ses rapports avec l'étude de l'antiquité, et en particulier avec la littérature latine.

L'académie platonicienne fondée par Cosme l'Ancien, favorisée par Laurent le Magnifique qui l'avait entourée d'un vif éclat, l'académie platonicienne avait partagé les vicissitudes des Médicis. Dispersée et languissante, elle trouva un généreux protecteur dans Bernardo Ruccellaï, qui la recueillit dans son palais et dans ses beaux jardins. Les fils de Bernardo héritèrent de son goût pour les sciences et de sa munificence. Leur maison devint le centre d'une nouvelle académie platonicienne, où se rassemblèrent tous les jeunes Florentins animés des mêmes goûts et livrés aux mêmes études. Là brillaient, entre autres hommes distingués, Francesco Vettori et le poëte Alamanni. Le jeune Cosme Ruccellaï, que la mort prématurée de son père avait fait le patron de cette académie philosophique, bien que d'une santé faible et infirme, était l'âme de ses réunions. Ne pouvant marcher, il se faisait traîner en brouette, ou porter en litière dans ces jardins, où la liberté n'était pas moins que les lettres le sujet des plus nobles entretiens.

L'expérience de Machiavel, ses grands talents, ses opinions républicaines le désignaient à leur choix; ils l'y appelèrent donc. L'ancienne Rome et ses historiens, sujet habituel des études de Machiavel, l'étaient aussi de ses conversations. Ces jeunes gens l'aimaient et l'écoutaient comme un maître. Deux d'entre eux, Ruccellaï et Buon-

delmonti, riches et délicats, intimement unis à Machiavel, avaient su lui faire accepter, dans sa mauvaise fortune, des secours en échange de ses leçons. Des leçons de Machiavel sur les historiens de Rome! un tel commentaire ne devait pas périr. Buondelmonti et Ruccellaï engagèrent donc Machiavel à recueillir, à mettre en ordre ses éloquentes réflexions, et les explications qu'il leur avait données. Ces développements de vive voix, ces improvisations de la science, sont devenus les discours sur Tite-Live.

Nous avons vu quel avait été, dans le quatorzième siècle, l'enthousiasme pour l'antiquité; comment déjà plus ardent qu'éclairé, ne pouvant encore s'élever jusqu'au génie politique de Rome, il s'était pris aux images matérielles de sa grandeur, et avait cherché à refaire la Rome extérieure, en attendant que l'autre Rome, celle qui était cachée dans la littérature, pût se dévoiler aux regards. Ainsi Biondo Flavio; ainsi Annius de Viterbe, ainsi Pomponius Lætus, ainsi un Ruccellaï avaient cherché tour à tour à relever les ruines de Rome, à retrouver son enceinte, ses temples, ses places publiques; à ressusciter en un mot la Rome matérielle. Voici une tâche plus élevée, entreprise et exécutée par Machiavel. Retrouver dans les historiens de Rome son vieux génie, la cause de sa grandeur constante au dehors, de sa liberté au dedans; justifier

la fortune des Romains, et, prédécesseur de Bossuet, de Montesquieu et de Gibbon, mettre à nu les ressorts secrets et l'habileté profonde de cette discipline militaire et civile, qui a fini par donner l'univers à un peuple dont l'origine fut si petite: voilà une restauration du passé plus difficile que toutes les autres; Machiavel pourtant va nous y faire assister dans ses Discours sur Tite-Live.

Le commentaire de Machiavel ne porte que sur la première décade de Tite-Live. Dans le premier livre, Machiavel examine la conduite et les institutions des Romains dans l'intérieur de la cité; dans le second, il considère ce qu'ils firent au dehors pour l'accroissement de leur empire; et dans le troisième, descendant des maximes générales aux exemples particuliers, et des exemples particuliers remontant aux applications générales, il considère les actions de quelques Romains en particulier : la feinte démence de Brutus, l'outrage fait à Lucrèce, etc; cherchant en quoi ces actions contribuèrent à la grandeur de Rome, et les résultats qu'elles eurent pour la prospérité de l'État. L'ouvrage de Machiavel n'est point une théorie sur la fortune de Rome; il suit Tite-Live pas à pas, n'y cherchant point des phrases à l'appui de ses conjectures, mais tirant des faits, des réflexions profondes, des rapprochements inattendus. Il trouve naturellement dans Tite-Live les formules de ses principes.

Habile à saisir dans la narration de cet historien les événements importants, leurs causes et leurs effets, il ne les plie point violemment à un système, mais il en trouve la facile et profonde application dans les spectacles mêmes dont il a été témoin. Au-dessus des fausses théories, il n'adopte pas cependant sans examen les opinions reçues; il sait trouver et montrer la grandeur de Rome, là où des regards moins pénétrants n'auraient vu que les causes de sa ruine; il fait voir comment les querelles entre le sénat et le peuple, ont été la première cause de la liberté de Rome. Il établit une distinction importante entre le dictateur et les décemvirs, et montre pourquoi l'un était utile, les autres dangereux; il fait ressortir la politique de Rome envers les peuples qui, se croyant ses alliés, l'aidèrent à subjuguer les autres peuples, et se trouvèrent eux-mêmes subjugués; reconnaissant d'ailleurs que les républiques étaient plus fidèles à leurs alliances, que les monarchies. Mais quelque puissantes qu'aient été pour la prospérité de Rome, la sagesse de ses institutions et la lutte harmonieuse de ses pouvoirs, il y a un principe plus élevé qui a fait sa grandeur : la religion. Machiavel a vu et a signalé dans cinq chapitres cette influence profonde. S'il a saisi la discipline civile et religieuse de Rome au dedans, il n'a pas moins bien pénétré sa politique au dehors:

ne point attaquer deux peuples à la fois, mais faire servir la conquête de l'un à conquérir l'autre, tel a été le secret des victoires romaines et de la soumission de l'univers.

Cette vue de la fortune romaine est déjà assez intéressante; mais si l'on songe qu'elle s'anime continuellement d'applications directes et contemporaines; que Machiavel lit Tite-Live, la pensée fixée sur Florence, on sentira facilement tout ce que cette préoccupation intime et continue ajoute de vie et de force à un si profond commentaire, où se montre quelquefois l'élève de César Borgia, l'auteur du Prince, bien qu'ici les doctrines se trouvent quelquefois adoucies. Machiavel en effet y établit en thèse générale, que sans la ruse on ne s'élève jamais d'une basse à une haute fortune; et la ruse lui semble d'autant moins blâmable qu'elle est plus couverte; présentant quelquefois l'amour de la gloire comme principe, mais se fondant le plus souvent sur la nécessité de la ruse et du despotisme, qu'il excuse et autorise par la méchanceté des sujets, qu'il croit innée. Dans les discours sur Tite-Live, ainsi que dans le Prince, le despotisme et la liberté peuvent également trouver des leçons et des apologies : « instrumenta regni. »

Les contradictions dans les ouvrages de Machiavel s'expliquent assez par les mécomptes de sa vie; les maximes républicaines ne pouvaient beau-

coup plaire aux Médicis, et les principes de despotisme, aux citoyens de Florence. Disons-le : au fond des ouvrages de Machiavel et dans son âme, quelque chose manque : une conviction; foi au despotisme, ou foi à la liberté; voilà pourquoi l'on ne sait encore si le Prince est le Manuel de la tyrannie, ou son contre-poison, et si, même dans les discours sur Tite-Live, Machiavel applaudit en définitive à cette politique de ruse, qu'il semble en quelques endroits flétrir. Quand Tacite, peintre profond aussi de la tyrannie me la retrace, je n'hésite pas sur la pensée de l'historien; pourquoi faut-il qu'après avoir lu Machiavel, je ne sache encore, non plus que les Florentins, si je dois voir en lui un partisan des Médicis, ou un ami de la liberté? A quoi donc attribuer ces fâcheuses obscurités? à l'esprit, ou à l'âme de Machiavel? A son esprit, je crois; l'âme en lui, nous l'avons vu, l'âme était forte; mais d'assez bonne heure placé à mauvaise école, à l'école de Borgia, Machiavel a pu prendre la ruse pour le génie, et par une faiblesse dont les plus grands esprits ne sont pas exempts, excuser, adorer dans le succès les perfidies mêmes qui devraient le flétrir. Ainsi il n'a aucun scrupule sur cette violence et cette ruse de la conquête romaine; il ne lui vient jamais à l'esprit de se demander, si la justice n'eût pas aussi bien que la perfidie fait la prospérité de Rome : déplorable

justification de l'asservissement de l'univers; erreur fatale trop longtemps partagée par l'histoire. Du reste cette apologie du succès n'appartient pas à Machiavel; elle appartient à son siècle, et lui est antérieure; à cet égard Commines pense comme Machiavel, et la perfidie sera longtemps encore le code de la politique. Seulement Machiavel a étendu, a consacré la doctrine qu'il avait trouvée en pratique; il l'a formulée et élevée à la hauteur d'une science, si jamais la fourberie politique a mérité ce titre.

Il est difficile de parler des discours de Machiavel sur Tite-Live, de cette vue intérieure et profonde de la discipline et du génie politique de Rome, sans songer à des ouvrages qui les complètent et les étendent; aux pages éloquentes de l'Histoire universelle, où Bossuet a peint à grands traits le caractère du génie romain, et à cet ouvrage de Montesquieu qui en retrace la grandeur et la décadence. Ces trois ouvrages, les Discours, la Grandeur et la Décadence, l'Histoire Universelle, sont écrits à un point de vue différent. Citoyen d'une république, d'une république toujours en danger de périr par l'ambition des particuliers ou la jalousie des peuples voisins, Machiavel est surtout attentif à chercher dans l'histoire romaine, et principalement dans les commencements de Rome, les enseignements de détails, les leçons applicables qui peuvent

maintenir la prospérité intérieure de Florence, et assurer sa sécurité extérieure. Ses réflexions sont donc justes, mais restreintes.

Bossuet voit de plus haut; ce qu'il demande à l'histoire, ce sont des leçons pour tous les âges et pour tous les peuples. Ce qui le frappe surtout dans la conduite des Romains, ce sont les mœurs graves et austères; et dans leurs fortunes diverses, les vues de Dieu sur eux. Rome est pour lui un spectacle de morale, un enseignement religieux, et non une étude d'habileté humaine.

Montesquieu tient à la fois de Machiavel et de Bossuet. Comme le premier, dans le jeu des institutions romaines, il étudie principalement le secret des triomphes de la politique ; mais ses déductions sontplus hautes et plus générales; elles n'ont pas en vue un seul et petit peuple ; c'est une formule qu'il voudrait appliquer à tous les États. Plus moral que Machiavel, il interprète et il explique la fortune des Romains par leurs vertus, plus que par leurs artifices; par la suite de leurs maximes et la constance de leur courage, autant que par leurs rigueurs et leurs cruautés; en un mot, il donne la bonne foi et la persévérance pour base à la prospérité et aux victoires de la république. Mais là s'arrête sa pensée. Rome ne lui paraît pas avoir eu une autre destinée, que de conquérir le monde en vertu de ses institu-

tions et de son génie. Mais cette conquête du monde n'avait-elle rien de providentiel? l'unité romaine n'était-elle pas une préparation nécessaire à une autre unité? Et quand la république a péri, n'y avait-il rien qui la pût retremper dans les idées nouvelles qui occupaient le monde? Toutes ces pensées, Montesquieu les laisse de côté. Son coup d'œil embrasse le monde, tout le monde romain, mais il ne va pas au delà. Ainsi l'on peut dire que Machiavel se renferme dans Florence, Montesquieu dans l'univers romain, mais que Bossuet, lui, a, de son regard d'aigle, saisi les destinées de l'humanité; Rome, dans son histoire, est un moyen, et non un but: elle aboutit au christianisme et au monde moderne.

Les Discours sur Tite-Live, le principal des ouvrages inspirés à Machiavel par l'étude de l'antiquité, ne furent pas le seul. Si la lecture de Tite-Live lui avait été si féconde, Polybe et Végèce ne lui furent point inutiles. Machiavel, alors qu'il était secrétaire de la république, avait été chargé, en 1506, d'une mission de recrutement. Machiavel s'instruisait partout, et partout il voyait, à côté des idées anciennes et étroites, de grandes et justes idées auxquelles appartenait l'avenir. L'organisation d'une milice fixe, régulière, nationale, remplaçant une soldatesque indisciplinée, mouvante, sans sol et sans patrie, l'avait dès lors vivement préoccupé; il a jeté

dans le Prince [1] quelques-unes de ses vues à ce sujet; il les a répétées dans ses Discours sur Tite-Live. Mais ce germe fécond ne lui paraissait pas suffisamment développé. Il voulut, dans un ouvrage particulier, fruit de la lecture de Végèce et de Polybe, étendre, confirmer les idées importantes qu'il avait sur ce sujet. C'est ce qu'il a fait dans ses sept livres de l'Art de la Guerre. Ce traité est en forme de dialogue; le lieu de la scène, ce sont encore les magnifiques jardins de Ruccellaï. A la manière des anciens, Machiavel donne à ses réflexions la forme variée et les accidents heureux du dialogue. Les interlocuteurs sont Cosimo, Ruccellaï lui-même, et trois des amis de Ruccellaï; Machiavel ne se donne, dans ces entretiens, d'autre rôle que celui de témoin. Ce traité, remarquable par l'élégance du style, par la noble et douce familiarité qui y règne entre d'illustres amis, et qui rappelle ainsi les dialogues où Cicéron a retracé et mis les formes les plus exquises de l'urbanité romaine, décèle partout une connaissance profonde des écrivains romains. Mais les divinations du génie de Machiavel éclatent dans cette étude de l'antiquité; elles se révèlent dans les conseils qu'il donne sur la manière de composer, d'armer, de faire marcher une armée; de servir l'artillerie; dans cette

[1] Chap. XII, XIII, XIV.

préférence que, contre l'opinion de son temps, il donne à l'infanterie sur la cavalerie; toutes vues nouvelles qui sont devenues des faits, et ont changé l'art de la guerre. Cet ouvrage, où Machiavel tirait de l'art ancien des règles pour la tactique moderne, lui fut surtout inspiré par le désir de rendre à l'Italie, avec des milices nationales, son ancien éclat, et s'il lui était donné, son ancienne liberté. Ce dessein patriotique de Machiavel se manifeste principalement dans la péroraison qui termine le dernier livre, et qu'il met dans la bouche de Fabrizio Colonna, et où rejetant sur les souverains, sur les princes, les vices qui ont perdu l'Italie, il recommande à ses concitoyens de mettre en pratique ses conseils. On sent que ses paroles ont été écrites sous l'impression des derniers malheurs de l'Italie, de ses défaites, de ses fuites honteuses, de ses États perdus; l'invasion de Charles VIII y est présente à la pensée de Machiavel; il s'en indigne, et voudrait prévenir le retour d'un tel malheur. Machiavel n'aspirait-il pas plus haut encore? la liberté individuelle des différents États de l'Italie, est-elle le but unique qu'il se propose? Non; l'auteur du Prince, l'auteur des Discours et des Entretiens a une autre et grande pensée; la liberté, pour lui, n'est que la préparation et le chemin à l'unité de l'Italie; cette idée éparse dans les écrits de Machiavel, et qui y éclate à chaque

instant, quoiqu'elle n'y soit nulle part clairement indiquée, en est l'âme et l'inspiration continuelle, en même temps que la meilleure interprétation de ces conseils, que la morale semble quelquefois condamner, et que la politique aurait tort, même dans son intérêt, de suivre et de prendre au sérieux.

CHAPITRE IV.

Paul Jove. — Sa maison de campagne. — Ses ouvrages.

Tandis que Machiavel cherchait dans l'histoire ancienne des leçons pour l'Italie moderne, un autre écrivain racontait en latin l'histoire contemporaine et distribuait, d'après tarif, l'éloge et le blâme ; cet écrivain, on l'a reconnu, c'est Paul Jove.

Paul Jove naquit à Côme, le 19 avril 1483. Privé de son père dès son enfance, il reçut sa première instruction de son frère aîné, Benedetto Giovo. De Côme, Paul Jove alla étudier à Padoue sous Pomponat ; puis à Pavie, où il prit le doctorat en médecine et l'état de médecin ; enfin à Milan, où en 1516 on le trouve encore livré à la pratique de son art. Il se rendit ensuite à Rome, où il se lia avec les savants qui florissaient alors à la cour de Léon X ; il faisait lui-même des vers latins, peu brillants, à ce qu'l paraît ; car Adrien VI, qui n'aimait pas la poésie, lui dit en lui accordant un bénéfice, qu'il le lui donnait parce qu'il était

un savant homme, un élégant écrivain, et qu'il n'était pas poëte [1].

Ce frère aîné dont Paul Jove avait reçu la première éducation littéraire, était un historien distingué. Il montra à son jeune frère deux de ses ouvrages :L'histoire de Côme, leur patrie, et un Traité sur les actions et les mœurs de la nation helvétique. Cette confidence fit naître à Paul Jove l'envie d'écrire une Histoire générale de son temps. Il l'avait commencée du vivant de Léon X; auquel il en présenta le premier livre. Léon X en lut à haute voix un long morceau, et déclara, devant les cardinaux et les ambassadeurs présents à son audience, qu'il ne connaissait pas, depuis Tite-Live, un plus élégant et plus éloquent écrivain. Léon X n'eut le temps de lui accorder pour récompense qu'un titre de chevalier, titre qui donnait droit à une modique pension. Mais il l'avait attaché au service de son neveu, le cardinal Jules, qui fut depuis Clément VII. Paul Jove le suivit dans les commissions civiles ou militaires qu'il eut à remplir à cette époque, et put auprès de lui s'instruire des particularités les plus secrètes de son temps.

Adrien VI le dépouilla du titre et de la pension que lui avait accordés Léon X; mas il l'en dédommagea par un canonicat dans la cathédrale

[1] Paul Jove, vie d'Adrien.

de Côme, à la condition expresse que Paul-Jove parlerait honorablement de lui dans son Histoire; engagement que Paul Jove a tenu en effet dans son Histoire, se réservant de reprendre ailleurs les droits de la vérité; car dans un autre ouvrage[1], publié après la mort d'Adrien, il le représente comme un homme stupide, et tout à fait inhabile aux affaires.

Le successeur d'Adrien, Clément VII, le reprit à son service, le logea au Vatican, l'admit dans sa familiarité, et lui confia un nouveau bénéfice dans le voisinage de Côme; puis, l'évêché de Nocera dans le royaume de Naples. En 1536, Paul Jove accompagna ensuite Clément VII à Bologne, où le pape, réconcilié avec Charles-Quint, le couronna solennellement, et obtint de lui l'asservissement de Florence. Charles-Quint fit son entrée à Rome dans le plus grand appareil; il siégea dans le Consistoire, y prononça une harangue contre François I[er], et proposa de se battre en duel contre lui. Honorablement accueilli des princes qui accompagnaient l'empereur, Paul Jove le fut également de l'empereur lui-même qui, pendant son séjour à Rome, fit à Paul Jove un récit très-circonstancié de son expédition de Tunis, pour qu'il l'insérât fidèlement dans son Histoire.

[1] Tiraboschi, t. VII, part. II, p. 145.

Paul III succéda à Clément VII. D'une humeur austère, la vie libre de Paul Jove, trop libre surtout dans un ecclésiastique et un évêque, ne pouvait lui plaire. Aussi sous ce pontife, la faveur de Paul Jove n'alla-t-elle pas en augmentant, ainsi qu'il l'avait espéré. Des astrologues, et Paul Jove croyait à l'astrologie, il l'avoue lui-même dans ses lettres, des astrologues lui avaient prédit qu'il serait cardinal. Paul Jove qui avait longtemps nourri cet espoir, forcé de le perdre enfin, quitta la cour romaine, en 1549, et passa les trois années suivantes, tantôt dans sa villa, tantôt dans les différentes cours de l'Italie. Il était à Florence, auprès de Cosme Ier, lorsqu'il mourut d'une attaque de goutte, le 11 décembre 1552. Il fut enterré avec pompe à Saint-Laurent, et le célèbre sculpteur François de Saint-Gallo fut chargé de faire sa statue, qu'on y voit encore.

Paul Jove a joui de son vivant d'une éclatante renommée d'écrivain, qui n'est point encore effacée. Son premier ouvrage, l'histoire de son temps, honoré du suffrage et des récompenses de Léon X, devait, ainsi que l'annonce le titre, comprendre quarante-cinq livres, qui s'étendraient à tous les événements mémorables depuis l'expédition de Charles VIII, jusqu'à l'an 1547[1];

[1] Historiarum sui temporis, ab anno 1494 ad annum 1547, libri XLV, 2 vol. in-folio. — Florentiæ, 1550, 1552.

douze livres manquent. Les six premiers des livres absents, du cinquième au onzième, comprenaient depuis la mort de Charles VIII, jusqu'à l'élection de Léon X. La fortune de cet ouvrage fut singulière. En 1527, Paul Jove perdit tout au sac de Rome, et même un coffre de fer, qu'il avait caché dans l'église de Sainte-Marie de la Minerve, et qui contenait de l'argenterie et les manuscrits de son histoire. Deux capitaines espagnols trouvèrent le coffre. L'un prit l'argenterie, l'autre les livres. Celui-ci ne garda que les volumes écrits sur parchemin et magnifiquement reliés. Les autres furent dispersés. L'Espagnol apprenant que ce qu'il avait gardé appartenait à Paul Jove, le lui offrit pour une forte somme. Clément VII racheta ces volumes pour un bénéfice ecclésiastique, que le militaire espagnol désirait avoir à Cordoue, sa patrie, et les remit à l'auteur, moins les six livres dont nous venons de parler. Les six autres, du dix-neuvième au vingt-quatrième, allaient de la mort de Léon X, jusqu'au sac de Rome. Mais Paul Jove déclare qu'il ne les a point composés, ne voulant pas, dit-il, retracer les événements désastreux de cette époque.

Le style de Paul Jove, loué avec tant d'enthousiasme par Léon X, est plus sonore qu'élégant ; il a de l'éclat sans pureté ; il manque de la gravité et de la force qui conviennent à l'histoire.

Clair, du reste, facile, abondant, il se fait lire avec plaisir. Mais Paul Jove n'a pas la première et plus essentielle qualité de l'historien, la bonne foi. Selon Paul Jove, l'histoire peut grossir ou diminuer les faits, suivant les mérites et les procédés des personnages. « Je serais bien avancé, dit-il [1], si mes amis et mes patrons ne devaient pas m'avoir d'obligation, quand je les fais valoir un tiers de plus que les gens moins bons pour moi, ou qui se conduisent mal. Vous savez que, d'après ce saint privilége, j'en ai habillé quelques-uns de fin brocard, et quelques autres de grosse bure, selon leurs mérites. Tant pis pour qui a de mauvais dés. S'ils tirent au but avec des flèches, je ferai jouer de la grosse artillerie, et puis va tout pour qui aura perdu. » Il avoue ensuite qu'il a deux plumes : l'une d'or et l'autre de fer, et qu'il se servait tantôt de l'une et tantôt de l'autre, selon l'occasion et le besoin. Il se faisait de l'histoire un revenu ; quand les commandes n'allaient pas, il se reposait. « Aujourd'hui, écrit-il à un ami, aujourd'hui je me repose; on ne m'a rien commandé [2] ; » en un mot, comme l'a dit Bayle [3], il tenait une banque d'éloges ; et il avait pour principaux actionnaires des princes

[1] Io starei fresco. *Lett.*, p. 12.

[2] Quia nemo nos conduxit, id est, imperavit quicquam nostræ Minervæ.

[3] Dict. Histor.

et des rois : Cosme de Médicis, Charles-Quint, François Ier. Vossius [1] a répété qu'à la cour de Henri II, Paul Jove promettait pour de l'argent de l'illustration aux hommes les plus obscurs, et se vengeait en parlant mal de ceux qui se refusaient à ce marché.

Malgré les complaisances intéressées, ou les partialités qui gâtent l'ouvrage de Paul Jove, cet ouvrage offre des faits exacts, et qu'il a fait connaître le premier. Nous avons vu qu'il était bien placé pour démêler les ressorts secrets des événements de son temps : il recevait en outre des confidences précieuses ; Charles-Quint, nous l'avons vu, ne lui épargnait pas les cajoleries ; et plusieurs grands personnages lui envoyaient les matériaux de leur éloge.

La grande histoire de Paul Jove n'est peut-être pas le plus intéressant de ses ouvrages. Paul Jove, à la faveur des impôts qu'il levait sur la vanité ou la peur des princes ; grâce aussi à la libéralité de Clément VII, s'était fait une fortune brillante. Il avait fait bâtir au bord du lac de Côme, sur les ruines de la superbe villa de Pline le Jeune, un palais élégant, dont il a laissé, au début de ses Éloges, une charmante description [2].

[1] Vossius, *De Arte histor.*, l. IX, p. 48.

[2] « Villa est urbis conspectu recreata, et peninsulæ modo in subjectum pelagus exporrecta. Nam ad septentrionem videtur in altum excurrere. Littus arenosum et salubre ; domus in

C'est là, que dans les moments que lui laissaient les soins de son ambition, il se retirait et se livrait à une studieuse solitude, plus heureux, dit-il, que les favoris des rois [1]; là, qu'il composa des biographies précieuses où les guerriers et les savants [2] de l'Italie nouvelle et de l'Europe, sont peints en de vives, sinon toujours fidèles couleurs.

Paul Jove, esprit aimable, fertile en plaisanteries, caractère liant et facile, ne prit jamais l'histoire au sérieux; la fortune fut son but, et

ipsis Plinianæ villæ vestigiis excitata. Hoc præclaro religiosæ vetustatis testimonio plurimum augetur ædificii decus, ac plena gloriæ et admirationis auctoritas comparatur. In profundo videas, cum lacus molli et vitreo æquore stratus conquiescit, quadrata marmora, truncos columnarum ingentes, semesasque pyramides, quibus antè portum lunatæ molis fauces ornabantur. Ad dextram medio lacu surgit insula, pomiferis arboribus jucunda. Hic latet illa quæ vocatur Echo, virgo fabulosa, salutantibus quæ celeri et liberali obsequio respondet, vocem imitata verbaque duplicata referens. Vergit ad occasum pars altera; minor quidem, sed liberiore cœli facie montiumque varietate gratior, quos vallis opaca dissociat. Hinc villæ innumerabiles et veliferæ commeantium classes longissimè prospectantur. Per fictiles tugulos salientis aquæ perennem et liquidissimum fontem in porticum perduximus, magno sanè labore et reluctante lympha, quam velle credidisses hominum oculos effugere. » On ne comparera pas sans intérêt à cette description, ce que Pline disait de cette villa, dont les souvenirs inspiraient Paul Jove. Pline, *Lett.* I, 3; IX, 7.

[1] Has dulces latebras colit Jovius, regum amicos placida felicitate præcurrens. »

[2] Elogia virorum litteris illustrium. *Præf. Basil.*, 1667.

pour y arriver, il voulut plaire aux grands; mais connaissant son siècle, il ne se contenta pas d'une stérile bienveillance; il taxa leur générosité, et avec plus d'habileté que l'Aretin, il leur inspira une crainte égale. Machiavel a fait la politique de la ruse; Paul Jove a mis en pratique celle de la peur sur la vanité. Qu'eût dit de ces professions de foi historique, qui s'écrivaient sur les ruines de sa villa, Pline le Jeune, lui qui attachait une si haute importance à la composition de l'histoire; mais ainsi s'annonçait déjà le seizième siècle; la littérature ainsi que la politique avait ses condottieri; tout y était à prix.

CHAPITRE V.

Érasme. — Ses ouvrages. — Il hésite entre la réforme et Rome. — Se déclare contre Luther. — Querelle du cicéronianisme. — caractère philosophique d'Érasme.

Quand Léon X n'était encore que le cardinal Jean, il s'était lié d'amitié avec un jeune homme laborieux et grave qui venait, pauvre et faible, chercher la science au sein de l'Italie, pour la répandre en de moins heureuses contrées. Cette amitié de l'étude, le pontife ne l'oublia point; et peut-être dut-il à ce souvenir, de conserver au sein de l'Église un esprit indépendant et sceptique, qui eût été plus à craindre pour elle que Luther. Érasme, tel avait été le condisciple de Léon X.

Érasme naquit à Rotterdam, en 1467; à vingt-cinq ans, il fut élevé au sacerdoce par l'évêque d'Utrecht. Mais conservant son goût pour l'étude et son indépendance, il voyagea successivement en France, en Angleterre, où il fit un assez long séjour, et où il ranima l'étude du grec qui depuis longtemps y était éteinte [1]. Il visita

[1] Vie d'Érasme, par de Burigny, *Mém. de l'Acad.*

ensuite l'Italie, et séjourna près d'un an à Bologne. Venise, Padoue, Rome le virent et le retinrent tour à tour. Ces courses continuelles, loin de nuire à l'activité de son esprit, l'entretenaient; et de bonne heure, il conquit une réputation, qui ne se démentit pas. Érasme débuta dans le monde savant par ses Adages, livre où il étale une connaissance profonde de la littérature grecque. Dans un endroit [1], il s'étend sur l'immense travail que cette compilation lui a coûté.

Dans ce livre, où Érasme rassemble un grand nombre de proverbes anciens, le commentaire emporte souvent le fond. C'est la manière de tous les savants de ce siècle; ils aiment à placer, à cacher leur pensée, pour ainsi dire, en des réduits obscurs. Ce sera la marche de Voltaire; ainsi Érasme qui ne paraît d'abord faire qu'une œuvre de philologue, jette çà et là dans ses notes les plus hardies tirades contre les deux grandes puissances, les moines et les rois. Dans un proverbe [2]

[1] Herculei labores.

[2] Quin omnes et veterum et neoticorum annales evolve, nimirum ita comperies, vix sæculis aliquot nunc aut alterum extitisse principem qui non insigni stultitia maximam perniciem invexerit rebus humanis. Et haud scio an non nulla hujus mali pars nobis ipsis sit imputanda. Clavum navis non committimus nisi ejus rei perito, quod quatuor vectorum aut paucarum mercium sit periculum; et rempublicam, in qua tot hominum millia periclitantur, cuivis committimus.

dont le sens est que chacun doit faire sa besogne, trouvant que les rois ne font pas la leur, il se livre contre eux aux plus violentes attaques. Dans un autre[1], il compare les rois aux animaux les plus féroces. Il se permet les mêmes libertés, dans les choses précieuses non appréciées[2]. Dans les fausses grandeurs[3], Érasme se donna toute carrière, et il en fait l'aveu à Budé : « plane lusimus ingenio, » lui écrit-il. Il faut convenir que les princes qui lisaient patiemment, s'ils les lisaient, de telles déclamations, n'étaient pas si féroces, et que ces malheureux rois dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.

Les moines n'y sont pas plus ménagés que les rois. Ces hardiesses se retrouvent dans l'Éloge de la Folie, publié en 1511, sous les auspices de Thomas Morus, auquel il est dédié. L'éloge de la Folie eut un succès rapide et immense. Outre

An non videmus egregia oppida à populo condi, à principibus subverti? rempublicam civium industria ditescere, principum rapacitate spoliari ? bonas leges ferri à plebeiis magistràtibus, a principibus violari ? populum studere paci, principes excitare bellum ? — Exuruntur vici, vastantur agri, diripiuntur templa, trucidantur immeriti cives, sacra profanaque miscentur, dùm princeps interim otiosus ludit alcam, dum saltat, dùm oblectat se morionibus, dùm venatur, dum amat, dum potat ; o Brutorum genus jam olim extinctum ! o fulmen Jovis aut cæcum aut obtusum ! *Frons occipiti prior.*

[1] Scarabæus aquilam quærit.

[2] Sileni Alcibiadis.

[3] Inversi Sileni.

le mérite piquant des portraits qu'il présente, les censures qu'il renferme contre les abus de l'Église, ne contribuèrent pas peu à son succès. Ces censures, Érasme les plaçait, j'allais dire les cachait partout. On trouve des attaques contre les moines, jusque dans la seconde édition du Nouveau-Testament, imprimée en 1518.

Bientôt Érasme se prononça plus ouvertement. Les colloques parurent en 1522 : les ordres mendiants, les vœux monastiques, les jeûnes, les pèlerinages, les usages religieux, les plus respectés, y étaient attaqués. Le succès en fut prodigieux; la seule année 1527, en vit publier et épuiser vingt-quatre mille exemplaires. En 1526, la faculté de théologie de Paris, sur les instances de Béda, que nous retrouverons, les censura. Plusieurs fois Rome en défendit la lecture dans les écoles. Érasme voulut expliquer ses intentions; il n'avait point entendu attaquer la chose, mais l'abus, l'abus des jeûnes par exemple, et non les ordonnances de l'Église. Malgré ces explications, on s'étonne encore aujourd'hui de la hardiesse de ses attaques.

L'homme qui s'élevait ainsi contre l'Église et surtout contre les moines, semblait assez naturellement appartenir à la réforme; aussi Luther lui fit-il les avances les plus séduisantes; et un moment en effet, Érasme sembla pencher de son côté. La piété s'en émut; Pio de Carpi lui

écrivit pour se plaindre des espérances qu'il donnait aux ennemis de l'Église, et des craintes qu'il inspirait à ses amis. Léon X, dont il conserva toujours l'amitié, lui écrivit pour lui faire part de ses inquiétudes. Érasme lui répondit avec respect mais avec fermeté [1]. Peut-être hésitait-il encore; mais deux choses l'éloignèrent de Luther: les violences du réformateur, et son indifférence pour la littérature profane.

Dès le commencement de cette fatale séparation, Érasme avait regretté que les partisans de la réforme et les défenseurs de l'Église, eussent eu recours à l'ironie et à la violence; il voyait avec peine que ces emportements réciproques n'eussent pas permis au pape de suivre ses inclinations naturelles de douceur [2]. Quand il vit Luther marcher chaque jour avec plus de hardiesse dans ces voies extrêmes, il se tint à l'écart d'abord, puis il éclata. Le signal de la lutte fut le traité : *de Libero Arbitrio*. Luther n'avait pas sitôt affranchi l'esprit humain, qu'il sentit la nécessité de le retenir; il le voulut mettre sous le joug de la prédestination. Érasme s'indigna contre cette inconséquence logique du réformateur, et l'atteinte portée à la liberté morale.

[1] Epist. I, lib. XIV.

[2] Utinam Lutherus meum secutus consilium, ab odiosis illis ac seditiosis abstinuisset. Plus erat fructus et minus invidiæ. *Epist.* 528, septembre 1520.

Son ouvrage causa un grand déplaisir à Luther; les ménagements qu'il avait jusque-là gardés envers Érasme, furent oubliés; et Luther s'abandonna à toutes ses violences : « Érasme, disait-il, ne sait que chicaner et railler; il n'est pas capable de confondre un adversaire. Je vous somme par mon testament d'écraser cette vipère d'Érasme. »

La liberté philosophique compromise par Luther, et défendue par Érasme, était donc déjà entre eux une cause de séparation; le dédain de Luther [1] pour les lettres en fut une autre, et non moins puissante.

Luther se sentait peu porté vers la littérature profane; soit absence du sens littéraire, soit imperfection de ses premières études, ou que dans sa haine contre Rome il confondît l'antiquité avec le pape, qui en était le protecteur, Luther attachait peu de prix à la littérature profane; son latin est rude, grossier, mal digéré. La parodie qu'il avait faite des premiers livres de l'Énéide, n'indique pas qu'il eût un sentiment bien délicat de la poésie. Il n'aimait pas non plus les beaux-arts. Il était contraire aux images, qu'Érasme, lui, aimait, et dont il reconnaissait l'heureux ef-

[1] Isti video quò magis communicent factionem suam conati sunt causam bonarum litterarum, causam Reuchlini, meamque causam cum Lutheri causa conjungere, cum his nihil sit inter se commune. *Eras. Epist. Leon.* X, lib. XIV, epist. 5.

fet sur l'esprit. La réforme du reste était conséquente; le mépris pour la littérature profane était un retour à la sévérité ancienne du christianisme : Luther ici se rapprochait de Tertullien; Port-Royal aura presque la même rigidité. La réforme devait, par un autre motif, craindre la liberté nouvelle de la littérature profane, car cette liberté s'attaquait quelque peu à la foi, et la réforme était sincère dans son désir de rétablir la pureté de la discipline chrétienne, et d'en maintenir, ou du moins d'en refaire l'unité, au moment même où elle rompait avec Rome. A quoi d'ailleurs lui pouvait servir la littérature ancienne, dans cette guerre théologique qu'il lui fallait soutenir? La réforme était donc nécessairement scolastique. Érasme, lui, était l'homme de la philosophie et de l'avenir. Il voyait dans les lettres anciennes, ce que nul encore de ces savants n'y avait aperçu, l'indépendance réelle et future de la pensée humaine. S'il hait, s'il attaque les moines, ce n'est pas, comme Luther, pour les affranchir et les marier; ce qu'il leur reproche, avant tout, c'est leur paresse, leur ignorance, et de se déclarer contre cette lumière nouvelle qui blesse leurs yeux malades, et trouble leur sainte oisiveté. Érasme comprit donc, et justement, le péril nouveau dont la réforme menaçait les lettres, et ce péril le maintint dans l'Église [1]. Quelles ne

[1] Evangelicos istos, cum multis aliis, tum hoc nomine,

sont pas ses frayeurs! la réforme va détruire toute littérature, la barbarie va renaître. [1].

La réforme ne satisfaisait pas non plus Érasme, au point de vue moral; il y voyait bien prêcher avec éclat le règne de l'Évangile; mais les mœurs évangéliques, il les cherchait en vain [2]. La réforme [3], quoi qu'elle fît, ne lui paraissait pas chose sérieuse; comédie qui devait finir par un mariage, elle excitait ses sarcasmes; et ses mœurs ne lui allaient pas mieux que ses opinions.

Érasme, dont l'œil pénétrant saisissait le côté faible de la réforme, et qui lui en voulait de n'être point littéraire, ne s'aveuglait pas cependant sur les abus du culte de l'antiquité, qui par la superstition du langage, arrivait au paganisme de la pensée. Nous avons vu déjà et signalé d'a-

præcipuè odi quod per eos ubique languent, lugent, jacent, intereunt bonæ litteræ —amant viaticum, et uxorem, cætera pili non faciunt. *Epist.* 162, 1528.

[1] Ubicumque regnat lutherianismus, ibi litterarum est interitus. *Epist.* 1101, 1528. Non conquiescent donec linguas ac bonas litteras omnes subverterint. *Epist.* 528, septembre 1520.

[2] Satis jam diu audivimus: Evangelium, evangelium, evangelium; mores evangelicos desideramus — tales vidi mores ut etiamsi minus displicuissent dogmata, non placuisset tamen cum hujusmodi hominibus fœdus inire. *Epist.* 1066.

[3] Civitates aliquot Germaniæ implentur erroribus desertorum monasteriorum, sacerdotibus conjugatis, plerisque famelicis ac nudis. Nec aliud quam saltatur, editur, bibitur, ac cubatur; nec docent, nec discunt; nulla vitæ sobrietas, nulla sinceritas. *Epist.* 902, ann. 1527.

près lui, ces erreurs de goût, ces délicatesses malheureuses qui, dans la chaire même, employaient pour les dogmes et les mystères chrétiens des expressions et des formules païennes. Un tel abus ne devait pas échapper à la censure d'Érasme. C'est ce travers qu'il attaque dans son *Ciceronianus*.

L'affectation de cicéronianisme était poussée à l'extrême. Érasme avait espéré qu'une réclamation du bon sens s'élèverait contre ces puériles imitations ; il avait pensé que Budé prendrait en main la cause de la raison ; Budé ne se prononçant point, Érasme crut devoir donner le signal du péril. Pour une telle guerre, il fallait son courage. Le cicéronianisme, en effet, était une puissance ; il triomphait en Italie, nous l'avons vu ; en France, il régnait aussi : il avait ses partisans, ses adorateurs superstitieux, au nombre desquels figurait, en première ligne, Longueil.

Christophe de Longueil s'était d'abord, comme Budé, livré à l'étude de la jurisprudence ; mais en Italie, où il voyagea, il connut Bembo et les cicéroniens : sa vocation fut décidée ; il n'eut plus d'autre ambition, que de reproduire dans toute sa beauté la phrase cicéronienne. Du sein de l'Italie, il écrivit à ses amis des lettres imitées des Lettres à Atticus, sans oublier de les dater des nones, des ides et des kalendes. Longueil reçut à Rome même le titre de citoyen romain ; il y mourut à trente-deux ans, sans

autre gloire que son culte pour Cicéron. Cette contagion de la période cicéronienne s'étendant en France, l'esprit judicieux d'Érasme en fut blessé; il en voulut arrêter les excès : il publia son Dialogue du Cicéronien. Il y met en scène un des adorateurs fanatiques de Cicéron, et lui donne pour adversaires deux hommes d'un goût sage et sévère qui, après avoir réfuté son système d'imitation, examinent tour à tour et jugent les chefs de la secte italienne, Bembo et ses nombreux disciples. Il s'attache surtout à faire ressortir les inconvénients et les dangers de cette imitation servile dans les matières religieuses. Nous avons rapporté la critique juste et mordante qu'Érasme faisait, et de l'introduction de la mythologie dans des poëmes dont le sujet était chrétien, et de l'emploi presque sacrilége de citations païennes dans l'exposition des mystères les plus augustes du christianisme.

Cette attaque d'Érasme contre le cicéronianisme, souleva contre lui un violent orage. J. César Scaliger, qu'on appelait alors le grand Scaliger, prit en main la défense du culte cicéronien. Il composa en faveur de Cicéron deux harangues, et écrivit aux principaux colléges de l'université de Paris plusieurs lettres latines, pour les prémunir contre les dangers de cette hérésie littéraire.

Étienne Dolet lui servit de second, et comme lui se répandit en injures grossières, au milieu

de quelques bonnes raisons. Du reste, Erasme lui-même, il faut le dire, n'avait pas toujours gardé dans sa critique la mesure qui lui est ordinaire. Peut-être un ressentiment particulier ajoutait-il à la vivacité de sa raison blessée. Un Italien, Lilio Giraldi, avait caractérisé, par un sévère rapprochement [1], les rudesses du style d'Erasme. Erasme s'en souvint sans doute, s'en souvint trop ; car exagérant la critique, comme on avait fait l'admiration, il s'attaque à Cicéron lui-même, et lui reproche des solécismes, et de ne pas savoir le latin, dépassant ainsi la vérité dans la critique. Était-ce jeu d'esprit, ou entraînement inévitable des réactions, même littéraires [2] ?

Quoi qu'il en soit, en s'élevant ainsi contre le cicéronianisme, Erasme avait un double but ; il voulait, d'une part, arrêter cette frivolité d'esprit qui courait plus après les mots qu'après les choses ; plus occupée d'arrondir les phrases, d'accumuler les périodes, d'arranger les sentences, que d'inventer ou de chercher des sujets heureux, de nourrir le discours de pensées fortes et de solides arguments, comme le reproche

[1] Voir, sur cette querelle, Schœll., *Litt. Rom.*, t. II, M. V. Le Clerc, *Cicéron*, t. 1, p. 63.

[2] Decem annos consumpsi in legendo Cicerone, fait dire Erasme à un personnage, et l'écho répond en grec : ὄνε, *asine*.

Bacon aux cicéroniens[1]; de l'autre, il voulait sauver la foi, autant que le bon goût, de ce purisme quelquefois sacrilége. Il se moque de ces orateurs chrétiens, ignorants et prétentieux, qui de la chaire font des tréteaux[2], et mêlant le mauvais goût aux mauvaises mœurs, prêchent la nécessité de l'abstinence par les douze signes du zodiaque, la foi par la quadrature du cercle, et la charité par les branches du Nil[3].

On est surpris, quand on lit Erasme, de cette indépendance et de cette hauteur d'intelligence qui éclate dans les entraves d'une langue morte, et au milieu de ces embarras qu'une érudition aride et confuse substituait à l'ignorance. Quelles réformes de l'avenir n'a pas devinées Erasme! Avant Rousseau, il a rappelé aux mères le devoir, doux et sacré pour elles, de nourrir leurs enfants; il a démasqué, par des plaisanteries fines et piquantes, les abus des ordres mendiants que Voltaire devait reprendre; en un mot, précurseur de Rabelais, dont il a la verve sans le cynisme; de Bayle, dont il posséda la science, Erasme, en un siècle d'érudition, et dans un lan-

[1] Of the advancement of learning, book I, p. 18.

[2] Nunc autem quùm theatrici mores e templis ejecti sunt, tamen non desunt qui nimium frequenter, ne dicam impudenter, imitantur fabulam. —*Ecclesiastes, sive concionator Ecclesiasticus.*

[3] Encomium moriæ.

gage imité, a été philosophe et littérateur original. Ses peintures sont vives et naturelles; il y a chez lui de l'Holbein; son *Hôtellerie flamande*[1] est un tableau digne de Téniers. Il a le tact léger de Voltaire, habile comme lui à cacher sa pensée sous un voile transparent et ingénieux, à l'aiguiser par un bon sens plein de finesse; riche dans ses inventions, varié et souple dans ses développements, l'auteur de la Folie fait souvent souvenir de l'auteur du Mondain ; c'est le même tour d'imagination, la même verve et la même finesse d'ironie.

Erasme en avouant qu'il avait mis au monde l'œuf que Luther avait fait éclore, se plaint que cet œuf eût été changé. Il avait pondu un œuf de poule, Luther en avait fait éclore une corneille[2]. Oui, cet œuf avait été changé. Ce qu'Erasme avait mis au monde, c'est le libre penser, la tolérance philosophique, la liberté de la littérature moderne; Luther les a remplacés par la réforme, révolution sincère sans doute, mais étroite, et dès son principe amoindrie; dispute théologique, au profit du pouvoir temporel; confiscation du libre arbitre, sous promesse de la liberté d'examen. Erasme n'a pas seulement prêché la

[1] Diversorium.

[2] Ego peperi ovum, Lutherus exclusit. Mirum vero dictum, ego posui ovum gallinaceum, Lutherus exclusit pullum longè dissimillimum. *Epist.* lib. XX, 24.

liberté et la tolérance, il les a pratiquées; il défendit Louis Berquin, le premier martyr du protestantisme en France. Ami des rois et des papes, il ne leur sacrifia jamais son indépendance; aussi eurent-ils pour lui estime et déférence. Léon X lui écrit avec une affectueuse considération; François I[er] songe à le mettre à la tête du collége de France, qu'il vient de fonder; Charles-Quint lui fait les offres les plus brillantes; Clément VII lui écrivit de sa propre main, pour se l'attacher. Dans sa correspondance, ouvrage si précieux et si intéressant, Erasme montre, envers les rois et les princes, la même habileté courtoise, la même déférence mêlée de dignité, la même aisance ingénieuse qu'a déployée Voltaire, mais plus contenue; mais plus sage que Voltaire, il ne se hasarda point à la faveur des rois. Retiré à Bâle, dans ses dernières années, il y vit libre et tranquille, tout entier à l'étude, avec la conscience sans doute du germe fécond qu'il avait mis dans le monde; Luther a fait la réforme; Erasme la liberté philosophique. Erasme mourut en 1536, à 70 ans.

CHAPITRE VI.

Agricola. — Reuchlin. — OEcolampe. — Melanchthon.

Erasme ne fut pas au quinzième siècle le seul savant qui, tout en n'adoptant pas la réforme, montrât une telle indépendance d'esprit. Un homme qu'Erasme aimait, et qui compte au nombre des plus habiles restaurateurs des lettres grecques, eut quelque chose de son franc parler.

Mais avant de dire la part que l'Allemagne eut à la renaissance des lettres anciennes, il nous faut rappeler en quelques mots, quelle avait été, en ce pays, leur fortune au moyen âge.

Charlemagne fit pour l'Allemagne, autant presque qu'il fit pour la France; il n'oublia point, et comme empereur et comme homme, le sang allemand qui coulait dans ses veines. D'ailleurs, dans ses pensées de civilisation par le christianisme, l'Allemagne fut surtout le champ où il voulut semer et faire croître la moisson nouvelle. Dans cette passion de réforme, l'épée ne lui ouvrit pas seulement les voies : la croix les lui frayait, ou du moins les lui assurait mieux; aussi, à côté des forteresses, s'élevèrent des monastères, sentinelles

avancées et gardiens pacifiques de la conquête; dans ces monastères, la science fleurit avec la piété. A Fulde, à Paderborn, les écoles furent florissantes, sous la conduite de Meinverk; s'il en faut croire son biographe, les auteurs, quelques auteurs classiques du moins, y étaient étudiés [1]. Il faut le reconnaître en effet: il y eut dans ces écoles d'Allemagne une divination et comme un avant-goût d'antiquité qu'on n'aperçoit pas ailleurs, à la même époque, et qui expliquent et cette pureté si rare alors, et cet art des comédies de Hroswitha, et cette élégance de Guillaume d'Affschensbourg, si heureusement empruntée à Tite-Live. Fulde avait été, au neuvième siècle, le foyer des manuscrits en Germanie [2]; et c'est en Allemagne que les savants du quinzième siècle ont fait, nous l'avons vu, les plus riches découvertes.

Mais l'Allemagne qui avait en quelque sorte devancé l'Italie, ne la suivit pas au quatorzième siècle, et sembla même, à l'aurore du quinzième siècle, s'éveiller lentement à la lumière nouvelle. Cette lumière lui vint cependant. Le reproche que faisait Erasme à la réforme, d'être ennemie des lettres, quoique juste au fond, ne doit point être pris d'une manière exclusive. Il est bien

[1] Ibi viguit Horatius magnus atque Virgilius, Crispus et Sallustius, et urbanus Statius.

[2] Eichorn, *Litterar. Geschichte.*

vrai que la réforme avait deux raisons de ne point aimer l'antiquité profane, et le mouvement nouveau qui portait les esprits vers elle : le peu de goût personnel de Luther pour la littérature, et le but même que se proposait la réforme, de ramener la pureté des croyances.

Si Luther avait, nous l'avons dit, par instinct, repoussé la littérature nouvelle, il devait aussi par logique s'en tenir éloigné : ne faisait-elle pas partie des erreurs qu'il voulait combattre? et dans cette guerre qu'il faisait à la papauté, ne devait-il pas chercher dans la littérature chrétienne les seules armes qu'il pût et qu'il voulût employer? Ainsi donc par ces deux raisons, la réforme ne devait point aimer le culte nouveau des beautés profanes de la pensée; rapprochée en ceci de la primitive Église, il lui fallait rompre tout pacte avec l'idolâtrie, dont à ses yeux la littérature ancienne était une des formes. La sévérité de la morale le lui commandait aussi : les fictions païennes étaient une séduction, en même temps qu'un reste d'erreur.

Malgré les oppositions profondes qui séparaient la réforme du mouvement nouveau de la littérature, elle comptera, cependant, alors même, quelques hommes qui, amis de la renaissance classique, y ont contribué, et ont montré dans la sévérité même de la pensée protestante, des tendances plus douces et une imagination moins austère.

Au sein de l'Allemagne, les savants ne manquèrent pas; il faut compter, au premier rang, Agricola. Rodolphe Agricola contribua beaucoup, sinon par sa parole, il ne se livra pas à l'enseignement public, mais par son exemple, à répandre, parmi ses contemporains, le goût des lettres; c'est pour la pureté le Politien de l'Italie [1]. Appelé, vers 1482, à la cour de l'électeur Palatin, à Heidelberg, Agricola mourut en 1485.

Il faut ici nommer Œcolampe, pour lequel Erasme eut, avant son démêlé avec Luther, quelques expressions d'estime [2].

N'oublions pas l'homme qui avait deviné et encouragé les heureuses dispositions d'Agricola, Jean Camerarius, de la maison de Dalberg, évêque de Worms et chancelier du Palatinat. Camerarius fit beaucoup pour les lettres.

Au moment où, dans l'asile ouvert aux lettres grecques par les Médicis, Jean Argyropule expliquait à ses disciples attentifs et ravis les beautés énergiques de Thucydide, un jeune homme vint se placer au nombre de ses audi-

[1] Vir non minus qui ab hominibus cognosceretur dignus quam Politianus vel Hermolaus Barbarus, quos mea quidem sententia, et majestate et suavitate dictionis, non æquat modo sed etiam vincit. Vivès, *Comment. in Augustinum.* —In Italia summus esse poterat, nisi Germaniam prætulisset. —Erasm. *in Ciceronian.*

[2] Œcolampus satis novit græcè, latini sermonis rudior; quamquam ille magis peccat indiligentia, quam imperitia.

teurs; sa vue frappa Argyropule qui, devinant en lui un frère dans la science, lui offrit, en signe de reconnaissance, de continuer l'explication commencée de Thucydide. Le jeune homme accepta cette épreuve, et s'en tira à la satisfaction et aux éloges du maître. « Notre Grèce exilée, s'écria Argyropule en l'entendant, a maintenant pris son essor au delà des Alpes. » Ce jeune homme, c'était Reuchlin. Ce n'était pas du reste le début de Reuchlin dans l'improvisation. Le pape Léon X avait envoyé au duc de Bavière une ambassade; le duc chargea de la réponse officielle à cette députation son chancelier aulique, le docteur Hechinger. Le docteur, peu fait aux accents de la voix italienne, qui donnait même au latin les modulations notées de la langue vulgaire, était fort empêché à continuer une harangue difficilement commencée, et ses hésitations finirent par exciter le rire des ambassadeurs. Le prince cherche de l'œil quelqu'un pour remplacer le malencontreux orateur; un courtisan indique un jeune Albert, un étudiant de Tubingue. Eh! bien, qu'on le fasse venir, dit le prince. L'étudiant vient et improvise une harangue, en termes purs, choisis, qui ravissent l'assistance d'admiration; la harangue finie, en vérité, dit un des envoyés, voilà un enfant admirable; le servant pourrait passer pour le docteur. — Et le docteur pour le servant, murmura le prince. Le

servant, c'était Capnion, ou Jean Reuchlin.

Né en Allemagne, Reuchlin avait visité la France, où il apprit d'Hermonyme, outre le grec, l'art de copier, avec un talent merveilleux, les caractères de l'alphabet grec; talent qui lui fut très-avantageux, et le fit connaître. On lui demanda de copier les éléments de la grammaire, et des morceaux d'Homère et d'Isocrate, qui servaient aux explications. Reuchlin, probablement après la mort d'Hermonyme, se rendit à Rome, où il se perfectionna dans la science du grec, que le premier il eut la gloire de porter en Allemagne. Erasme conserva toujours de l'estime pour Reuchlin; comme Erasme, voisin de la réforme, Reuchlin ne l'embrassa pas cependant[1].

Mais il en était un autre que regrettait, qu'aimait Erasme, qu'il eût voulu ramener à la littérature, comme Bossuet, s'il eût alors vécu, eût désiré le gagner à la foi.

Vers l'an 1508, Reuchlin rencontra dans la Hesse, en la maison d'un maître d'école, un enfant dont l'intelligence pour le grec le frappa. Charmé de ses heureuses dispositions, il lui fit présent d'un lexique et d'une grammaire, et changea son nom allemand de Schwartzerd, en un nom plus doux; il l'appela Mélanchthon. Mé-

[1] Mihi semper studium fuit Lutheri causam a tua bonarumque litterarum causa sejungere. Erasm. *Epist.* Joan. Reuchl. lib. XII, 16.

lanchthon ne démentit pas ce présage de Reuchlin; en effet, il fut en Allemagne le fondateur de la science. A l'âge de seize ans, il fit un cours sur les auteurs grecs et latins, et il fut reconnu capable de critiquer Erasme lui-même. Le premier il imprima le texte de Térence en forme de vers. Les écoles préparatoires reçurent de lui une direction plus élevée. On le voit : Mélanchthon sans Luther, eût appartenu à la littérature et à la philosophie. Aussi Erasme, dans ses attaques contre Luther, respecte-t-il Mélanchthon. Il a des regrets et des sympathies pour cet esprit timide, mais sincère, opprimé par Luther. La pitié que l'auteur des Variations ressent pour l'âme douce et tendre de Mélanchthon, tremblant devant le sombre génie du moine de Wittemberg, Erasme l'éprouve, en voyant cette belle et noble intelligence perdue pour les lettres qu'elle devait honorer. Eh! qui ne les partagerait ces sympathies et ces regrets, quand on voit Mélanchthon faisant lui-même l'aveu du joug honteux qu'il subit [1], s'en indignant, et ne le pouvant rompre !

Un coup d'œil jeté sur les œuvres de Mélanchthon suffit pour montrer dans son esprit cette lutte entre la philosophie et la théologie, comme dans son âme, le combat entre la foi ancienne et

[1] Tuli servitute pene deformem. *Epist.* Melancth, p. 21, edit. 1647.

les croyances nouvelles. Ainsi en philosophie, l'élévation de son esprit le porterait dans cette voie nouvellement ouverte en Italie; il incline à Platon; mais la logique théologique le tient, malgré lui, attaché à Aristote; en religion, par la douceur de son âme, il désirerait sauver de la réforme quelques-uns des usages les plus touchants du christianisme. Il accepte avec peine le dogme inflexible de la prédestination, tel que le fait son maître; mais Luther parle, il faut céder à son génie : c'est, aux époques de douloureuses transitions, religieuses ou politiques, le sort des natures délicates et choisies, d'être ainsi contraintes et brisées entre les violences des opinions extrêmes.

CHAPITRE VII.

De l'état des lettres en Angleterre au quinzième siècle. — Thomas Morus. — Corneille Agrippa. — Paracelse.

Dans le séjour qu'il fit en Angleterre, Erasme se lia d'amitié avec un homme dont le nom, célèbre dans l'histoire de la révolution religieuse de la Grande-Bretagne, a conservé, dans les Annales de la philosophie, un éclat qui n'a point entièrement pâli, bien que la base même de l'ouvrage qui lui valut la gloire, soit fausse et ruineuse. Thomas Morus eut le mérite d'introduire au sein de l'Angleterre le culte de Platon et l'étude du grec. Mais avant de parler de son ouvrage, jetons un coup d'œil sur l'état intellectuel de l'Angleterre, comparé à celui de l'Europe.

L'Angleterre, qui, au septième siècle, avait été le dernier sanctuaire des lettres; le foyer d'où avaient jailli sur la France, par l'école de Bède, leurs étincelles prêtes à s'éteindre; l'Angleterre qui avait donné, en partie du moins, car l'Italie y aida, Alcuin à la France, et où, s'il en faut juger par le tableau que le disciple de l'archevêque d'York, Egbert, fait de la bibliothèque de son

maître [1], les grands écrivains de l'antiquité n'étaient point inconnus; l'Angleterre vit, dans les siècles suivants, ces souvenirs littéraires s'effacer et disparaître. Lanfranc et Anselme, qui avaient reçu de l'Italie un dernier souffle de culture intellectuelle, ne furent, sur le siége de Cantorbery, que les défenseurs habiles et dévoués des doctrines et des prérogatives romaines ; et plus tard, Occam et Roger Bacon, en donnant une grande impulsion, l'un à la philosophie, l'autre aux sciences, n'en restèrent pas moins étrangers à tout pressentiment littéraire. Au quatorzième siècle, quand cette lumière nouvelle frappa l'Italie, l'Angleterre fut longtemps à en sentir la douce influence. On n'entrevoit alors que de faibles indices de littérature. Avant Erasme, si le grec était enseigné dans les écoles, cet enseignement, rare et superficiel, n'atteignait guère et pour les clercs et pour les maîtres que les plus simples notions. Ce fut Erasme qui éveilla en ce pays, je ne dirai pas le sentiment classique de l'antiquité, il ne l'avait guère, mais le désir philosophique de la

1 Illic invenies veterum vestigia patrum :
Quidquid habet pro se latio romanus in orbe,
Græcia vel quidquid transmisit clara Latinis.
Historici veteres, Pompeius, Plinius, ipse
Acer Aristoteles, rhetor quoque Tullius ingens,
Quid quoque Sedulius, vel quid canit ipse Juvencus,
Alcuinus, et Clemens Prosper, Paulinus orator;
Quid Fortunatus vel quid Lactantius edunt.
Quæ Maro Virgilius, Statius, Lucanus et auctor;
Artis grammaticæ vel quid scripsère magistri.

science. Ce fut Erasme sans doute qui inspira à son illustre protecteur, au chancelier Thomas Morus, cet amour de l'étude qui, se portant principalement vers Platon, lui fit composer son Utopie.

Sur les pas du philosophe grec, Thomas Morus se livre, dans cet ouvrage, à la recherche d'une république imaginaire [1]. Égaré par les effusions d'une âme noble et les entraînements d'un esprit généreux, il arrive, comme Platon, au partage égal des biens, et énonce, sous le voile de l'allégorie, les doctrines les plus nouvelles et les moins praticables.

Singulières contradictions de l'esprit humain! L'homme qui acceptait ainsi les rêveries et les erreurs de Platon; qui, dans l'enthousiasme de la philosophie, se laissait égarer à des hardiesses politiques et sociales si dangereuses; qui, mieux inspiré, prêche la tolérance et la modération; le même homme, catholique inflexible, résistera aux réformes violentes de Henri VIII; refusera de prêter le serment de suprématie, et scellera sa foi de son sang : nouvelle preuve de l'empire que prenait sur les plus fermes esprits cette antiquité qui s'emparait de ceux mêmes qui en eussent le plus résolument combattu les conséquences, s'ils les avaient prévues! Thomas Morus ne cultiva pas seulement les lettres, mais il les encouragea et les protégea,

[1] De optimo reipublicæ statu, deque nova insula Utopia.

en dehors même de l'Angleterre. Ce fut Thomas Morus qui appela Erasme en Angleterre. Il s'y rendit traversant les Alpes à cheval : « Cette longue promenade par les montagnes remuait dans mon cerveau une foule d'idées ; j'allais cheminant, rêvant, pensant et charmant ainsi les longues heures de la route ; rappelant à mon imagination tout ce que j'avais vu, et le souvenir de mes amis que je venais de quitter, et de ceux que j'allais retrouver. Dans ces souvenances d'étude et de plaisir, alors vint au monde l'idée de mon Éloge de la Folie : Μωρίας ἐγκώμιον, que je dédiai à Morus ; son nom m'indiquait le patronage sous lequel il devait se produire au grand jour [1].

Tandis que, sur les traces de Platon, la pensée semblait ainsi appelée à ressusciter l'antiquité, d'autres esprits, ne prenant conseil que d'eux-mêmes, se hasardaient dans des routes nouvelles et obscures, derniers venus tout à la fois du moyen âge et précurseurs d'une autre ère. Tels furent Cornélius Agrippa et Paracelse.

Cornélius Agrippa, au premier coup d'œil, semble ne point appartenir au mouvement intellectuel qui se rattache à l'antiquité ; son style et sa pensée y paraissent, en effet, étrangers ; c'est plutôt l'héritier, jusqu'à un certain point,

[1] Préface de la Folie.

de Raymond Lulle. Il est un côté cependant par lequel Agrippa tient à la renaissance, et s'y rattache. Mais avant de le montrer sous ce jour, disons quelque chose de sa vie; et avant l'écrivain, faisons connaître l'homme.

Corneille Agrippa naquit à Cologne le 14 septembre 1486; de bonne heure secrétaire de l'empereur Maximilien, il quitta son poste pour le métier des armes. Après sept années de campagnes en Catalogne et en Italie, il obtint le titre de chevalier. Puis, fatigué de cette vie errante et aventureuse, il se tourna vers la science, étudiant la théologie, la médecine, le droit, la philosophie, courant le monde, la France et l'Allemagne, chevalier errant de l'argumentation. Quelques imprudences philosophiques et théologiques le forcèrent à se réfugier en Angleterre, où il fut chargé d'une mission diplomatique qui réussit; on ignore quel en était le but. En 1518, on le voit de retour sur le continent. Syndic, avocat et orateur de la ville de Metz, en cette qualité, il prit fait et cause pour une pauvre femme qu'on voulait brûler comme sorcière; Agrippa parvint à la sauver de ce péril, mais il fut obligé lui-même de prendre la fuite. Il se souvient alors qu'il a étudié la médecine, et à Genève, où il s'est retiré, il cherche, mais à grand' peine, à en vivre. En 1524, sa fortune se releva; il fut placé près de la mère de François Ier, en qualité d'astrologue

et de médecin. Il publia à cette époque et dédia à François Ier, était-ce leçon ou épigramme? un traité théologique sur le mariage. Ce traité causa un grand scandale dans la cour. « Oh ! monseigneur d'Angoulême, dit Agrippa [1], que n'ai-je fait comme vous! j'aurais pour l'instruction des femmes et des filles imité le Pogge et Boccace, et mon œuvre m'eût rapporté profit et gloire. Il prédit les désastres de François Ier, prédiction facile, car en même temps qu'il annonçait les revers du roi, il levait des soldats pour le connétable de Bourbon. Il fut donc chassé de la cour, et tomba dans une profonde misère. Mais il avait en lui je ne sais quoi de mystérieux, qui tentait les princes tout en les effrayant. En 1529, Henri, roi d'Angleterre, et Marguerite de Valois, pour laquelle, pendant son séjour en Angleterre, il avait composé un traité sur l'Excellence du sexe féminin, l'appelèrent tout à la fois. Il se décida pour Marguerite, mais non sans avoir pris ses sûretés : « Averti, dit-il [2], par l'expérience, des banqueroutes royales, je ne ferai désormais rien pour les rois, sans en être payé d'avance. Il ne les faut aimer que pour le profit que l'on en retire, ne régler notre fidélité que sur les honoraires qu'ils nous payent; et si, par hasard, le

[1] *Epist.* V, 3.
[2] Lib. IV, *Epist.* 60.

malheur les frappe, rester insensibles, et nous souvenir qu'eux-mêmes ne règlent leur attachement que sur leur caprice et les services qu'ils attendent. » Agrippa eut bientôt occasion de mettre ses maximes en pratique. Marguerite mourut. Agrippa composa son éloge et pleura; mais dans l'intimité, il se réjouit de cette mort; et avec raison, car Marguerite allait le faire brûler comme sorcier. Il alla chercher quelque temps fortune à la cour de Charles-Quint. Charles-Quint, qui lui avait promis une pension, n'était pas fort exact à la lui payer; Agrippa la réclama d'un ton impérieux; on le pria alors de porter ailleurs sa science. Il ne triompha pas de cette dernière disgrâce ; cette mystérieuse puissance qu'on lui supposait, et qui avait fait, malgré les défauts de son caractère, ces chances heureuses dont il n'avait pas su profiter, lui devint fatale. Il fut atteint du double crime de sacrilége et d'hérésie, et livré aux inquisiteurs de Bruxelles. Il ne fut sauvé que par l'intervention du légat du pape, le cardinal Campège. Son charme dès lors était détruit; pauvre, flétri, réduit souvent à mendier, il eut peine à se traîner jusqu'à Grenoble, où il mourut en 1535, à l'hôpital, dit-on. Oubliant ses longues querelles avec les moines, les jacobins de Grenoble l'enterrèrent dans leur église.

La vie d'Agrippa est l'image de ses écrits: ca-

ractère bizarre, inquiet, insolent dans la bonne fortune, ferme dans la mauvaise, hardi contre les moines, respectueux ou réservé du moins envers Rome, il marche au milieu du quinzième siècle dans une voie solitaire entre Érasme et Paracelse, ayant de l'un le rire amer, de l'autre l'imagination mystique et quelque peu panthéiste ; théologien, magicien, philosophe, frondeur et courtisan, tour à tour flattant et insultant les femmes dont il cherchait à séduire, par ses rêveries astrologiques, l'esprit plus facile et l'âme plus crédule.

Marquons les deux côtés différents de l'esprit d'Agrippa, côté de ténèbres et côté de lumière qui se manifestent dans le magicien et le philosophe. Commençons par le meilleur côté, c'est-à-dire par son Traité sur l'abus et la vanité des sciences.

Dans cet ouvrage, Agrippa passant en revue toutes les hiérarchies de la science, toutes les conditions de la société, grammairiens, théologiens, hommes de lois, rois, soldats, papes, docteurs de Sorbonne, les fouette de mots sanglants. « A genoux! dit-il aux philosophes, à genoux! rêveurs de tous les âges, faites amende honorable ; à genoux ! maîtres obscurs qui étouffez le sens commun dans des mots, docteurs Thomistes, Albertistes, Scotistes qui réduisez la question de la préexistence de Dieu à cette pro-

position ridicule : l'œuf a-t-il existé avant la poule, ou la poule avant l'œuf? Pourquoi discuter si longtemps? Vous arriverez toujours à cette proposition que chacun sait : l'œuf ne peut être que le produit d'un oiseau, comme aussi l'oiseau ne peut être que le produit d'un œuf. » Agrippa ne s'attaque pas seulement aux grandeurs royales ou littéraires; il pénètre aussi dans les rangs obscurs de la société. Précurseur d'un écrivain de nos jours, il a visité la cour des Miracles avec ses plaies morales, plus hideuses que ses cicatrices feintes ou réelles; il remue cette boue, qu'il ne songe pas à façonner en or pur, tout magicien qu'il est. Le livre d'Agrippa est la comédie de la philosophie; mais Dante, de l'enfer s'était élevé au ciel; Agrippa, Dante bourgeois, ne sort pas du cercle étroit et obscur où il s'agite.

On le voit : dans cet ouvrage, il brise de lui-même, en vertu seulement de son bon sens, le joug pédantesque du moyen âge; il en détrône les autorités, il en flétrit les ridicules subtilités. On devrait donc le penser : un tel homme appartient à la renaissance; il n'en est rien cependant; nous avons vu le philosophe, hardi et pénétrant; voici venir le magicien et l'astrologue, le disciple tardif de Raymond Lulle, le précurseur de Paracelse.

C'est dans le traité de la Philosophie occulte qu'Agrippa se montre sous ce jour faux et cette

lumière maligne. Le traité de la Philosophie occulte fut l'œuvre capitale, l'œuvre de prédilection d'Agrippa. Il le commença à vingt-trois ans, et y travailla longtemps. Agrippa marchait dans la voie, où s'étaient un instant égarés Pic de la Mirandole et Reuchlin. La magie y est représentée sous les trois formes, de magie naturelle, religieuse ou cérémoniale, selon la diversité des trois mondes corporel, céleste ou intellectuel. Agrippa établit la philosophie occulte sur les quatre éléments; c'est de leur action diversement modifiée, que résultent principalement les phénomènes de la nature ; principalement, disons-nous, car il est des forces occultes supérieures aux forces élémentaires, et qui dérivent de l'âme du monde et de l'influence des astres. L'esprit du monde exerce son action sur tous les êtres, mais avec plus ou moins d'énergie, et donne à chacun la vie et la forme. Une échelle de l'être réunit, rattache ensemble les ordres de choses les plus élevées et les plus humbles; et de là résulte le pouvoir de la magie. Mais indépendamment de ces rapports naturels que la philosophie occulte met au jour, elle nous apprend encore à exercer une influence sur les intelligences terrestres, angéliques ou démoniaques, qui peuplent l'univers, et à nous les rendre favorables. Le moyen le plus sûr est l'emploi des fumigations, faites avec des ingrédients correspondant à leurs propriétés respec-

tives. On peut même par ce moyen les dompter, et les assujettir aux volontés de l'homme. Les démons sont revêtus d'un corps matériel, et attachés aux divers éléments, ils parlent toujours l'hébreu comme la plus ancienne des langues [1]. Agrippa tâche, autant que faire se peut, de réhabiliter cette science de la magie, dont le but, selon lui, est la recherche de la vérité. Il a soin de détacher et de séparer la philosophie occulte de la magie infernale, ainsi que la science astrologique, de l'astrologie judiciaire; il a même sur l'astrologie des doutes et des scrupules, qui étonnent en un partisan de la Cabale, comme l'était Agrippa. On voit que, quoi qu'il fasse, il est mal à son aise dans cet empire de la magie où il se plonge avec une avidité de science et une fougue d'imagination, qui trouvent moins à s'y satisfaire qu'à s'y irriter. Aussi, s'en échappe-t-il souvent, tantôt par des aspirations qui ressemblent à l'illuminisme; quelquefois, dans l'impuissance d'atteindre à cette vérité qu'il poursuit, il voudrait se reposer dans les langueurs du quiétisme. Toutefois, malgré la bizarrerie de la forme, malgré ses prétentieuses illuminations, Corneille Agrippa est quelquefois plus près, qu'il ne pense, d'un âge meilleur. Il ruine à sa manière le moyen âge : esprit téméraire, obscur, mais d'une divination

[1] Brucker, tom. IV, p. 410.

puissante, d'un savoir prodigieux, d'une force assez grande pour s'arrêter sur le penchant même de ses périlleuses théories, et sur le terrain glissant où roula, jusqu'au fond de l'abîme, son disciple Paracelse.

Paracelse prenant pour bases les rêveries de la Cabale et la théosophie des mystiques, entreprit de fonder un système nouveau sur une analogie constante qui, selon lui, existerait entre la nature extérieure et l'homme. Les rapports et l'harmonie qui existent entre ces deux mondes, l'homme et la nature, la révélation seule peut nous les faire connaître ; et c'est par les Écritures, étudiées à l'aide de l'esprit de Dieu, qui communique à l'âme contemplative une lumière intérieure, que nous vient cette connaissance. Mais si, pour nous mettre en rapport avec Dieu, Paracelse se contente des Écritures, c'est à la Cabale qu'il s'adresse pour nous harmoniser avec le monde extérieur; car l'homme, selon Paracelse, a un corps sidéral aussi bien que matériel, un élément astral, lequel n'est pas réparti entre tous dans une égale proportion ; d'où il suit que le pouvoir magique, qui n'est autre que le pouvoir des propriétés astrales, c'est-à-dire le pouvoir de produire les effets que produisent naturellement les astres, n'est pas à la portée de tous. L'art cabalistique de Paracelse peut, suivant lui, produire par l'imagination et la foi naturelle toute espèce d'opérations magiques, et

par ce moyen contrefaire tout ce que nous voyons dans le monde extérieur. Cet élément astral s'arrête quelque temps à la dissolution matérielle, et ainsi s'explique l'apparition des morts. Paracelse soutient l'animation de toutes choses. Indépendamment de cette vie qui anime toutes les parties de la nature, elle est encore peuplée d'êtres spirituels, habitants des quatre éléments : ce sont les Sylphes, les Ondines ou nymphes, les Gnomes et les Salamandres. Ces êtres vivent avec l'homme ; ils connaissent l'avenir, et nous le révèlent. Paracelse, on le reconnaît, ressuscitait les rêveries néoplatoniciennes de l'École d'Alexandrie, et précédait Cardan dans la route du panthéisme. Son ouvrage, mélange singulier de fanatisme et d'imposture, se lierait aussi facilement aux illuminations plus modernes du mysticisme théosophique d'une certaine école allemande.

CHAPITRE VIII.

Coup d'œil sur la chute et la renaissance des lettres dans les Gaules.—Charlemagne.—Loup de Ferrières.—La cour de Charles le Chauve.—Abeilard.—Héloïse.—Clémengis. —Hermonyme.—Jean Hascaris.

Les mêmes causes qui, au sein de l'Italie, avaient amené la chute des lettres, contribuèrent à les ruiner dans les Gaules. Les Gaules qui, jusqu'au cinquième siècle, avaient rivalisé avec Rome de civilisation et de culture intellectuelle, virent alors, et par les invasions des barbares et par les scrupules d'une piété alarmée, s'éteindre les dernières lueurs des lettres. Si, dans Sidoine Apollinaire brillent encore les derniers reflets et l'étude de la littérature profane, bientôt ils s'effacent et disparaissent. Entre lui et Grégoire de Tours, il y a un abîme. Sans doute les rivalités sanglantes des fils de Clovis avaient, en détruisant le foyer intellectuel, resserré au cœur de l'Auvergne avec la liberté nationale, précipité cette chute; mais la disposition des esprits y avait beaucoup aidé. Alors aussi commencent, dans les Gaules, ces frayeurs pieuses qui depuis si longtemps détournaient la pensée chrétienne des œuvres de

l'antiquité. Césaire se laisse-t-il aller à la lecture d'un livre profane, il sent, dans un songe providentiel, se dessécher le bras qui tenait le livre sacrilége. Grégoire de Tours partage cette horreur pour l'antiquité, et, expression pieuse des mœurs et des terreurs de son temps, il se répand dans la préface de son livre des miracles, en plaintes, j'allais dire, en injures contre les auteurs profanes. Cette sainte horreur de l'antiquité s'accroît chaque jour. Saint-Ouen, dans sa préface de la vie de Saint-Éloi, où il rappelle, avec une confusion singulière, les noms des orateurs et des poëtes de l'antiquité, renouvelle contre eux, en l'aggravant encore, l'anathème porté par Grégoire de Tours : il n'a que des injures pour les noms célèbres de la littérature grecque et latine. Virgile, Horace, les orateurs, les historiens, les philosophes, ne sont rien moins que des scélérats [1].

Des désastres historiques rendirent plus épaisse encore la nuit qui couvrait l'Europe. En 640, la destruction de la fabrication du papyrus par Amrou, fut un double malheur : elle rendit presque impossible la copie des manuscrits, et en fit détruire une grande partie. La rareté chaque jour plus grande du papyrus, fit que l'on effaça les manuscrits pour y transcrire les ouvrages du

[1] Sceleratorum næniæ hominum. *Prolog.* Baluze, t. II.

moyen-âge. Le prix du parchemin obligea à restreindre la pensée, même dans les transactions et les faits les plus indispensables. On peut voir, au dépôt de la tour de Londres, dans les « rolls of fines » que chaque contrat pour la vente des terres est toujours compris en une seule ligne; et du huitième au dixième siècle, toutes les annales des Francs sont soumises à la même règle.[1]

Pour remédier à cette rareté du parchemin, on grattait les manuscrits pour y transcrire des auteurs sacrés. C'est ainsi que les fragments, récemment retrouvés, des oraisons de Cicéron, étaient couverts par les ouvrages de Sédulius, par les actes du concile de Chalcédoine. L'ignorance et la paresse ajoutèrent à cet éloignement que la piété craintive avait pour la littérature profane, et qu'augmentait le malheur des temps. La négligence des moines s'accommoda de la sévérité de la défense; ils vécurent complétement étrangers à l'étude. La révolution qui, en détrônant les descendants de Clovis, devait porter au trône Charlemagne, révolution qui plus tard fut très-utile au mouvement intellectuel, y fut d'abord contraire; les Francs auxquels Charles Martel livra les derniers asiles de la science, n'étaient guère propres et guère disposés à en

[1] Sismondi, Litt. du Midi, t. I, p. 21.

conserver le dépôt. A la fin du huitième siècle, quand parut Charlemagne, la ruine était donc complète.

Charlemagne chercha à ressusciter les lettres; mais il le fit surtout dans une vue politique et religieuse. Corriger les Écritures sacrées, établir dans les écoles des maîtres chargés d'instruire les enfants dans la science religieuse, telle fut surtout la pensée de Charlemagne; on lui a reproché ce soin presque exclusif pour l'instruction religieuse. « Les promoteurs des études, et les maîtres ayant eu des idées si étroites des sciences, quels progrès pouvait-on espérer de leurs soins et de leurs leçons ? on fondait des écoles, mais pour apprendre à lire, à chanter, à compter, et presque rien de plus; on établissait des maîtres, mais il suffisait qu'ils sussent la grammaire; on recherchait des livres, mais seulement des livres ecclésiastiques; il n'y avait plus dans toute la France, un Térence, un Cicéron, un Quintilien. Les hymnes de l'Église et les ouvrages de quelques Pères étaient pris pour des modèles de bon goût dans l'art d'écrire en prose et en vers, et celui qui s'approchait le plus du style de Saint Jérôme, ou de Cassiodore, passait pour un Cicéron. Si Charlemagne et Alcuin avaient conçu de plus justes idées de la littérature, au lieu de tant de peines, de voyages et de dépenses inutiles, combien n'eût-il pas mieux valu se procurer

les copies des bons siècles, les multiplier; en apprenant à goûter dans les écoles les grands poëtes et les grands orateurs, on aurait pu faire renaître la belle poésie et la solide éloquence [1]? » Ces reproches sont-ils fondés? Charlemagne pouvait-il, devait-il faire autre chose que ce qu'il a fait? Remettre en honneur les poëtes et les orateurs! mais les orateurs et les poëtes, ne venous-nous pas de les voir condamnés? qui songeait alors à les ressusciter, et qui l'eût pu? Quand les moines eux-mêmes savaient à peine lire, ce qu'il y avait de plus pressé à donner au peuple, c'était bien ce que voulait lui donner Charlemagne, la grammaire et le catéchisme. Charlemagne agissait en législateur, et non en savant; il voulait préparer l'avenir, et non ressusciter le passé. De quel secours en effet lui eût été, dans l'œuvre de civilisation chrétienne, qu'il poursuivit avec tant de bonheur et d'intolérance quelquefois, cette littérature profane depuis si longtemps épuisée et stérile? Charlemagne ne restaurait pas, mais fondait un empire : empire tout nouveau, et dont la pensée chrétienne était la base. Charlemagne commence le moyen âge, et rompt entièrement avec les restes de paganisme littéraire et social, qui, sous les Mérovingiens, s'étaient glissés au

[1] Andrès, *Dell' orig. prog. e st. d'og., lett.*, t. 1, c. 7. Bettinelli, *risorgim.*, c. 1.

milieu de la barbarie franque, et l'avaient amollie, sans l'éclairer. Chercher, à cette époque, à ressusciter l'antiquité, cette entreprise, quand elle eût été possible, et elle ne l'était pas, eût été un pas rétrograde, et non un progrès. Au point de vue intellectuel et moral, la société perdait à retomber aussi promptement dans les traces effacées de l'antiquité. L'esprit, pour se retremper, avait besoin de la rude discipline du moyen âge, et il fallait aux barbares l'éducation du christianisme, et non des lettres. Les âmes profanes, ainsi que les imaginations, demandaient, pour créer une littérature nouvelle, de nouveaux enseignements; en un mot, la féodalité qui allait naître, devait sortir, ainsi que la pensée mystique et religieuse du moyen âge, de l'œuvre de Charlemagne.

Cependant bien que Charlemagne eût surtout en vue de répandre en son royaume l'instruction chrétienne, qu'il fût un théologien, et non un littérateur, on ne peut pas dire qu'il ait entièrement négligé l'antiquité. Ces noms seuls que prenaient les membres de l'école palatine, n'étaient-ils pas un hommage, en même temps qu'un souvenir à l'antiquité? si Alcuin proscrit dans les écoles la lecture de Virgile; si alors, Boëce, Macrobe, Capella sont surtout populaires, Virgile, Cicéron, Tite-Live n'étaient pas inconnus, comme on en peut juger par le tableau que

nous avons rappelé, d'après Alcuin, de la bibliothèque que l'archevêque Egbert avait fondée à York. Ajoutons qu'à côté de cet esprit austère et ennemi de l'antiquité, il y avait comme une pente et un instinct nouveaux qui la cherchaient. Sigulfe, auquel Alcuin avait défendu la lecture de Virgile, Sigulfe, Alcuin mort, la remit en honneur.

Loup, élève de Fulde, et plus tard abbé de Ferrières, Loup semble surtout saisi d'un sentiment nouveau et littéraire. Dans sa première lettre adressée à Eginhart, son précepteur, il cite Horace et les Tusculanes; et dans ses autres épîtres, Virgile aussi, et Catulle lui-même, comme autorité pour la quantité. Dans la quatrième lettre, il se plaint de la décadence des études, du manque de maîtres et de livres; dans la lettre cinquième, il semble entrevoir une espérance de réforme, qui ne devait pas se réaliser. En 855, il demande au pape Benoît III, de lui envoyer le : de Oratore de Cicéron, et Quintilien [1], ouvrages dont il possède une partie, mais qu'il n'a pas complets. Dans une autre lettre [2], il demande une copie de Suétone. On voit que Loup s'occupait de la correction des manuscrits. Dans une lettre à Ansbald [3], abbé de Prum, il reconnaît avoir reçu

[1] Lett., Epist. 103.
[2] Epist. 91.
[3] Epist. 69.

de cet abbé une copie des lettres de Cicéron qui le mettra à même de corriger les manuscrits qu'il possède.

Raban, disciple d'Alcuin, et moine de Fulde, enseignait la littérature profane.

Sous les successeurs de Charlemagne, ce goût et ces recherches de l'antiquité sont très-vifs. La cour de Charles le Chauve est une cour savante, et une nouvelle Athènes, disait-on. Les ravages des Normands détruisirent, à la fin du dixième siècle, ces germes bien faibles encore de renaissance, ces tentations légères de littérature profane, qui dès lors entièrement éteintes, ne reparaîtront qu'au douzième siècle.

Si la restauration littéraire de l'antiquité eût pu alors se reprendre et se continuer, le douzième siècle l'eût faite ; car il avait, confusément il est vrai, mais il avait cette indépendance de l'esprit, qui était une des conditions de cette renaissance. Abeilard et Héloïse se rattachent, et par la pensée et aussi un peu par le style, à l'antiquité profane; non-seulement ils la connaissent, ils l'aiment; mais ils la citent, hardiesse nouvelle, comme autorité morale; ils s'en appuient, s'en enchantent dans les luttes de leur passion.

Jean de Sarisbery témoigne également d'un retour vers les études [1]; quelques traces d'anti-

[1] Juste Lipse a dit de lui, que l'on y trouvait les lambeaux

quité se peuvent même remarquer dans Hugues de Saint-Victor, surnommé le Maître : Hugues cite quelquefois l'antiquité. L'abbaye de Cluny possédait alors une bibliothèque précieuse; on reconnaît dans Pierre le Vénérable, l'empreinte de meilleures lectures.

Ces vestiges, rares et épars, ne suffisent pas pour autoriser, comme l'ont fait quelques auteurs, Bettinelli entre autres, à reporter à cette époque la renaissance littéraire; cette opinion est une erreur. Sans doute au douzième siècle, il y eut dans l'esprit humain une activité et même une hardiesse nouvelles; mais elles s'exerçaient dans le cercle de la scolastique; il n'y avait aucun pressentiment de rénovation littéraire. Et si, quand j'ajoute que les croisades ont interrompu, au treizième siècle, le mouvement, cette fois plus près de l'antiquité, et qui déjà n'était qu'un contre-coup de l'impulsion donnée à l'Italie par les Othon, je parais énoncer un paradoxe, je demanderai que l'on veuille bien distinguer entre l'effet immédiat produit par les croisades, effet fâcheux, réaction théologique, et les résultats ultérieurs des croisades. Les croisés y puisèrent sans doute de nouvelles idées; mais ces idées agirent plus sur les mœurs et les insti-

d'un meilleur temps : In eo centone multos pannos purpuræ se agnoscere, et fragmenta ævi melioris.

tutions que sur la pensée; elles furent nulles pour le goût.

Le treizième siècle est le siècle des croisades, et non des études profanes; il appartient à saint Bernard, et non à Abeilard; il va à saint Bonaventure, à saint Thomas, et non à Cicéron et à Virgile; il est mystique, plus qu'aucun autre siècle : tout alors prend le chemin de la terre sainte. Il faut donc compter, au nombre des causes les plus puissantes qui arrêtèrent et étouffèrent ce commencement de renaissance intellectuelle, la fureur des croisades; c'est seulement par cet entraînement des esprits vers une autre passion, que se peut expliquer, et le retard et même la décadence qui se fait alors sentir. Le treizième et le quatorzième siècles sont beaucoup plus barbares dans leur style, que ne l'était le douzième.

Aussi en France, il n'existe, jusqu'au quinzième siècle, aucun signe de renaissance littéraire. A cette époque seulement, et au milieu des sécheresses de la scolastique qui hérissent et dessèchent le style latin de Gerson, un homme a reçu un peu de ce souffle nouveau qui, au sein de l'Italie, avait depuis longtemps ranimé les lettres anciennes; cet homme, c'est Clémengis. Clémengis naquit en un village, près de Châlons en Champagne. Élève de Gerson, recteur de l'université, comme lui, il fut l'âme et l'oracle des discussions théologiques qui signalèrent cette



époque. Secrétaire de Benoît XIII, Clémengis, qui, dit-on, avait visité les écoles de Bologne, put ressentir les influences bienfaisantes de la renaissance, commencée sous les auspices de Pétrarque. Il témoignait du goût pour l'art oratoire, la poésie, la belle littérature, et son style est bien supérieur à celui de ses contemporains; il a mis, dans les discussions théologiques, toute l'élégance qui s'y pouvait mettre. Sa phrase s'essaye au tour et à l'harmonie antiques; il a le premier eu le sentiment du style, sentiment qu'Erasme même et Budée n'auront pas. Tel fut en France le précurseur de l'antiquité.

Si le latin, qui était resté la langue de l'Église, la langue du droit, la langue de la science, avait ainsi été dégradé, corrompu, négligé, on conçoit facilement combien le grec avait dû souffrir.

Si l'on en croyait des témoignages peu vraisemblables, au sixième siècle, le grec eût été encore entendu et parlé dans les Gaules. Quoi qu'il en soit, le grec dès lors disparaît dans les Gaules. Conservé avec plus de soin en Angleterre, il en sort au neuvième siècle, puis reparaît par une œuvre qui surprend encore : la traduction des œuvres de Denis l'Aréopagite. Je suis étonné, dit le bibliothécaire Anastase, qu'un barbare placé à l'extrémité du monde, aussi éloigné de la société des hommes que de toute connaissance, à ce qu'il

semblerait, d'une langue étrangère, ait été en état d'entendre et de traduire les ouvrages d'un père grec. Je parle de Jean, cet Écossais qui, suivant ce qu'on rapporte, est célèbre par sa piété. S'il a réellement traduit ces œuvres, ce doit être l'ouvrage de l'esprit divin, qui a d'abord enflammé son cœur de l'amour de la vertu, et qui lui a ainsi accordé le don des langues [1]. A la cour de Charles le Chauve, le grec fut cultivé. Ratram, dans un commentaire ecclésiastique, donne l'explication de nombreuses étymologies grecques; la querelle qui s'engagea alors entre l'Église latine et l'Église d'Orient, dut rendre plus nécessaire l'étude du grec. Mais le schisme consommé, le grec semble entièrement s'oublier. C'était dès lors pour la France, comme pour l'Italie, une langue hérétique. Aussi le grec est-il complétement abandonné, jusqu'au moment où Rome songeant à un projet de réunion, recommandera de reprendre cette étude du grec, si longtemps négligée et proscrite. C'est à cette pensée d'union, qu'il faut en effet rapporter les décrets des papes, et entre autres, cette bulle d'Innocent III qui, en 1205, écrivit au clergé de France et à l'Université de Paris, pour inviter les Latins à l'étude de la langue grecque. Quand tout espoir de réunion fut perdu, le grec fut de nouveau aban-

[1] Cave, *Hist. litter.*

donné, et au quinzième siècle, il n'y en avait pas de traces en France, quand y parurent les premiers hommes qui en devaient ranimer l'étude.

Ce fut un disciple d'Emmanuel Chrystoloras, qui le premier ressuscita en France l'étude, depuis si longtemps oubliée, du grec. Né en Italie, où il avait longtemps professé, Tifernas vint à Paris, et proposa au recteur de l'académie de Paris, d'y enseigner le grec; mais il réclamait les avantages du décret de concile de Vienne, qui ordonne que des professeurs de grec, d'hébreu, d'arabe, seront institués dans les académies de Paris, d'Oxford, de Bologne, de Salamanque, et à Rome. Le recteur, étonné de ces prétentions, en référa au conseil, qui concéda à Tifernas la permission d'enseigner, et lui accorda des honoraires; c'était vers 1462.

Après lui, vint Hermonyme de Sparte, qui enseigna à Paris, vers 1476. Hermonyme, avant de se fixer en France, avait été chargé par Sixte II, d'une mission importante en Angleterre. Il a laissé plusieurs ouvrages : une vie de Mahomet, et une élégie sur la mort de Gémiste Pléthon.

Un autre Grec, Tranquillus Andronicus, enseigna aussi, mais après Hermonyme, le grec en France, sous Louis XI.

Ces semences, rares et légèrement répandues, n'auraient pas levé, si un autre souffle et plus puissant ne fût venu les féconder; il était ré-

servé à un Lascaris d'inaugurer en France l'étude et la science du grec.

Jean Lascaris, qui n'était point de l'illustre famille des Lascaris, avec laquelle on l'a quelquefois confondu, vint de la Grèce ou de la Sicile, se fixer d'abord à Florence. Employé par Laurent de Médicis à former sa bibliothèque, il fut deux fois envoyé auprès de Bajazet II, pour chercher dans Constantinople des manuscrits qu'on lui livra généreusement. Il en découvrit surtout un grand nombre dans les couvents du mont Athos; il en avait, dit-on, rapporté vingt mille manuscrits, richesses qu'en mourant, Laurent de Médicis regrettait de n'avoir point vues. Après le bannissement des Médicis, Jean Lascaris se retira en France, auprès de Charles VIII; et après lui, il fut accueilli avec bienveillance par Louis XII, et se fixa auprès de ce prince, qui le chargea de plusieurs missions en Italie. Léon X, attentif à réunir autour de lui tous les savants qui pouvaient honorer son pontificat, Léon X n'oublia point d'attirer auprès de lui Lascaris, auquel il confia différentes missions, et qu'il mit à la tête d'un collége de jeunes gens. Dans ces diverses fonctions, Lascaris rendit d'importants services que Léon X reconnut, et par des lettres honorables et par des priviléges qu'il lui accorda.

En 1500, toutefois, Jean Lascaris était de retour en France; ce fut lui qui donna à Fran-

çois Ier l'idée d'établir un collége. François Ier le chargea d'aller à Venise, pour en ramener quelques jeunes gens qui le pussent aider dans cet apostolat nouveau de la science.

Soit inconstance, soit mécontentement secret, Lascaris cependant quitta encore la France. Il retourna à Rome auprès de Clément VII. Clément VII l'envoya à Charles-Quint, auquel Lascaris adressa un discours sur la question politique du jour, l'union entre les Chrétiens et contre les Turcs.

Néanmoins, quelque temps après, nous le retrouvons encore auprès de François Ier. Mais Rome enfin l'emporta. Lascaris s'y rendit, en 1534, cédant aux instances de Paul III, successeur de Clément VII. L'année suivante, il mourut d'une attaque de goutte.

Lascaris a laissé plusieurs ouvrages : des épigrammes contre Cicéron et Virgile, qui avaient mal parlé des Grecs. Honoré des éloges d'Erasme, il eut aussi la gloire d'être le maître du véritable restaurateur des études grecques en France, le maître de Budée.

CHAPITRE IX.

Budée.—Ses différents Traités.—Beda.—Le Collége de France. Inimitié d'Erasme.—Caractère de la science dans Budée.

Cette étude et cette connaissance de l'antiquité, jusqu'ici faibles et rares en France, vont grandir et s'étendre avec une rapidité et un succès qui en rachèteront les lenteurs.

La même année où Erasme vint au monde, naquit à Paris un homme qui devait partager avec lui le sceptre de l'érudition et l'admiration du quinzième siècle. Répandre en France la science encore à peu près inconnue de l'antiquité, telle sera la gloire de Budée.

Rien dans sa jeunesse n'annonçait cette gloire. Né à Paris d'une ancienne famille de riches bourgeois, son père, qui du reste lui avait fait donner une éducation soignée pour le temps, l'envoya faire son droit à l'université d'Orléans, célèbre alors pour l'enseignement du droit. A Orléans, Budée s'occupa plus de la chasse que des Pandectes. Mais bientôt il se fit en lui un changement complet; il fut saisi d'un ardent amour pour l'étude: plaisirs, chasse, distractions,

santé, espérances que son père avait placées sur lui pour l'éclat futur de sa famille, il y sacrifia tout; il s'enfermait pour étudier, songeant à peine à prendre la nourriture nécessaire [1]. On ne le voyait jamais ni à la promenade, ni à la fenêtre; ni, les jours de fête, assis sur le banc de la porte, comme alors on avait accoutumé de le faire; sa vocation de savant était trouvée; le mariage même ne la put ébranler. A la ville, à la campagne, au milieu de soins divers, jamais Budée n'interrompit ses travaux; ce que le jour lui refusait, il le prenait sur la nuit : ses amis, ses enfants, sa femme, quoiqu'il l'aimât beaucoup, ne le pouvaient un instant distraire de ses études. Quelque livre qu'il se prît à lire, il le lisait tout d'une haleine. Budée commença par la littérature latine, l'étude de l'antiquité; bientôt il la connut à fond. Mais ce n'était que le premier pas de sa course. Il avait une autre mission à remplir, celle de fonder en France la science du grec, qui y était presque inconnu.

Hermonyme fut son premier maître. Hermonyme, à ce qu'il paraît, enseignait ce qu'il ne savait pas; c'était un aventurier de la science, qui se prétendant né à Sparte, faisait payer fort cher ses leçons à Budée; Budée lui avait donné cinq

[1] Voir, sur les études de Budée, sa Lettre à Cuthbert-Trustall.

cents pièces d'or, et Budée n'en était pas plus savant « et nihilo doctior factus est » dit le biographe de Budée [1]. Budée donc courait grand risque de ne pouvoir entrer dans cette terre promise après laquelle il soupirait, quand à la suite de Charles VIII, vint en France, heureuse conquête, Jean Lascaris. Lascaris fit en quelques leçons ce que n'eût jamais fait Hermonyme; Budée bientôt écrivit en grec avec une remarquable pureté, avec une élégance qui ne se retrouve point dans ses œuvres latines. Budée dès lors fut l'oracle de la science, et cette science lui donna une position qui dut consoler son père de ses craintes : directeur de la bibliothèque du roi, maître des requêtes, prévôt des marchands, on entrevoit, dans ces titres et ces fonctions divers, et la place nouvelle que prenait la science sous François I[er], et en même temps le caractère qu'elle gardera longtemps, d'être tout à la fois solitaire et active. Budée n'est pas seulement en France le précurseur des savants du seizième siècle; il l'est aussi de ces magistrats qui allieront l'étude aux affaires, des Sainte-Marthe, des de Thou.

Le grec, que Budée a deviné, pour ainsi parler, qu'il a découvert à la France, est resté sa gloire réelle, incontestable ; ses commentaires, qui sont le riche fonds où puisera Henri Estienne,

[1] Budæi vita, p. L. Regium Constantinum. Lutetiæ. 1542.

dont l'ouvrage ne les a point fait oublier, témoignent tout à la fois de son savoir et de son jugement. Pour le grec, Budée n'a pas seulement sacrifié son repos, il a encore soutenu des combats. Le grec ne pouvait sitôt perdre l'horreur superstitieuse qu'il avait inspirée; il était toujours hérétique; il rencontrait, à la Sorbonne surtout, de vives oppositions. Un certain docteur Beda se distinguait, entre tous, par ses emportements. Il appelait le grec la langue des hérésies; il n'en pardonnait pas l'enseignement public au collége de France, et il en vint bientôt à accuser le roi de favoriser l'hérésie. Ses violences, il est vrai, furent réprimées; il fut condamné à faire amende honorable devant le portail de Notre-Dame, et il alla ensuite mourir dans les prisons du mont Saint-Michel. On aurait dû être moins sévère à l'égard de Beda. Beda ne savait pas un mot de grec; il prenait de bonne foi, Kyrie Eleison, pour des mots latins.

Beda était un fanatique de crainte; mais sans partager toutes ses exagérations, bien des gens partageaient ses défiances. Budée crut donc devoir prendre en main la défense du grec. Ce fut dans cette intention, qu'il composa plusieurs de ses ouvrages, entre autres, son traité : « de Transitu Hellenismi ad Christianismum, » où Budée s'attache à démontrer que l'étude du grec se peut concilier avec la religion.

Budée était un philologue; la philologie, c'était la critique et presque l'originalité du quinzième siècle, en France principalement, où la science était nouvelle; aussi Budée a-t-il de son temps obtenu un grand renom par un ouvrage qu'aujourd'hui on remarque peu dans ses œuvres, le traité : « de Philologia, » curieux par quelques détails qui se rapportent à la jeunesse de Budée. Budée s'y souvient de son goût pour la chasse; et dans ce livre, où il se donne pour interlocuteur François I[er], lui voulant démontrer la fécondité et la souplesse de la langue latine, il lui parle vénerie en fort bon latin. Nous voyons aussi Henri Estienne, dans sa comparaison de l'italien et du français, abonder en ce sens et montrer que sous le rapport de la richesse en termes de fauconnerie, le français ne le cède en rien à l'italien. Budée, dans son «Philologia,» montre bien quelle importance il attache, et voudrait qu'on attachât à l'érudition; il demande en quelque sorte que les savants forment dans l'État un quatrième ordre : naïve illusion de savant! La science sera bien un jour une puissance, mais un ordre, jamais.

Un traité de Budée qui, aujourd'hui encore, a conservé plus de réputation et est un de ses plus utiles ouvrages, c'est son livre : « de Asse et partibus ejus, » livre intéressant, outre l'érudition qu'il présente, par des révélations historiques sur le temps de Budée; digressions d'autant plus

piquantes, qu'elles sont moins attendues. Mais avant d'examiner cette face du livre de Budée, quelques mots d'abord sur la fortune même de ce livre.

Au moment où Budée publiait son : « De Asse, » paraissait en Italie, sur la même matière, un ouvrage intitulé : « De re pecuniaria antiquorum, de ponderibus ac mensuris; » l'auteur de ce livre était Léonard Porzio. Les deux ouvrages offraient de grands rapports; il fallait, disait-on, que Budée eût été copié par Porzio, ou qu'il l'eût lui-même copié. La jalousie entretenait avec plaisir ces suppositions de plagiat; Erasme, qui jusque-là ne s'était point prononcé contre Budée, quoiqu'il y eût entre eux peu de sympathie, Erasme gardait une neutralité désespérante, et qui était presque une accusation contre Budée [1]. Cette impartialité affectée d'Erasme acheva d'irriter Budée, et entre eux éclata une inimitié que Jean Lascaris ne put réussir à faire cesser complétement. La rivalité d'auteur était le fond de cette inimitié. Quand le : « De Asse, » parut, il fut mis en opposition avec les « Adages » d'Erasme. La querelle apaisée se ranima par la publication du « Ciceronianus, » dans lequel Erasme préfère Badius à Budée. Lascaris

[1] Ut nemo dubitet quin alteruter alterum compilarit. Erasm. *Epist.*, vol. 1, *Epist.* 875.

lança contre Erasme des épigrammes grecques.

Considérons maintenant ce livre sous un autre rapport. Le « De Asse », qui semblerait ne traiter, et ne devrait traiter que de la monnaie romaine, est plein cependant de digressions politiques, historiques, littéraires ; Budée y parle de Jules II, des revenus de la France, du collége que venait de fonder François Ier : « Allez, dit-il en parlant de Jules II, de ce pape dont la mitre était un casque, allez baiser ses pieds ou ses mains, afin que vos lèvres soient souillées de sang. » Il compare les revenus de la France, aux revenus de la Perse antique ; et il trouve les impôts trop forts ; Budée ne connaissait pas le crédit public. Voulez-vous savoir comment a été fondé le collége de France ? Un beau jour François Ier se met à causer sur les savants ; on parle d'Erasme, de Budée, de quelques autres aussi. Là-dessus le roi s'est animé, et a dit qu'il voulait appeler de toute l'Europe dans son royaume les hommes les plus savants, et fonder, en l'honneur de la science, un grand établissement. Le confesseur du roi, Guillaume Petit, présent à la conversation, conseille d'appeler Erasme pour le mettre à la tête de cet établissement. C'est cette conversation, dont Budée avait reçu dans une boutique de libraire la confidence de Guillaume Petit, qui devint plus tard la pensée et la création du collége de France.

On peut voir encore dans ce traité, comment sous François Ier, par les encouragements de ce prince, et aussi par l'influence de l'Italie, les destinées et de la science et des savants étaient changées. Au premier livre du : « de Asse, » Budée se plaint avec amertume, du peu de faveur qu'obtient l'étude des lettres; au cinquième livre, les plaintes de Budée sont devenues des remercîments; ses craintes, des chants de triomphe. Quand Budée commençait son livre, on était sous Louis XII; sous François Ier, quand il le finissait : entre ces deux princes, il y a un siècle. Louis XII, c'est le dernier roi féodal; brave chevalier, bon roi, prince illettré, il n'avait d'éclat que sur le champ de bataille. François Ier est un roi chevalier, brillant, spirituel, poëte gracieux, protecteur aimable des lettres. La cour de ces deux princes leur ressembla; ignorante, rude, dédaigneuse des arts et des lettres, la cour de Louis XII traverse l'Italie, sans être nullement atteinte du souffle nouveau qui s'élève et des arts et de la littérature antiques. Sous François Ier, au contraire, l'Italie pénètre dans les imaginations françaises, dès lors vives, brillantes, amoureuses des arts et de la littérature. Cette admiration de l'Italie aura même ses excès; hors l'Italie, il n'y aura rien qui vaille de s'en occuper; et Henri Estienne, Henri l'Helléniste, sera obligé de défendre la France et son langage contre ces

indiscrètes admirations. De ce moment date l'avénement de la science; elle a un rang, et plus haut que celui que lui souhaitait Budée : elle est une puissance; puissance nouvelle et qui chaque jour doit grandir.

A ne juger les ouvrages de Budée que sur leurs titres et même sur les sujets qu'ils traitent, ou que du moins ils annoncent, on risquerait donc beaucoup de se tromper; on pourrait être tenté de ne voir en lui qu'un érudit judicieux, mais timide, un copiste laborieux des anciens. Tel n'est point Budée. Esprit hardi dans la science, original sous une forme empruntée, Budée a fait faire un pas immense, non-seulement à l'érudition, mais aux idées. A l'érudition, par ce sens net et pénétrant qui, écartant tout d'abord le fatras des commentaires, va droit aux auteurs. Budée avait de bonne heure donné des preuves de cette précision. Son premier ouvrage fut une révolte; une révolte contre les glossateurs triomphants alors dans la gloire d'Accurse. Ce qu'il avait fait pour débarrasser le seuil des lois des embarras qui en cachaient, en surchargeaient la simplicité, Budée le fit pour les auteurs anciens; il les lut sans commentaires. Ainsi Budée préparait, aplanissait les avenues de la science, et la faisait avancer. Les idées ne lui doivent pas moins. Il y a dans Budée une vigueur et une hardiesse de pensée remarquables, et où tout d'abord l'érudition

française me paraît prendre une voie nouvelle, et dans sa marche indépendante tout à la fois et contenue, dépasser de beaucoup, pour les résultats, la science italienne. Disons-le : de toute la littérature savante de l'Italie que nous avons examinée, rien n'est sorti pour l'avenir, que le sentiment et la beauté de la forme, ou autrement de l'art; don inestimable sans doute, mais, par lui-même et seul, don quelque peu stérile. L'érudition française n'a point cette pureté, cette élégance, cet éclat de la forme italienne; mais qu'elle est plus riche en grandes et fécondes pensées! qu'elle a dans les incorrections encore fréquentes de son style, de hardiesse et comme de conscience de l'avenir! Elle a l'instinct profond de sa mission, instinct vrai et qui ne l'a point trompée; de la science française sortira une société nouvelle : précurseurs du dix-huitième siècle, les érudits du quinzième en ont l'ardeur, mais non la témérité.

Hardiesse et discrétion, bon sens et finesse, voilà le caractère de Budée. C'est par là qu'il sut se sauver, et du paganisme littéraire de l'Italie, qui sacrifiait l'orthodoxie de la pensée à la pureté de la forme, et de l'intolérance des ignorants, qui voulaient que la science menât à l'hérésie : double travers qu'il a signalé dans son livre : *De studio litterarum rectè instituendo*; véritable traité des Études, où Budée se montre souvent le digne

devancier de Rollin. « Il est, dit-il, [1] des personnes qui croiraient faire injure à la théologie, si elles empruntaient quelque chose à l'éloquence des anciens; il en est d'autres qui se croiraient déshonorées, si elles mêlaient à la pureté de l'éloquence antique, un seul mot de vieille théologie. Quant à moi, je pense que nous devons répudier des anciens, toutes les maximes qui sentent leur religion impie; les maximes de nos vieux docteurs sont plus belles et plus saintes; mais pour la forme du discours, pour la pureté et la richesse des mots, pourquoi craindre de faire des emprunts à l'antiquité? » Ceci allait à l'adresse de Bembo, qui attestait les *deos immortales*, et interdisait l'eau et le feu, au lieu d'excommunier [2].

Si les défiances contre la science étaient ridicules, il y avait aussi des libertinages d'esprit qui n'étaient pas fort raisonnables. Quelques savants, pour faire preuve d'indépendance, se jetaient dans des imprudences blâmables; ils affichaient le cynisme de l'érudition. Budée ne se brisa pas non plus à cet écueil, et quoi qu'on fît, il ne franchit pas le Rubicon : au fond, aussi ferme, mais plus sage qu'Érasme.

[1] De studio litterarum rectè instituendo.

[2] M. Saint-Marc Girardin, *Débats*, dans un article sur Budée, que nous n'avons pu oublier.

L'œuvre accomplie par Budée peut donc paraître, et peut-être est-elle moins grande, que celle d'Érasme. Telle qu'elle est cependant, elle fut féconde en résultats. Budée a fondé en France l'étude du grec; ses lettres grecques sont remarquables par l'élégance et la facilité; il a ouvert, dans sa méthode, des routes faciles et abrégées à la science; il a, sans emportement et sans faiblesse, défendu contre l'ignorance les droits nouveaux du savoir. Moins poli, moins agréable dans son style, que ne l'est Érasme, qui est loin cependant d'être irréprochable, sa pensée est plus forte, sa science moins étendue peut-être, mais plus profonde et plus exacte. On conçoit qu'il y ait eu entre ces deux hommes peu d'harmonie; ils ne poursuivaient pas, quoique dans la même route, le même but. Érasme, dans sa tolérance, touche un peu à l'indifférence; dans ses hardiesses, dans ses apostrophes mêmes contre la papauté, Budée conserve sa foi intacte; l'un est un philosophe, l'autre un gallican; le premier aboutit au dix-huitième siècle; le second irait plutôt à Port-Royal; Érasme s'attache plus à préparer l'avenir; Budée, à détruire le moyen âge : novateurs tous deux, l'un par le scepticisme de la pensée, l'autre par la hardiesse de la science.

CHAPITRE XI.

Henri Estienne. — Dolet. — Ramus. — Reflet du paganisme. — Retour à l'Italie. — Les antiquaires. — Panvinius. — Sigonius. — Autres savants.

La hardiesse de la réforme en Allemagne, s'était principalement exercée sur la théologie; en littérature et en philosophie, elle était timide. Le paganisme qu'elle croyait entrevoir dans le culte des lettres, l'effrayait, et c'était, nous l'avons dit, par scrupule religieux, autant que par indifférence, qu'elle s'était tenue éloignée des lettres profanes. Contente de la liberté théologique, elle n'en demandait point d'autre. En France au contraire, où la réforme avait fait peu de progrès et rencontré des résistances, où la liberté de l'esprit semblait contenue par la fidélité générale au catholicisme, la littérature savante, dans les protestants, prit un caractère de scepticisme et de hardiesse qu'elle n'avait pas ailleurs. Ainsi Henri Estienne, Etienne Dolet, Ramus, tous protestants, étonnent par cette té-

mérité nouvelle de la pensée, que la réforme allemande ne connut point.

L'ouvrage de Henri Estienne, le plus remarquable par cette hardiesse de la pensée, nouvelle en France, c'est son Apologie pour Hérodote; justification indiscrète et souvent inexacte des crédulités d'Hérodote, en opposition à d'autres croyances; recueil de peu de bonne foi, et où ne sont pas toujours respectées les convenances.

On sait les infortunes de Dolet; traducteur de quelques dialogues de Cicéron et de Platon, il avait aussi cherché à donner à la prose française, une pompe et une force puisées aux sources grecques et latines. Dolet deux fois mis en prison comme suspect d'hérésie, fut, en 1546, brûlé en place Maubert, comme hérétique. L'accusation était vague, et le supplice fut atroce. Mais ce que l'on punissait, c'était la hardiesse nouvelle de la pensée, qui, sans nulle part éclater en traits particuliers, se révélait à une générale liberté d'allure; c'est d'ailleurs à cette époque, il ne le faut point oublier, qu'en France la liberté philosophique, fille en effet de l'antiquité, payait pour la réforme, avec laquelle on la confondait.

Ces rigueurs qui donnaient aux recherches de la science l'éclat et les dangers d'une révolte, en tentèrent peut-être quelques esprits, qui autrement ne s'en fussent pas avisés. Ainsi Ramus passa à la réforme.

Ramus est un des esprits hardis et féconds de ce siècle. Disciple d'abord d'Aristote, il finit par comprendre que la liberté de la pensée n'était pas là, et il la chercha dans Platon. De bonne heure, Aristote ne l'avait point satisfait; déjà, dans sa thèse de maître ès arts et docteur, il avait soutenu que tout ce qu'Aristote avait enseigné, n'était que faussetés et chimères. Dans cette voie, il ne pouvait longtemps rester indécis. Écoutons-le lui-même racontant cette transition philosophique, dans une préface au cardinal de Lorraine, qu'il appelle son Mécène. « J'avais passé trois ans et plus à étudier la logique de l'école; j'étais maître ès arts [1] et docteur, quand je m'avisai de chercher à quoi me servirait cette science. Alors je me remis à étudier les poëtes et les orateurs, essayant de ramener l'éloquence et la poésie aux règles de dialectique. Vains efforts! je reconnus, à mon grand étonnement, que ni Virgile, ni Cicéron n'avaient, en écrivant, tenu compte des lois d'Aristote. Enfin un jour, lisant Galien, je vis que Galien appelait Platon le plus grand des dialecticiens. Surpris de plus en plus, je commencai à lire les dialogues de Platon avec cette nouvelle idée. Quel changement! ni règles subtiles, ni argumentation méthodique. Socrate se contente de discuter avec bon sens, et de rappe-

[1] Ramus, 4e livre des Remarques sur Aristote.

ler les hommes à la liberté de jugement; il veut qu'on examine, et qu'on s'en rapporte à la raison plutôt qu'à l'autorité; et moi-même, pensai-je alors, pourquoi ne pas *socratiser* un peu [1] ? »

Toutefois la révolte de Ramus contre Aristote, porta plutôt sur la logique, que sur la philosophie même; Ramus fut choqué des vices de la logique et de la doctrine oratoire d'Aristote qui, selon lui, devait être accusé des ténèbres répandues sur la dialectique et la rhétorique. Cependant Ramus se rapprochait plus qu'il ne le pensait de la méthode d'Aristote; s'il le blâme en effet justement d'avoir réduit toute la rhétorique à la preuve, ne partage-t-il pas ses erreurs, quand il voit toute la rhétorique dans l'élocution et dans l'action? et l'idée fixe de Ramus, la prééminence de la dialectique, n'est-elle pas aussi l'idée favorite d'Aristote, bien que Ramus se passionne pour elle, comme pour une création qui lui appartient? Ramus n'est en effet qu'un rhéteur dialecticien; mais c'était beaucoup alors d'oser, même en se trompant quelquefois, combattre Aristote, et briser l'idole si longtemps adorée du moyen âge, et, au moment où il écrivait, défendue par un fanatisme philosophique, qui se couvrait des intérêts de la religion. Ramus, on le sait, fut martyr de son courage de critique : la

[1] M. Saint-Marc Girardin, *Tableau de la Littérature française au seizième siècle.*

haine contre lui alla jusqu'au crime; l'ignorance s'en vengea par un assassinat.

Les Scaliger porteront, dans la critique des textes, dans les interprétations historiques et philologiques de l'antiquité, cette indépendance quelquefois indiscrète de la pensée, que Ramus, Dolet et Henri Estienne annoncent ici, et que n'avaient connue ni l'Allemagne, ni l'Italie, et qui, il le faut dire, n'était pas précisément la disposition la meilleure à bien sentir et comprendre l'antiquité.

Ce sentiment vrai et profond de l'antiquité, historique ou littéraire, avait été, dès le principe, et continuait à être le privilége de l'Italie, qui poursuit, au commencement du seizième siècle, ses doctes travaux.

La restauration de l'antiquité, dans le siècle précédent, avait été en quelque sorte incomplète; Flavius Biondus, Ruccellaï avaient rassemblé et relevé seulement de l'ancienne Rome les débris, temples, colonnes, palais; la Rome intérieure, la Rome patricienne, civile, morale, n'avait été que faiblement remise en lumière. Deux hommes entreprirent cette restauration plus difficile. On ne devina plus seulement, on ne refit plus les édifices anciens; on reconstruisit et on retrouva les lois, les coutumes, et quelquefois aussi les ouvrages.

Panvinius, le premier de ces deux hommes,

était né, en 1529, à Vérone. Engagé dans l'ordre des Augustins, il obtint cependant de se livrer entièrement aux études classiques. Il séjournait à Venise, mais le plus habituellement à Rome, où il était attaché par un titre particulier au cardinal Farnèse, qu'il suivit en Sicile, en 1568. Arrivé à Palerme, il tomba gravement malade et mourut : il avait trente-neuf ans.

Dans une vie aussi courte, Panvinius n'a pas laissé moins de soixante ouvrages sur les antiquités romaines; une bibliothèque historique, contenant une vie abrégée de tous les historiens latins et grecs, sacrés et profanes, avec un jugement sur leurs écrits.

A Venise, Panvinius avait eu occasion de connaître un jeune homme qui devait être son rival, ou, pour parler plus justement, son émule dans l'amour et la science de l'antiquité.

Sigonius, né à Modène en 1524, 1519? étudia dans cette ville, puis à Bologne, à Pavie, où, à vingt-deux ans, il remplit la chaire de littérature latine. En 1552, un décret du sénat l'appela à Venise, en lui conférant la chaire de belles-lettres. En 1560, il occupa la chaire d'éloquence, dans l'université de Padoue. Vers la fin de 1563, il se fixa à Bologne, qui lui accorda le titre et les droits de citoyen. Antiquaire, philologue et écrivain élégant, Sigonius a laissé des fastes consulaires; des traités sur l'ancien droit de l'Italie, et sur l'an-

cien droit des provinces romaines; sur les noms romains; sur les jugements des Romains; des ouvrages sur les antiquités de la Grèce; des scolies; des corrections sur les décades de Tite-Live.

Renouvelant, avec plus de vraisemblance et d'habileté, les surprises qu'Annius de Viterbe avait faites à l'admiration empressée de ses contemporains pour l'antiquité, Sigonius prétendit avoir retrouvé le traité perdu de la Consolation de Cicéron. Cet artifice ingénieux, soutenu par la pureté et l'éclat d'un style où le philosophe de Tusculum se fût quelquefois reconnu, trompa assez longtemps et partagea les critiques, comme avait fait la prétendue découverte d'Annius: mensonges innocents de la science, pacifiques débats, faudrait-il vous regretter!

D'autres savants achevaient de faire connaître, ou d'éclaircir les obscurités de la civilisation et de la littérature anciennes.

Corrado, précurseur de Middleton, puisait, dans les ouvrages de Cicéron, les principales circonstances de sa vie.

Alcionio était accusé d'avoir, par une fraude non plus ingénieuse, mais impie, fondu dans son traité de l'Exil, le traité de Cicéron sur la gloire, si regretté par Pétrarque.

Alexander ab Alexandro, Cœlius Rhodiginus, dans des recueils où la science brille plus que le goût, donnaient cependant, des coutumes ou des

écrits des anciens, quelques interprétations nouvelles et heureuses.

Plus élégant et plus ingénieux, Pierre Vettori, par ses leçons diverses, se plaçait à côté de Politien.

Pierre Dolce enfin, traducteur habile de Nicétas, de Marc-Aurèle, de Cicéron, mettait, dans ses études sur les anciens, cette hauteur de critique et cet ensemble, qui jusque-là avaient souvent manqué à la philologie.

Mais le grand mouvement des esprits n'était plus là : la philosophie entraînait tout; il la faut donc une fois encore contempler, et juger cet empire du platonisme, qui date du concile de Florence.

CHAPITRE X.

Histoire du Platonisme, depuis Laurent de Médicis. — Lutte d'Aristote et de Platon. — Pomponat. — Nifo. — Mario Nizzoli. —Patrizzi. — Steuco de Gubbio. — Manzoni. —Sa Théorie du beau.

La faveur dont la philosophie platonicienne avait joui sous Cosme et Laurent de Médicis ne se soutint pas; la protection des princes lui manqua. Sous le pontificat de Clément VII, l'académie platonicienne fut dispersée et dissoute. Elle obtint, sous Cosme Ier, la permission de se réunir; mais de philosophique qu'elle était, elle devint purement littéraire. Les poésies de Pétrarque devinrent le texte habituel de ses dissertations. Cosme et les grands-ducs ses successeurs accordèrent à l'académie, qui n'inspirait plus de craintes, une protection qu'elle avait obtenue et qu'elle conserva, en se maintenant dans ces habitudes de conférences purement littéraires.

Platon délaissé des princes, le fut aussi des philosophes, dont plusieurs reportèrent leurs hommages vers Aristote. Au premier rang de ces partisans nouveaux du maître d'Alexandre, il

faut placer Pietro Pomponazzi, que nous nommons en français Pomponat.

Pomponat naquit le 16 septembre 1462, à Mantoue; il fit ses études à l'université de Padoue, où il se distingua tout d'abord par son habileté dialectique, et où bientôt il obtint une chaire de philosophie. La guerre qui suivit la ligue de Cambrai chassa de Padoue, en 1509, tous les professeurs. Pomponat se retira d'abord à Ferrare, puis à Bologne, où son école brilla d'autant d'éclat qu'à Padoue. Il y professa jusqu'en 1524, époque de sa mort. Après sa mort, le cardinal Hercule de Gonzague, qui avait été son disciple, fit transporter ses restes de Bologne à Mantoue, et les fit déposer dans la sépulture même des Gonzague. Il lui fit ériger, dans l'église de Saint-François, une statue de bronze qui le représente assis, un livre ouvert dans une main, et un autre à ses pieds.

Pomponat s'était surtout attaché à dégager Aristote des obscurités qu'avaient répandues sur les écrits de ce philosophe les commentaires d'Averroès; il voulut ressusciter le péripatétisme pur; la nouveauté de ses idées parut quelquefois téméraire. On l'accusa, dans un traité sur l'âme [1], d'en avoir nié l'immortalité; son livre fut brûlé publiquement à Venise. Pomponat se justifia.

[1] Tractatus de immortalitate animæ. *Bononiæ*, 1516, in-8.

Le livre fut soumis au jugement de la cour de Rome. Léon X et Bembo étaient favorables à ces discussions philosophiques; Bembo s'en déclara ouvertement le défenseur; et grâce à cette protection, Pomponat échappa ainsi seulement aux flammes [1]. Outre l'opinion publique qu'il avait contre lui, Pomponat avait été ouvertement attaqué par Contarini et Nifo. Il répondit au premier, par une apologie : *Defensorium.* Pomponat a laissé plusieurs autres ouvrages [2], entre autres, un traité en cinq livres sur le libre arbitre et la prédestination, où il émet une doctrine en opposition avec celle de saint Thomas. Pomponat eut de nombreux disciples, entre autres, Cremonini, et Cesalpini.

Aristote compta un autre partisan, Niccolo Leonico Toméo. Albanais d'origine, Toméo était né à Venise en 1456. Il fut instruit dans la langue grecque à Florence, par Démétrius Chalcondyles. Toméo unit la littérature à la philosophie; traducteur éloquent d'Aristote, de Proclus, et autres anciens philosophes, il a en outre composé

[1] Tantâ tamen indignatione librum exceperunt censores publici, ut flammas ultrices Pomponatius non evitasset, nisi Bembi patrocinio esset defensus. Brucker, *Hist. crit. philos.* t. IV, p. 164.

[2] De naturalium effectuum admirandorum causis, sive de incantationibus opus, de fato, libero arbitrio, et prædestinatione libri V.—Imprimés après sa mort, à Bâle, en 1556 et 1567.

dix dialogues de philosophie, de morale et de littérature; des mélanges, « de varia historia », honorés des éloges d'Érasme [1], de Sadolet [2] et de Bembo [3]. Toméo était aristotélicien, il mourut à Padoue, en 1531.

La philosophie de Platon, quoique déchue, ne resta pas sans défenseurs. Un des premiers et des plus habiles fut Nifo.

Nifo était de Sessa, dans la terre de Labour, au royaume de Naples. Son premier ouvrage [4] ne semblait point le devoir ranger au nombre des défenseurs de Platon. Il y soutient avec Averroès, qu'il n'y a qu'une âme universelle, une seule intelligence, et qu'il n'existe de puissances intellectuelles, que celles qui président au mouvement des cieux. Cette opinion souleva contre lui un orage effroyable, que l'évêque de Padoue parvint à apaiser. L'évêque pour le sauver de la haine de ses ennemis, le cacha sous sa robe. Nifo se déclara bientôt contre Pomponat, et écrivit contre lui. Nifo enseignait aussi; il professa à Padoue, et pendant quelque temps, à Salerne et à Naples. En 1513, Léon X l'appela à Rome, pour y professer dans l'Académie romaine. Il le fit comte palatin, et lui permit de

[1] Ciceronianus.
[2] *Epist.*, vol. I. *Epist.* 1281?
[3] Lettere, t. III, p. 52.
[4] De Intellect. et de Dæmonibus.

porter le nom et les armes de la maison de Médicis : permission dont usa Nifo, car on trouve ces titres [1] en tête de plusieurs de ses ouvrages. Il alla ensuite professer à Pise, à Bologne; en 1525, rappelé à Salerne par le prince Ferdinand San Severino, il y resta jusqu'à sa mort, dont la date est incertaine. Nifo a laissé des œuvres nombreuses : des éclaircissements métaphysiques, qui n'éclaircissent rien; des exercices de dialectique, de rhétorique; un parallèle entre les armes et les lettres [2]. Nifo, philosophe méthodique, ne dédaignait pas cependant de sacrifier aux Grâces; à soixante-dix ans, il s'essayait sur la lyre de Properce [3].

Nommons encore parmi les adversaires d'Aristote, Mario Nizzoli qui publia, en 1553, un ouvrage contre les opinions et les sectateurs d'Aristote; ouvrage dont Leibnitz a donné une nouvelle édition, à laquelle il a même ajouté une préface.

Platon reçut un plus éclatant hommage encore d'un homme dont le nom est le symbole de la philosophie platonicienne, d'un neveu de Pic de

[1] Augustinus Niphus Medices.

[2] Dilucidationes methaphysicæ. De Dialectica ludicra. De Rhetorica ludicra. De Armorum et Litterarum comparatione.

[3] Quid? Nyphus an non melleus
Perplexa suetus inter enthymemata
Et syllogismos frigidos
Narrare suaves, atticasque fabulas
Multumque risum spargere?

Latoni, *Jovii in Elog.*

la Mirandole. Jean-François de la Mirandole naquit en 1470; sa vie devait être agitée. Dépossédé par son frère Louis, il fut réhabilité dans ses états en 1511, par Jules II, qui entra dans la Mirandole par la brèche; de nouveau chassé par les Français, il y rentra de nouveau, mais pour n'y pas être plus tranquille. Le 15 octobre 1533, il fut tué lui et son fils aîné par un de ses neveux, qui, suivi de quarante hommes armés, surprit la Mirandole. François était plus philosophe que prince; partagé entre la théologie et la philosophie platonicienne, et livré aussi à des études littéraires, il manquait de la première vertu de ces temps, la défiance. François a laissé, dans une lettre adressée à Lilio Giraldi [1], la liste des ouvrages qu'il avait composés. Ses œuvres ont été publiées à la suite de celles de son oncle; on y remarque une vie de Savonarole.

Entre les partisans d'Aristote, et les défenseurs de Platon, quelques hommes tentèrent d'être eux-mêmes, et essayèrent une philosophie nouvelle : tel fut Francesco Patrizzi.

Patrizzi naquit en 1529, à Cherso, île qui est jointe par un pont à celle d'Osero, et forme avec elle une seule île entre les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie. Conduit à Padoue, à l'âge de neuf ans, pour y faire ses études, il montra, sous les

[1] J. F. Pici opera, p. 377.

maîtres les plus habiles, les plus heureuses dispositions. Ses études achevées, il retourna dans sa patrie. Il y fut saisi d'une mélancolie profonde, qu'augmentait encore la solitude où il vivait; il se décida enfin à repasser en Italie, et revint à Padoue. Peu heureux dans les tentatives de faveur qu'il chercha à se ménager auprès du duc de Ferrare, il fit un premier voyage en Chypre en 1561, et un second l'année suivante. Cette fois il y resta sept ans. En 1568, Philippe Moncenigo, archevêque et primat de cette île, le ramena à Venise; son inquiétude n'était point satisfaite; il voyagea en France et en Espagne. Fixé quelque temps à Modène, dans la societé de quelques amis, on le voit, en 1574, recommencer ses courses, s'embarquer à Gênes et repasser en Espagne. Après trois ans de peines stériles, il revint en Italie, ayant perdu, ce sont ses expressions, un trésor de manuscrits grecs. Déjà, en 1570, lors de la prise de Chypre par les Turcs, il avait perdu, entre autres objets considérables, plusieurs livres précieux. Nommé enfin par Alphonse II, duc de Ferrare, professeur de philosophie platonicienne dans cette université, il en remplit les fonctions pendant quatorze ans, de 1578 à 1592. Clément VIII l'appela auprès de lui, et lui confia, à Rome, la même chaire qu'il occupait à Ferrare: ce fut à Rome qu'il mourut en 1597.

Patrizzi, chargé d'enseigner la philosophie de Platon, n'était point cependant un pur platonicien. Plus ennemi d'Aristote encore qu'ami de Platon, c'était avant tout un esprit original; en admettant la philosophie alexandrine, il y introduisit des observations qui lui appartiennent, et qui ne sont pas toujours sages. Il prétend trouver dans Platon, la prédiction de la naissance du Christ, et de la résurrection des morts. S'il feint de concilier Aristote avec Platon [1], c'est pour le battre en brèche. Sa prétention était d'élever une philosophie nouvelle [2] sur les ruines du péripatétisme.

La conciliation tentée par Patrizzi, si tant est qu'elle le fut réellement, le fut de nouveau et avec sincérité par un esprit élégant et souple, par Manzoni.

Manzoni naquit, en 1548, d'une famille noble, à Césène. Il étudia le grec et l'hébreu à Bologne, la jurisprudence ainsi que la philosophie à Padoue. Littérateur délicat, il se lia à la cour d'Urbin avec le Tasse, et assista à la lecture de l'Aminta. A la cour, il continua ses études et par les livres et par le commerce des hommes [3]; il se retira ensuite à Césène; mais il fut appelé à Rome

[1] Discussiones peripateticæ, 4 vol. in-4°.

[2] Nova de universis Philosophia.

[3] In hac celeberrima curia, examinavi, expendi, excussi, perdidicique permulta.

par Grégoire XIII; il n'y fit pas un long séjour, et se retira de nouveau à Césène; plus tard, il donna des leçons de philosophie à Pise. Il fut rappelé à Rome par Clément VIII, qui l'envoya prendre possession de Ferrare. A son retour, en 1598, il mourut: il avait quarante-neuf ans.

Manzoni cultiva également la philosophie et la littérature. Doué d'une mémoire extraordinaire, il soutint 5,190 propositions; Pic de la Mirandole n'en avait soutenu que 900. Comme philosophe, Manzoni était syncrétiste; il chercha à concilier Aristote et Platon [1], Proclus et Plotin, Scot et saint Thomas. Manzoni a laissé aussi des traités de morale; il y recherche quelle est, de la vie contemplative, de la vie active, ou de la vie religieuse, celle que l'on doit suivre de préférence [2].

Manzoni, à la cour d'Urbin, avait pris le goût de la littérature fine et ingénieuse, qui tempéra heureusement en lui les obscurités philosophiques. Outre les lectures du Tasse, il y avait entendu les discussions littéraires de Pesaro; c'est à ces influences qu'il faut sans doute attribuer le dessein qu'il eut de venger le Dante d'injustes

[1] In universam Platonis et Aristotelis philosophiam præludia, sive de comparatione Platonis et Aristotelis. Venise, 1597, in-4°.

[2] De triplici hominum vita, activa nempe, contemplativa et religiosa, methodi tres. 1576.

critiques, auxquelles alors il était en butte. Déjà Patrizzi avait attaqué le grand poëte; Ridolfo Castravilla composa contre lui des discours; ce fut en réponse à ces discours, que Manzoni écrivit une défense du Dante. Sous la plume de Manzoni, cette défense est devenue un remarquable ouvrage de critique, où Manzoni, s'inspirant d'Aristote et plus encore de Platon, s'élève quelquefois jusqu'à l'idée pure du beau. L'idée, l'œuvre, et l'image, voilà selon lui, les trois objets de l'art, en tant qu'il ordonne, exécute ou imite. Le même objet doit donc être envisagé sous trois faces diverses : l'analyse le doit faire connaître; de la théorie, la pratique le doit amener à servir à quelque usage; ou enfin il se doit rapprocher des choses qui le peuvent représenter par des moyens sensibles et plus ou moins analogues. Cette imitation de l'objet appartient particulièrement aux beaux-arts, tels que la peinture, la poésie, la philosophie. Quelques souvenirs du Phèdre percent, on le voit, dans cette œuvre poétique, dont Manzoni retrouve, ou tâche de retrouver dans les œuvres de Dante, des applications exactes.

Il faut ranger au nombre des platoniciens un homme qui, héritier et continuateur de Ficin et de Pic de la Mirandole, et reprenant comme eux une pensée périlleuse de quelques pères ou docteurs de l'Église grecque, chercha, par un

syncrétisme trop facile, à concilier la foi et la science, et à leur trouver, au berceau des traditions humaines, et dans la suite des âges, une origine commune et de constantes affinités.

Steuco de Gubbio a laissé sous le titre de : Philosophie perpétuelle, un ouvrage considérable, sinon important, où remontant aux traditions primitives, et s'autorisant tour à tour du consentement moral du genre humain, des témoignages de l'Écriture et de la philosophie, de l'intuition des barbares et des divinations de la science, il a tâché de montrer que les grandes vérités de l'esprit et les croyances les plus chères n'avaient jamais péri, n'avaient jamais été interrompues; que, dans ces obscurités des temps anciens comme aux clartés les plus vives des siècles polis, la religion et la philosophie s'étaient, à une sphère élevée, réunies dans les mêmes espérances. Cette méthode de placer les racines du christianisme, ailleurs que dans les Écritures et au delà, méthode, on le sait, suivie par quelques pères grecs, et qui reparaît même dans saint Thomas d'Aquin; méthode de nos jours longuement développée dans le second volume d'un livre, justement célèbre, sur l'indifférence en matière de religion; cette méthode a été dédaignée et proscrite par les pères de l'Église latine, et leur sévérité était bien entendue. A un tel compromis en effet, la foi a

plus à perdre qu'à gagner, et on risque, en voulant trop prouver, à prouver moins. Tel est le défaut qui nous a frappé dans les témoignages confus et entassés par Steuco de Gubbio ; puisés à toutes les sources et dans tous les âges ; empruntés aux patriarches et aux barbares, aux chrétiens et aux philosophes, à l'histoire et à la poésie, ils me paraissent plus propres à faire douter l'esprit, qu'à le confirmer : c'est, si j'ose ainsi m'exprimer, un éclectisme chrétien.

CHAPITRE XII.

Jérôme Cardan. — Telesio. —Jordano Bruno.—Campanella. —Le Tasse platonicien.

La philosophie s'affranchit enfin : jusque-là, malgré des travaux immenses et des luttes ardentes, au nom d'Aristote et de Platon, elle restait esclave; libre seulement de choisir entre ces deux autorités. Ce choix, il est vrai, était un commencement et un essai de liberté; mais ce n'était pas encore l'indépendance. Des esprits parurent enfin plus hardis et plus originaux, qui, sans s'inquiéter d'Aristote et de Platon, ne voulurent relever que d'eux-mêmes, et furent ainsi les précurseurs de la philosophie moderne. Au premier rang de ces novateurs, quelquefois imprudents, il faut placer Cardan.

Jérôme Cardan naquit à Pavie, le 24 septembre 1501. Son père, Fazio Cardan, jurisconsulte, médecin, mathématicien, astrologue et homme d'esprit, l'instruisit lui-même dans toutes les sciences qu'il possédait; et ne l'envoya, qu'à vingt ans, étudier la philosophie et la médecine à

l'université de Pavie. Jérôme y obtint de brillants succès. En 1524, il passa à l'université de Padoue, où il ne réussit pas moins. L'étude ne l'occupait pas seule; il se maria : ce mariage ne lui donna point la fortune; longtemps même il eut à lutter contre la pauvreté, et n'obtint, qu'en 1533, une chaire de mathématiques à Milan, dans le collége de médecine, chaire qu'il quitta en 1543. Le roi de Danemark lui fit des offres brillantes; il les refusa; mais il accepta celles du primat d'Écosse, archevêque de Saint-André. Après un court séjour en ce pays, Cardan revint à Milan : il avait refusé les propositions honorables et avantageuses de la reine d'Écosse, du roi de France et du duc de Mantoue. Il professa à Pavie; il professait à Bologne, quand, en 1570, il fut jeté en prison, rigueur dont il ne nous a point fait connaître les causes. Sorti de cette captivité, il n'en obtint pas moins une pension du pape. Cardan avait une humeur bizarre, beaucoup de vanité, et des prétentions à la divination. Il prédit sa propre mort, et l'aurait, dit-on, avancée pour ne point donner un démenti à ses prédictions. Cardan a embrassé toutes les sciences : philosophie spéculative, morale, politique, dialectique, physique, arithmétique, géométrie, astrologie, histoire naturelle, médecine, musique, histoire, grammaire, éloquence. Ses principaux ouvrages, ceux du moins que l'on peut

encore consulter avec intérêt aujourd'hui, sont, outre des espèces de mémoires sur sa vie, ses Traités de la subtilité et variété des choses. Scaliger attaqua le Traité de la subtilité; Cardan lui répondit [1] avec cette verve d'injures, ordinaire alors entre les savants. Le style de Cardan est inégal et bizarre comme son caractère ; il y a en lui de l'Agrippa, du Paracelse et du Cagliostro ; c'était, on l'a dit, je crois, un charlatan de génie.

Le signal de l'indépendance était donné; plusieurs y répondirent, et des premiers, Telesio.

Telesio était né d'une famille noble, à Cosence dans la Calabre, en 1509; il fit ses études à Milan. Conduit à Rome, en 1525, à l'époque du pillage de cette ville, il fut deux ans après, jeté dans une prison, dont il ne parvint que difficilement à sortir. Il quitta Rome enfin, et alla étudier à Padoue la philosophie et les mathématiques. Il fit bientôt acte de maître, et attaqua Aristote. Il quitta de nouveau Padoue pour Rome, où Pie IV, qui l'avait pris en grande considération, lui offrit l'archevêché de Cologne, dignité que Telésio refusa. Retiré alors dans sa patrie, il s'y livra à des travaux philosophiques. Malheureux par des pertes domestiques, il fut en outre persécuté par les aristotéliciens, persécu-

[1] Actio prima in calumniatorem librorum : De subtilitate.

tions qui lui causèrent tant de douleur, qu'il mourut presque stupide, en 1588, à l'âge de quatre-vingts ans.

Telesio rompit ouvertement avec Aristote; il en secoua, il en brisa le joug. Il ne reconnut pour guides, que les sens et la nature [1]. Il sembla reprendre ou deviner le système de Parménide; mais il a et son originalité et ses hardiesses, qui lui attirèrent de nombreuses et vives attaques. Les défenseurs ne lui manquèrent point. L'Académie Cosentine se prononça ouvertement pour lui; mais les éloges de Bacon parlent plus haut encore en sa faveur : son système, propagé en Italie par Campanella, eut l'honneur d'être exposé en France par Gassendi.

La philosophie d'Aristote, si vivement attaquée, se suscitait des apologistes. A côté, et en opposition aux noms de Cardan et de Telesio, l'histoire de la philosophie présente, à cette époque, un nom plus brillant encore et auquel le malheur, non moins que la gloire, a attaché un intérêt particulier : j'ai nommé Jordano Bruno.

Une obscurité profonde couvre les premières

[1] Sensum videlicet nos et naturam, aliud præterea nihil secuti sumus, quæ perpetuo sibi ipsi concors, idem semper, et eodem agit modo, atque idem semper operatur. *De rer. Natur.*, in proœmio.

années de Jordano. Quand sa vie commence à se faire connaître, c'est par un exil. Nous le voyons s'enfuir à Genève, pour avoir nié la transsubstantiation du verbe, et la virginité de la mère de Dieu. A Genève, il attaqua la doctrine de Calvin; hardiesse qui l'en fit chasser, après deux ans de séjour. Errant et incertain, il vint, comme plus tard Rousseau, à Paris, en passant par Lyon et par Toulouse. En 1582, il dédia au roi Henri III, un de ses ouvrages philosophiques imprimé à Paris. [1] Il visita ensuite l'Angleterre, et fit un assez long séjour à Londres, où il fut logé chez l'ambassadeur de France, Michel de Castelnau, auquel il dédia quelques ouvrages, ainsi qu'au chevalier Philippe Sidney. Il revint à Paris, qu'il fut forcé plus tard de quitter, sans doute à cause de son opposition à Aristote, tout-puissant alors dans l'Université. Il avait soutenu, sur la physique, des propositions contraires au péripatétisme, et qu'il ne put faire imprimer qu'à Wittemberg, en 1588.

Là, à Wittemberg, il professa ouvertement le Luthérianisme. Il resta en Allemagne, tranquille et heureux, jusqu'en 1591. A cette époque il se hasarda à venir en Italie; il fut arrêté à Ve-

[1] De umbris idearum implicantibus artem quærendi, inveniendi, judicandi. Paris, 1582, in-8.

nise, en 1592. Voici la cause de cette disgrâce.

En 1589, à peine arrivé en Allemagne, Bruno avait prononcé, à Helmstadt, l'oraison funèbre du duc Jules de Brunswick. Dans ce morceau oratoire, il opposait le titre de citoyen qu'il avait reçu, la liberté dont il jouissait, le culte raisonnable qu'il lui est permis de professer, au culte qu'il qualifie de superstitieux et d'insensé, à l'exil qu'il a souffert pour avoir professé la vérité dans sa patrie [1]. Ces paroles indiscrètes n'avaient point été oubliées; c'étaient elles qui le faisaient jeter dans les prisons de Venise. Détenu pendant plusieurs années, il fut envoyé à Rome devant le tribunal de l'inquisition. Examiné, interrogé, convaincu, tour à tour il nia et reconnut ses erreurs, promit de les rétracter, et chercha à les défendre. Deux ans se passèrent dans les promesses et les refus. L'inquisition se lassa d'attendre. Bruno fut enfin condamné, dégradé des ordres sacrés qu'il avait autrefois reçus, livré au bras séculier, et reconduit en prison. Huit jours accordés à son repentir ne l'ébranlèrent point : il fut brûlé vif, le 17 février 1600.

[1] In mentem ergo, in mentem, Itale, revocato te à tua patria honestis tuis rationibus atque studiis pro veritate exulem, hic civem ; ibi gulæ et voracitati lupi romani expositum, hic liberum ; ibi superstitioso insanissimoque cultui adscriptum, hic ad reformatiores ritus adhortatum. » Tiraboschi, t. VII, *pars* I, p. 377.

Les ouvrages de Bruno sont fort mélangés : philosophie anti-péripatéticienne, philosophie spéculative, traités de dialectique, de cabalistique, mnémonique, alchimie, vers latins même, tout s'y trouve. Ces ouvrages cependant, dans leur incohérence, renferment des germes précieux, les semences de quelques opinions depuis adoptées par Descartes, par Leibnitz et par d'autres philosophes célèbres. Les tourbillons de Descartes, la rotation des globes autour de leur centre, le principe du doute universel, les atomes de Gassendi, l'optimisme de Leibnitz s'y aperçoivent, dit-on; on lui a même fait honneur du système de Copernic, qui s'y trouve clairement enseigné avec toutes ses conséquences : que la lune est une planète; que la terre et la lune se réfléchissent mutuellement la lumière du soleil; que le soleil et tous les astres tournent sur leur propre centre, que les comètes sont des planètes, que la terre n'est pas parfaitement sphérique. On se trompait : on oubliait que Copernic était mort, en 1540, cinquante-sept ans avant Bruno; sa divination était un plagiat. Ce n'était pourtant pas le défaut de Bruno, d'imiter. Imagination déréglée, esprit ambitieux, il combat tous les systèmes. Il s'élance avec fougue dans les plus hautes questions, et s'y perd souvent, bien qu'il les éclaire quelquefois par des traits de génie. Il s'abîme dans l'univers en

voulant l'expliquer [1] : il touche au panthéisme.

Mais, entre ses ouvrages, écrits les uns en latin, les autres en italien, il en est un [2] qui a attaché à son nom une mystérieuse horreur, une couleur d'impiété : ouvrage d'autant plus redouté, qu'il n'avait guère été lu par ceux mêmes qui le décriaient.

L'œuvre de Jordano fut reprise et continuée par un homme, dont la vie offre, comme la sienne, de grandes et tristes vicissitudes.

Campanella, né à Stilbo, bourg de la Calabre, le 5 septembre 1568, annonça de bonne heure des dispositions brillantes. A l'âge de treize ans, il écrivait avec une égale facilité en vers et en prose. A quatorze ans et demi, il entra dans l'ordre des dominicains; mais il quitta bientôt son couvent. Il parcourut la Calabre, et publia, à Naples, en 1591, son premier ouvrage contre Aristote [3]. Accusé de magie, il avait, dit-on, été initié en Calabre par un rabbin dans l'art de Raymond Lulle; il s'enfuit à Rome, puis à Naples, à Venise, à Padoue, à Bologne; il revint ensuite à Naples, puis dans sa patrie. Il y fut accusé de conspiration contre la domination

[1] Della causa, principio et uno; cinq dialogues. — Dell' infinito, universo et mondo. — De triplici, minimo et mensura; — De nomade, numero et figura.

[2] Spaccio della Bestia triomphante.

[3] De philosophia sensibus demonstrata.

espagnole, condamné et jeté dans les cachots comme criminel d'état. Il fut mis cinq fois en jugement, et sept fois soutint la torture. Après vingt-sept ans de captivité, il vit enfin tomber ses fers, le 15 mai 1626, sur la demande expresse qu'en fit le pape Urbain VIII à Philippe IV, roi d'Espagne. Ce fut dans l'horreur des cachots que Campanella composa ce traité [1], où imitateur de Platon, et rival de Thomas Morus, il s'égare et s'enchante dans des utopies, la plupart du temps romanesques, quelquefois dangereuses. Cet ouvrage est bien inférieur, est-il nécessaire de le dire, à celui de Platon et même de Thomas Morus; Campanella n'hésite point cependant à se placer au-dessus de ses deux devanciers.

Partisan de l'astrologie, Campanella chercha dans un traité [2], à en concilier les conjectures avec les données de Saint Thomas, d'Albert le Grand et de l'Écriture sainte.

Il parut aussi vouloir prêter sa plume à la défense de la religion, et publia comme une apologie du christianisme, ce qui en est plutôt une attaque [3]. Sous prétexte de réfuter les doutes de

[1] Civitas solis, seu idea reipublicæ philosophicæ. Francfort, 1620.

[2] De fato siderali vitando.

[3] Atheismus triumphatus, seu contra anti-christianum. Rome, 1631.

l'impiété, Campanella se permet les plus étranges questions, et il se montre ordinairement plus faible dans la réponse que dans l'objection. C'est un artifice qu'employaient assez souvent les écrivains de ce siècle, et que Bayle n'a point ignoré. Quelques critiques s'y sont trompés, et ont rangé Campanella parmi les apologistes chrétiens.

Campanella mourut en France, le 21 mai 1639, à l'âge de soixante et onze ans, dans le couvent de son ordre, rue saint-Honoré. Il avait obtenu la faveur de Louis XIII; faveur qu'il devait à Richelieu, qui lui avait accordé une pension de deux mille francs. Richelieu le consultait souvent sur les affaires d'Italie; ce qui prouverait que les soupçons de conspiration qui avaient atteint Campanella, n'étaient pas sans quelque fondement; conjecture appuyée encore par les grâces de Richelieu, qui, à l'égard des étrangers, étaient plus politiques que littéraires. Campanella, du reste, ne fut point, même comme écrivain, étranger à la politique. Il a composé sur la monarchie espagnole un remarquable ouvrage, qui pourrait expliquer les libéralités de Richelieu.

Après avoir suivi les fortunes diverses de Platon et d'Aristote, il reste à nous demander et à chercher, comment cette domination de Platon, si brillante et si exclusive sous les Médicis, se trouve ainsi attaquée et contestée; et comment

Aristote auparavant délaissé, se voit remis en possession d'une autorité qu'il semblait avoir à jamais perdue. Deux causes contribuèrent à cette déchéance de Platon. L'excès de l'enthousiasme, qui en faisant de Platon et de sa philosophie une idole, en fit en même temps un joug [1]; en second lieu, la politique nouvelle de Rome et des princes. Quand il reparut au commencement du quinzième siècle, Platon fit illusion. En ne considérant en lui que le spiritualisme de sa pensée, on le crut chrétien, ainsi qu'avaient fait quelques pères au troisième siècle, et au quinzième, Bessarion. On le crut timide, parce qu'il est pour la hiérarchie et pour la subordination. Mais en y regardant de plus près, on vit de la hardiesse dans ce mysticisme de l'indépendance, dans cette pensée aristocratique. Aristote au contraire, en qui les grandes idées de la morale sont moins clairement énoncées, Aristote dont les formules semblent inexorables, parut, et avec raison, l'homme de l'orthodoxie, extérieure du moins.

[1] Platone era in certo modo il loro idolo, l' unico oggetto de' loro pensieri, de' loro ragionamenti, delle loro fatiche; e il loro trasporto per esso giunse a tal segno, che li condusse sino a scriver pazzie, che non si posson leggere senza risa. Tiraboschi, t. VI, p. 370-371. — Il ne faudrait cependant pas croire avec Voltaire que ces discussions étaient toujours des subtilités scolastiques méprisées des princes. Les princes, ce nous semble, étaient mus, à l'égard de Platon, par un sentiment autre que le mépris.

De là le retour soudain vers Aristote, les décrets de Rome en sa faveur, et contre Platon les foudres du Vatican. Mais le mouvement était donné. L'esprit humain cherchait en dehors ou au travers d'Aristote et de Platon des voies nouvelles, des voies d'indépendance. C'est le travail qu'ont entrepris et poursuivi, au milieu de leurs écarts, de leurs bizarreries, de leurs vérités quelquefois, Cardan, Bruno, Campanella.

Tandis que la philosophie platonicienne, ainsi métamorphosée, agitait les pensées de l'Europe, l'inspiration plus douce et plus pure, qui à l'aurore de la renaissance des lettres, s'était élevée des accents du philosophe poëte, cette inspiration n'avait point cessé de se faire sentir à de tendres et brillantes imaginations. Ainsi nous la retrouverions dans les poésies lyriques du Tasse; dans ses dialogues sur les plaisirs honnêtes, où il feint de rencontrer le philosophe Nifo sur le bord de la mer; dans le Père de famille, où il cite souvent le Timée; dans tous les morceaux enfin, où malade d'amour et de poésie, il cherchait dans l'imitation et les souvenirs de Platon, qui avait été l'étude de sa jeunesse, une distraction et un aliment à ses rêveuses pensées, à ses tristes et mélancoliques illusions, mêlées de tant d'amères réalités. Nous en saisirions aussi quelques traces dans ce code des courtisans, que Castiglione a tracé avec la grâce d'un homme du monde et la fran-

chise d'un honnête homme. Dans le quatrième livre de cet ouvrage, le Castiglione a placé dans la bouche de Bembo une dissertation sur l'amour platonique; dissertation où Bembo, dans une apostrophe éloquente, s'élevant jusqu'à ce divin amour qui absorbe toutes les facultés de l'âme, finit par se perdre en une sorte d'extase, dont il faut qu'on le retire pour le ramener sur la terre, et reprendre avec lui le fil de l'entretien; enfin nous la découvririons encore dans ces dialogues de Speroni sur la vie active et la vie contemplative; question sortie de l'étude et de la lecture de Platon, et qui après avoir occupé les loisirs philosophiques de Laurent de Médicis, les méditations de Manzoni, recevait de la poésie une dernière et brillante exposition.

CHAPITRE XIII.

Traités politiques. — Doctrines du moyen âge. — Jean de Sarisbéry et saint Thomas. — Buchanan. — Mariana.

Il est assez naturel de penser que l'influence de l'antiquité, si grande sur l'essor que prit au quinzième siècle l'esprit humain, a dû également se faire sentir dans le domaine des opinions politiques, et que les recherches sur les gouvernements anciens ont amené des rapprochements et des réflexions avec et sur les gouvernements d'alors. Cette opinion est-elle fondée? jusqu'à quel point l'étude de l'antiquité a-t-elle contribué à faire naître, à nourrir et à développer les doctrines nouvelles et étranges qui, vers la fin du quinzième siècle et dans le siècle suivant surtout, ont agité les esprits? Question importante, qui ne se peut bien juger qu'en reportant un peu les regards en arrière.

Le trait général et caractéristique des doctrines politiques énoncées dans les livres du quinzième et seizième siècles, écrits la plupart en latin, c'est le principe de la souveraineté populaire;

du droit qu'ont les peuples de déposer, j'emploie un mot fort doux, les tyrans. C'est là la doctrine que prêchent Buchanan, Mariana.

Cette doctrine leur appartient-elle entièrement? n'a-t-elle pas ses racines ailleurs et plus avant que dans le seizième siècle? ne serait-elle pas enfin née, et n'aurait-elle pas grandi dans le moyen âge?

Qu'on y regarde de près : elle date du douzième siècle : Thomas Becket en est le martyr, Jean de Sarisbéry, l'apologiste; elle se développe tout entière dans quelques parties de ses écrits. Selon Jean de Sarisbéry donner la mort aux tyrans, n'est pas seulement une action permise, c'est une action équitable et juste; la justice doit s'armer contre celui qui désarme les lois; de tous les crimes de lèse-majesté, il n'en est pas de plus grave, puisqu'elles doivent ranger les princes mêmes sous leur empire. Celui qui a reçu de Dieu la puissance, l'exerce légitimement; ou il n'est qu'un usurpateur, s'il n'a pas reçu de lui le pouvoir d'en user. Et au nombre des tyrans, il met tout roi que le pape a deposé. Pour tromper le tyran, la flatterie est permise [1]. De qui le prince reçoit-il le glaive? de l'Église; et de ce pouvoir qu'a l'Église de donner les cou-

[1] Ei duntaxat licet adulari quem licet occidere, et tyrannus publicus hostis est. *Polycratic*, III, 15.

ronnes, il en déduit naturellement le pouvoir de les ôter [1]. cette doctrine se retrouve dans ses lettres [2].

Cette doctrine, si étrange qu'elle paraisse d'abord, n'était pas une invention de l'Église; c'était la manifestation d'un sentiment ancien et populaire. Depuis le jour, et ce jour commence au neuvième siècle, où les peuples chrétiens avaient vu, dans le souverain pontife, leur seul refuge et leur vengeur contre les violence de la féodalité, leur instinct avait merveilleusement secondé les efforts de la papauté vers la suprématie. L'œuvre de Grégoire VII, d'Innocent III était accomplie et appelée dans les esprits avant de l'être dans les faits. La république chrétienne leur avait depuis longtemps donné cette dictature, qu'ils semblaient usurper. Jean de Sarisbéry n'est que l'écho de cette abdication de la souveraineté populaire au profit du pontife, mais en faveur des chrétiens.

A la fin du treizième siècle, le dogme souverain de l'omnipotence populaire, ce droit invoqué en faveur de l'Église contre les princes, ne périt pas, mais il change d'application; il se resserre et se concentre; quelques hommes le proclament et le veulent exercer au nom de la

[1] Ejus est nolle cujus est velle; ejus est auferre qui de jure auferre potest.

[2] Epist. 159.

chrétienté : les tribuns du treizième siècle, ce sont les ordres mendiants, et entre les ordres mendiants, les dominicains. Qu'on ne s'étonne plus d'entendre saint Thomas d'Aquin prêcher sur la fraternité humaine les maximes de Sénèque, et sur le pouvoir des princes les doctrines du dix-huitième siècle; saint Thomas est le représentant et l'écho de la démocratie chrétienne, non plus seulement contre la féodalité, mais contre tout pouvoir injuste. « Il faut observer, dit-il, qu'un gouvernement tyrannique, c'est-à-dire qui se propose la satisfaction personnelle du prince, et non la félicité commune des sujets, cesse par là même d'être légitime : ainsi le professe Aristote aux troisièmes livres de la Morale et de la Politique. Dès lors, le renversement d'un semblable pouvoir n'a pas le caractère d'une sédition, à moins qu'il ne s'opère avec assez de désordre pour causer plus de maux que la tyrannie elle-même. Dans la rigueur des termes, c'est le tyran qui mérite le nom de séditieux, en nourrissant les dissentiments parmi le peuple, afin de se ménager un despotisme plus facile. Car le gouvernement tyrannique est celui qui est calculé dans l'intérêt exclusif du pouvoir, au préjudice universel de la multitude... Le tyran, s'il se contient en de certaines bornes, doit être supporté, de crainte d'un plus grand mal; s'il excède toute mesure, il peut être déposé,

jugé même par un pouvoir régulièrement constitué; mais les attentats contre sa personne, qui seraient l'œuvre du fanatisme personnel ou de la vengeance privée, demeureraient d'inexcusables crimes ».

Les malheurs du quatorzième siècle firent taire les écrivains. Il est facile de reconnaître cependant que les doctrines subsistaient. Au quatorzième comme au quinzième siècle, dans les mauvais jours de la France, les moines ont conservé le sentiment national avec celui de la souveraineté populaire; ils sont les précurseurs de Jeanne d'Arc. Quand la France est sortie victorieuse de ces rudes épreuves de la féodalité et de l'étranger, à la fin du quinzième siècle, la monarchie a grandi; la puissance s'est déplacée; elle va de l'Église au trône, où se réfugie alors le principe de la souveraineté populaire, jusque là proclamé et exercé par l'Église. Il se divise de nouveau : l'Église en son nom, et en son nom seul désormais, continuera à le publier; le peuple de son côté le revendique; l'Église, pour se soutenir n'empruntera ses autorités qu'à elle-même; le peuple sera obligé d'aller chercher dans l'antiquité des autorités nouvelles. Ainsi, ce me semble, se divisent en deux classes bien distinctes, les traités politiques de cette époque; et il est facile d'y reconnaître les deux caractères de la pensée philosophique et nouvelle, parlant

au nom et avec l'autorité des anciens, et de l'ancienne pensée démocratique de l'Église, ne relevant que d'elle-même, et de son passé.

Essayons de justifier et d'expliquer ces différences du point de départ, malgré lesquelles ces deux opinions se retrouvent et se rencontrent dans la conclusion. Commençons par les ouvrages où se marque l'influence de l'antiquité; ouvrons le traité de Buchanan. « Existe-t-il un contrat synallagmatique entre le roi et le peuple? —Il le paraît.— Celui qui le premier viole ce pacte, et agit contrairement à ses propres engagements, ne rompt-il pas le contrat? — Sans doute. — Si donc le lien qui attachait le roi au peuple est rompu, le roi perd tous les droits qu'il tirait du contrat? —Il les perd. — Et l'autre partie contractante se trouve dégagée et aussi libre qu'elle était avant le contrat? — Elle a les mêmes droits et la même liberté qu'elle avait auparavant.—Mais si un roi fait des choses qui tendent à la dissolution de la société, pour la conservation de laquelle il a été institué, quel nom doit-on lui donner?—On l'appelle un tyran; — et non-seulement un tyran ne possède pas une juste autorité sur son peuple, mais n'est-il pas aussi l'ennemi de son peuple? — Cela est certain. — N'avons-nous pas un motif légitime de guerre contre un ennemi qui nous a causé un préjudice grave, et que nous ne saurions supporter? — Nous l'avons incontesta-

blement. — Quelle est la nature d'une guerre contre l'ennemi de tout le genre humain, c'est à dire contre un tyran? — C'est la plus juste des guerres. » Telles sont les questions qu'agite Buchanan, et les réponses qu'il leur donne dans son traité « de jure regni apud Scotos. » Nous avons là l'argumentation philosophique de la déposition des rois. Voyons maintenant comment le raisonnement théologique arrive aux mêmes conclusions : « Est-il légitime de renverser un tyran? Oui, il est reconnu par tous les philosophes et théologiens que tout individu a le droit de tuer un usurpateur; — mais le prince légitime, alors même qu'il gouvernerait au détriment de la communauté, ne peut-il invoquer le privilége de sa consécration? — Vaine distinction! légitime ou non, tout se réduit à une question de fait : le prince est-il un tyran ou non, car de savoir si on peut tuer un tyran, ne fait pas question en droit; c'est même une chose salutaire que les princes sachent bien que s'ils oppriment l'état, leur assassinat sera non-seulement un acte légitime, mais glorieux pour celui qui le commettra. Tel est l'abrégé du trop célèbre traité de Mariana [1]. On l'a remarqué : Mariana ne parle pas du pouvoir qu'a le pape de déposer les princes. C'est que la question n'est plus entre le pape et les rois;

[1] De rege et regis institutione.

mais entre quelques esprits fanatiques, contre les rois et le pape lui-même. Mais, on le voit, les souvenirs de l'antiquité sont ici pour bien peu; c'est une autre démocratie qui se remue au fond des cœurs.

Cette veine de témérités politiques ne s'épuise point. Je ne citerai pas les libelles trop connus de la Ligue, dont Mariana est comme le résumé.

On l'a sans doute remarqué : dans ces imprudentes, disons mieux, dans ces atroces maximes, l'influence de l'antiquité est pour peu de chose ; c'est à un autre foyer qu'elles s'animent et s'irritent; c'est plus tard, c'est au dix-huitième siècle, que l'antiquité sera invoquée comme autorité politique, et que l'on demandera à Tacite et à Senèque des maximes ou des déclamations contre la tyrannie.

CHAPITRE XIV.

Réaction contre l'antiquité. — Nouveaux ordres religieux. — Grégoire XIII. Sixte-Quint. — Réimpression des Pères. — Apologistes de l'Église.

La domination de Platon et le culte de l'antiquité encouragés d'abord et protégés par les princes et les pontifes, allaient rencontrer des oppositions et des ennemis. Ce travail de l'esprit humain avait été autre en effet, qu'on ne l'avait pensé d'abord. Ce qui lui avait été en aide, lui devient sinon hostile, opposé du moins : telle est la réaction qui nous reste à peindre.

Le mouvement nouveau produit par l'étude de l'antiquité, la hardiesse de la critique qui s'attaquait tour à tour aux dogmes et aux institutions, ces périls avaient frappé les esprits les moins attentifs. Rome et les princes se mirent donc en mesure d'arrêter, s'ils le pouvaient, cette révolution dans les idées, et ils furent, jusqu'à un certain point, secondés par l'opinion publique. Car malgré la réforme, ou plutôt à cause de la réforme même, les peuples et les rois qui n'avaient point cédé à la nouveauté, sentirent leur foi et leur prévoyance se réveiller par les périls mêmes de l'Église et du trône. C'est ce tableau de la

résistance catholique, en Italie, en France et même en Allemagne, que nous essayons d'esquisser.

On l'a vu : Léon X avait été ébloui par l'éclat de la littérature profane ; cependant son œil pénétrant avait entrevu le péril ; et déjà le concile de Latran, dans sa huitième session, avait, en réponse aux doutes que la philosophie platonicienne répandait sur les plus grandes questions, proclamé comme un dogme l'immortalité de l'âme. D'autres faits, quoique moins éclatants, montrent que la sollicitude de Léon à cet égard s'éveillait. Reuchlin avait fait paraître une comédie, où les moines se trouvaient attaqués. Inquiété pour cette témérité, il en avait appelé au jugement du pape, qu'il espérait devoir lui être favorable ; ce jugement lui fut contraire [1]. Le successeur de Léon X, Adrien VI, avec une rudesse un peu brusque peut-être, mais avec un sentiment catholique, avait vu et condamné, dans la réhabilitation indiscrète de l'antiquité, le rétablissement même du paganisme.

La papauté était dès-lors avertie ; et sous Clément VII, Machiavel ne lui épargnait pas les sinistres prédictions. Mais Clément VII, occupé aux dangers que lui suscitait son ambition, n'eut point l'œil assez attentif aux périls spirituels de

[1] Hall., t. I, p. 268.

l'Église. Ces discours sur Tite-Live, où Machiavel en louant le respect des anciens Romains et leur religion, jetait contre les pontifes chrétiens de si sévères reproches, et contre la religion elle-même[1] de fâcheux avertissements, parurent d'abord avec approbation et privilége de Clément VII. Avec un zèle précipité, Clément rejetta hors de l'Église Henri VIII, que l'habileté tolérante de Léon X y eût retenu. Ses successeurs, Paul III et Jules III, ne firent rien pour combattre l'esprit nouveau. Paul III fut même favorable à l'antiquité et aux arts. Il avança considérablement les travaux de la basilique de Saint-Pierre; rétablit le palais du Vatican, ainsi que la bibliothèque, dont il augmenta les richesses. Il institua deux scribes, l'un grec et l'autre latin, chargés de conserver précieusement les anciens manuscrits, et de recopier avec soin ceux que le temps ou divers accidents avaient endommagés.

Paul III avait cependant songé au péril de l'Église que menaçait l'hérésie. Les idées nouvelles, les idées de Luther avaient, quoique tard, pénétré en Italie. Le socinianisme y comptait des partisans. Paul III convoqua le concile de Trente, et établit une congrégation préparatoire; cette congrégation comptait les noms les plus illustres : le cardinal Caietan, Jérôme Aléandre,

[1] Discours sur Tite-Live, liv. II, c. 11, liv. I, 12.

Albert Pio. Jules III, dans les magnifiques jardins qu'il fit bâtir hors de la porte du Peuple; au milieu des divers compartiments des cultures qu'ils contenaient, d'allées ombragées de belles plantations, d'édifices ornés de loges, d'arcs, de fontaines, de stucs, de statues, de colonnes, Jules III ne rêvait guère aux périls de la chrétienté.

Vint enfin un pape qui vit le danger, et essaya de le conjurer. Paul IV, successeur de Jules III, convoqua le concile de Trente, préparé par Paul III. Mais telle était la contagion des souvenirs païens : l'évêque de Bitonto, dans le discours d'ouverture de ce concile, voulut, entre autres citations ridicules, démontrer la nécessité des conciles par cette raison, que dans l'Enéide Jupiter assemble les dieux, et qu'à la création de l'homme et à la tour de Babel, Dieu s'y prit en forme de concile.

Le concile de Trente se trouvait dans une position délicate, aux extrémités pour ainsi dire du moyen âge et des temps modernes, sur les limites de la foi et du doute. Il fit, selon nous, tout ce qu'il était possible de faire dans cette nécessité où il était d'accorder les dogmes avec la raison : blâmé, du reste, comme cela arrive à la sagesse et à la modération, par toutes les opinions extrêmes, et ne servant guère qu'à proclamer officiellement dans ses défenses mêmes et ses pres-

criptions la solennelle altération du catholicisme. Paul IV donna à l'église un plus rude soutien : l'inquisition. Pontife rigide, il chercha à rétablir l'ordre au sein de Rome, et la foi dans la chrétienté ; il eut les sentiments d'un pape ; il eut de plus un excessif orgueil. A sa mort, Rome se souleva contre sa mémoire, et renversa sa statue; Rome avait tort : Paul IV avait vu le péril, et l'avait bravé.

Pie IV, successeur de Paul IV, ne fit rien par lui-même; mais le bonheur de son pontificat lui donna, pour en être l'âme et l'ornement, Charles Borromée, le fils de sa sœur. C'est à lui que Pie IV dut l'honneur d'avoir repris et enfin terminé le grand concile de Trente; d'avoir appelé au cardinalat et aux autres dignités de l'église, les hommes les plus recommandables par leurs mœurs, les talents et le savoir. Charles Borromée se montra surtout le protecteur ardent d'une institution nouvelle, qui devait rendre de si grands services à Rome.

La compagnie, dite de Jésus, fondée en 1534, par l'Espagnol Ignace de Loyola, n'avait été approuvée, qu'en 1540, par Paul III, et non sans rencontrer une forte opposition au sein du sacré collége. Bientôt ses colléges se multiplièrent, avec une rapidité étonnante, au sein de l'Italie. Le collége romain s'éleva au-dessus de tous les autres par la faveur successive de Jules III et de

Pie IV; c'était à Charles Borromée qu'il devait surtout la bienveillance de ce dernier pontife. A Milan, Borromée fonda pour les jésuites un vaste collége, et y fit attacher des revenus considérables. Cet ordre lui dut une partie des autres établissements où il enseignait la jeunesse. C'était, on n'en peut douter, un puissant auxiliaire donné à Rome. Les jésuites, par leur organisation puissante, et avec cet art d'élever la jeunesse que Bacon leur a reconnu, attaquaient le mal à sa racine, et par les nouvelles générations s'assuraient l'avenir.

Charles Borromée n'était point étranger aux lettres toutefois. Le soir il rassemblait, dans le palais qu'il habitait avec le comte Philippe Borromée son frère, les hommes les plus instruits dans les lettres; et c'était son seul délassement de les entendre réciter des pièces d'éloquence, lire des dissertations, ou établir des discussions entre eux, le plus souvent sur des sujets de morale. Le lieu et l'heure de ces assemblées leur firent donner le nom de « nuits vaticanes ». A la mort du comte, le cardinal voulut que ces réunions fussent uniquement consacrées aux études théologiques.

Pie V, que l'église a cependant mis au nombre des saints, ne signala en rien son pontificat. Il eut pour successeur Grégoire XIII, qui s'occupa de rétablir les études ecclésiastiques.

Buoncompagnoni, c'était le nom de Grégoire XIII, était savant, surtout dans les lois canoniques; il avait été chargé de les enseigner, et il en avait occupé la chaire pendant dix-huit ans, à Bologne, sa patrie. Créé cardinal par Pie IV, cette dignité ne ralentit point son ardeur pour l'étude, qui se soutint dans la chaire pontificale. Il ne convient à personne, mieux qu'au pontife, de beaucoup savoir; c'était là une de ses maximes. Dans un pontificat de treize ans, Grégoire XIII fonda vingt-trois colléges ou séminaires; il soutint l'université romaine, déjà un peu remise, sous Paul III, des désastres qu'elle avait éprouvés sous Clément VII; il y attacha les plus savants professeurs. Il éleva de superbes édifices, tant à Rome que dans plusieurs villes de l'État ecclésiastique; il ouvrit de toutes parts de nouveaux chemins; et sa main charitable et généreuse soulageait l'indigence, en même temps qu'elle répandait les encouragements sur les arts utiles, les lettres et les beaux-arts. Grégoire XIII réforma le calendrier romain et le recueil de lois canoniques, connu sous le nom de Décret de Gratien. Grégoire fut pape et prince; il protégea, sans les confondre, les sciences divines et les sciences humaines. Il eut pour successeur Sixte-Quint.

Sixte-Quint, dont le nom de famille était Félix Peretti, naquit de pauvres paysans, dans les grottes de Montalto, dans la Marche d'An-

cône; dans son enfance, il avait gardé les troupeaux. Moine austère, cardinal artificieux et profond, grand pape, à quelques actes de rigueur excessive et de tyrannie près, il fait relever, par Dominique Fortuna, quatre obélisques égyptiens, dont deux d'une grandeur démesurée; restaurer la colonne de Trajan, et celle d'Antonin: mais à leur sommet, elles reçurent la statue de deux apôtres, au lieu de celle de ces deux empereurs. Il rétablit presque entièrement et rebâtit le palais de Latran; fait construire d'immenses aqueducs qui, soutenus par de superbes arcades, allaient, l'un dans l'espace de plus de vingt milles, l'autre de six, porter des eaux à Rome et à Civita-Vecchia; il tenta le desséchement des marais Pontins; acheva la basilique de Saint-Pierre. La Bibliothèque vaticane, fondée par Nicolas V, rebâtie et ouverte au public par Sixte IV, enrichie par Léon X, Paul III, Grégoire XIII, était cependant dans un lieu bas, obscur et malsain. Sixte-Quint fit élever et achever, en une année, par Fontana, un superbe édifice, où cette bibliothèque fut placée, et où elle est encore aujourd'hui; il établit une vaste foulerie et autres usines pour le travail et le commerce des laines; un hôpital où deux mille pauvres purent être reçus, et qu'il dota d'une rente de 15,000 écus d'or. Sixte V s'occupa aussi des lettres, mais d'un point de vue pontifical.

Une imprimerie avait été établie à Rome, vers 1541, par les cardinaux Alexandre Farnèse, et Marcel Cervini. Cette imprimerie fut, pendant plusieurs années, sous la direction de Paul Manuce. Paul s'établit à Rome en 1561. Son imprimerie était placée au Capitole, dans le palais qui a retenu le nom de palais du peuple romain : « In ædibus populi romani [1] ». Cette imprimerie portait déjà le nom d'Imprimerie de la chambre camériale, mais elle ne possédait que des caractères grecs et latins; ce fut Sixte V qui en fit l'imprimerie stable du Vatican, et de la Chambre apostolique; il dépensa pour la fonder environ 40,000 écus romains; l'enrichit des plus beaux caractères grecs, latins, hébraïques, syriaques, arabes, de papiers excellents et de tout ce qui est nécessaire à la perfection de cet art : il paya libéralement les savants pour surveiller l'impression. Son principal but était de publier, avec tout le luxe typographique, les ouvrages des Pères. La belle édition de la Version des Septante, et la Bible latine qui porte le nom de Sixte V, en furent les premiers résultats. Une nouvelle édition de cette Bible fut ordonnée par Clément VIII. Les papes, on le voit, protégent encore les lettres, mais les lettres sacrées ; ils protégent aussi les arts; mais ils tâchent de les ramener à un caractère chrétien.

[1] Ging., t. VII, p. 322.

Les papes, en protégeant ainsi les arts, alors même qu'ils étaient moins jaloux de protéger les lettres, ne semblent-ils pas fidèles à la politique des empereurs, aussi bien qu'à l'ancien génie de Rome, qui prodiguait au peuple les magnificences de l'art grec et les chefs-d'œuvre du ciseau romain? Tel est en effet pour le pouvoir le privilége des arts : ils le rehaussent, et ne lui font point ombrage. Sur la toile, dans le marbre, sur l'airain, si éloquents qu'ils soient, la pensée est une énigme; elle ne se communique et ne se multiplie point; elle n'est pas contagieuse. Arts et servitude vont, trop souvent, ensemble.

Les papes en portant ainsi leur attention et leurs faveurs sur les études sacrées, les ranimèrent. Le concile de Trente ordonne à tous les évêques d'ouvrir, chacun dans leur diocèse, des séminaires où les jeunes ecclésiastiques seraient particulièrement instruits dans les sciences de leur état; et Pie IV, en exécution de ce décret, avait, en 1563, fondé le séminaire romain. Les congrégations naissaient de toutes parts, Barnabites, Somasques, théatins, pères des écoles Pies; toutes étaient encouragées par Grégoire XIII. Les hommes distingués ne manquèrent pas non plus, et Rome compta, au nombre de ses plus habiles défenseurs, le savant Bellarmin.

Bellarmin est, dans les annales de l'Église, le grand nom de cette époque. D'une science pro-

fonde, d'un coup d'œil vaste et pénétrant, il embrasse dans leur ensemble les phases diverses de la papauté; habile à retrouver les titres anciens de son pouvoir, légiste et théologien tout à la fois, il appelle à son aide le raisonnement et l'autorité. Poussé, comme tous les esprits prévenus ou logiques, aux conséquences extrêmes, par ses recherches mêmes ou les résistances qu'il éprouve, il oublie ce que le temps a ôté de force aux choses et aux arguments qu'il invoque. Portant la guerre sur le terrain même qu'on lui conteste, il ne veut pas seulement maintenir la papauté telle qu'elle est; il la veut reporter à ses anciennes limites, et lui rendre, de la plume, tout le terrain qu'elle a perdu : c'est le de Maistre du seizième siècle : son ouvrage sur le souverain pontife, est le germe du Pape.

Ainsi Rome qui la première, rendons-lui cette justice, avait évoqué le monde de l'antiquité, s'en effrayait. Ces craintes n'étaient pas, nous l'avons vu, sans fondement. On a reproché aux papes d'avoir arrêté le mouvement de l'esprit humain; nous serions tenté plutôt de leur adresser, ainsi que l'a fait une plume peu suspecte, le reproche contraire[1]. Il y a eu d'abord en eux noble

[1] Les papes furent moins politiques que le muphti, et ils rompirent eux-mêmes le talisman qui enchaînait depuis longtemps le genre humain. Bolingbroke, *Lett. sur l'Étude de l'Hist.*, liv. VI, p. 169.

pensée; telle fut celle de Nicolas V; puis enivrement fatal dans Léon X, et dans Clément VII, imprévoyance. Ainsi l'on s'étonne de voir Machiavel publier, sous le patronage de ce pape, les discours sur Tite-Live, où tout en donnant les plus grands éloges au respect que les anciens Romains avaient pour la religion, il se jette, contre la cour pontificale, dans les plus violentes censures. Mais ce droit de légitime défense reconnu, faut-il imputer aux lettres seules les difficultés, qui alors troublaient la marche de la papauté? Pour juger cette question, il faut revenir sur nos pas, rassembler sous un même coup d'œil les traits divers du tableau que nous avons essayé de retracer, et prononcer ainsi en connaissance de cause, sans faveur ni prévention, sur l'œuvre de la renaissance classique, au point de vue de l'art, de la morale et du progrès de l'humanité.

CHAPITRE XV.

Influence de la renaissance des lettres.—Sa légitimité.

Nous avons, à un endroit de cette histoire, cherché à montrer que l'opinion qui fait dater une renaissance littéraire de la fin du onzième siècle, et la prolonge jusqu'au quatorzième, était une opinion fausse en ce sens, que si, au onzième siècle et plus tard, il y avait eu un réveil vif dans l'esprit humain, un mouvement intellectuel que, moins que qui que ce soit, nous sommes disposé à contester, il fallait se bien garder de confondre cet essor nouveau de la pensée, avec le sentiment littéraire proprement dit, et plus encore avec une divination et un désir de l'antiquité. Cette distinction que nous maintenons, de nouveau faite et nettement posée, reconnaissons qu'en effet il y a eu alors, et nous l'avons indiqué en son lieu et place, un effort, un grand effort de l'esprit humain pour sortir de lui-même et sans aucun secours des ténèbres, où depuis si longtemps il était plongé. Ainsi, au douzième siècle, Abeilard et Héloïse, Pierre le Vénérable, Jean de Sarisbéry, dans une hardiesse philoso-

phique; plus tard Roger Bacon, Thomas d'Aquin, Raymond Lulle, au nom de la science tout ensemble et de la religion, portent le savoir à une hauteur jusque-là inconnue du moyen âge. Le moyen âge semble donc de lui-même commencer une ère nouvelle, toucher à un monde nouveau de l'intelligence, quand vient tout à coup la littérature ancienne, on lui en fait du moins le reproche, l'interrompre dans sa marche hardie et ses voies fécondes. C'est en effet un spectacle triste au premier coup d'œil, que ce silence complet qui succède aux voix éloquentes des docteurs du treizième siècle. On souffre à voir cette soudaine et générale défaillance de la pensée théologique; et après un si grand et si noble effort, son repos et sa langueur. Il allait seul en effet, le moyen âge, depuis le onzième siècle; sans appui étranger, sans lumières d'un autre temps, privé des livres et des méthodes des anciens, il avait dû tout inventer de nouveau; ainsi il s'était fait dans la scolastique un instrument à lui, un instrument puissant; il avait transformé le latin en idiomes vulgaires, et ces idiomes en romans et en poëmes; et voilà qu'il est brusquement interrompu dans son œuvre; la science prodigieuse des Roger Bacon et des Thomas d'Aquin disparaît; la naissante littérature moderne perd sa naïveté; la foi, son unité. Voilà, si je ne me trompe, les reproches que l'on peut adresser, que l'on a for-

mulés contre la renaissance de l'antiquité au quinzième siècle.

Oui, l'œuvre du moyen âge n'a point été achevée; comme les colonnes aériennes des églises gothiques, comme la flèche sublime de leurs voûtes, la pensée n'a point été jusqu'au ciel, où par des degrés purs et laborieusement élevés, elle semblait monter depuis trois siècles, et toucher enfin. Je ne dirai point quelles ont été, et on les connaît assez, les causes qui ont altéré la pureté de la foi et ses extases. Je ne veux ici qu'examiner si, au point de vue de l'art, le moyen âge pouvait plus longtemps, et pouvait plus que ce qu'il a fait. On oublie que le moyen âge n'en était plus à son enfance, à sa jeunesse même, quand il s'est éteint; qu'il a péri, voisin de la vieillesse. Qu'a-t-il fait pendant les dix siècles de vie qui lui ont été donnés? il a inventé la scolastique, formule habile et puissante, il est vrai, mais étroite et stérile; qui ne semble aider la pensée qu'en l'étreignant, et la guide pour l'asservir; méthode d'ailleurs qui d'elle-même s'était épuisée, et était arrivée, à travers les plus misérables subtilités, à n'être plus qu'un moule usé, où la pensée périssait, faussée et appauvrie; et pourtant le mal le plus grand du moyen âge, n'était pas dans la scolastique. Ce que le moyen âge n'avait jamais eu, ce dont l'absence a ruiné toutes ses œuvres, c'est le sentiment de la forme, c'est-à-

dire de la mesure et du tour que l'on doit donner à la pensée humaine. La parole humaine, expression de l'âme, de l'intelligence, du cœur, ne vit pas, si puissantes que soient nos affections, d'elle-même; à la pensée même, il faut l'art; cet art, c'est le secret du style; or il manquait complétement au moyen âge: ne cherchez point ailleurs les causes de ses lents efforts et de sa brusque interruption. Tous les hommes du moyen âge, j'entends les plus illustres, ne sont, malgré le génie que l'on ne peut nier en quelques-uns, que des compilateurs; ils ne savent ni choisir, ni réduire, ni coordonner : tous artifices qui sont la vie de la parole humaine.

Qu'il en soit ainsi, dira-t-on, de la littérature savante ou plutôt scolastique du moyen âge, on le peut reconnaître; mais à côté de cette littérature théologique, ne voit-on pas déjà poindre une littérature nouvelle, populaire, qui, pour s'épanouir et se développer, n'avait pas besoin du pâle rayon de l'antiquité, et a dû s'y flétrir, plus que s'y ranimer. On a, en ces derniers temps surtout, beaucoup vanté les grâces fraîches et naïves de cette littérature, qui n'est plus l'antiquité, qui n'est pas encore les temps modernes, qui n'en est pas même l'aurore. Mais qui lira les différents cycles de ces romans du moyen âge, qui parcourra les poésies moins anciennes, s'apercevra facilement que la rudesse n'est pas

l'ingénuité, et l'incorrection, la grâce; qu'à cette littérature populaire, comme à la littérature des couvents, manquent le sens et le secret de l'art. Mêmes longueurs, mêmes digressions, mêmes incohérences, mêmes vestiges d'une antiquité mal comprise et mal appliquée. Voilà pourquoi, en un siècle, où le sentiment de la forme et du beau était si vif et si général, au siècle de Louis XIV, toutes les origines de notre littérature étaient oubliées ou dédaignées. L'intérêt historique qui de nos jours les a interrogées, est honorable sans doute et utile; mais il ne faut pas cependant qu'il aille jusqu'à prendre l'ignorance pour la naïveté, et pour la fécondité, l'impuissance.

Il y avait donc, et pour la scolastique et pour les littératures vulgaires, égale impossibilité à vivre plus longtemps, ou du moins à se développer, à grandir dans le cercle où elles s'agitaient.

Toutefois ces deux littératures n'avaient de commun que l'ignorance de la forme; du reste leurs fortunes étaient bien différentes : l'une finissait, et l'autre commençait. Pourquoi finissait la première, nous l'avons dit; nous avons montré en outre, et cela suffit en ce moment, que l'antiquité est innocente de sa chute; voyons ce que cette antiquité a fait pour la seconde; si elle lui a été utile ou nuisible.

Quand la littérature romane, exilée de la Pro-

vence, vint se réfugier en Italie, on l'accueillit avec faveur, mais avec une certaine réserve; on l'admit à célébrer les joies populaires, à redire les tristesses ou les triomphes de l'amour chevaleresque; mais on ne lui confia point les graves pensées; on ne la jugeait pas assez mûre et assez relevée pour l'histoire, la philosophie et les grandes questions; c'est au latin qu'on les réservait. Dans cette défiance de la solidité et de l'avenir des idiomes nouveaux, exagéré et faux au fond, il y avait cependant un sûr, bien que vague, jugement. Ces littératures n'avaient pas le secret et les conditions de la durée, le secret de l'art; aussi tant que l'art n'a point paru, que toute cette poésie est légère et frivole! combien éphémère et fantastique! Qu'on ne m'oppose pas Dante; le génie serait une exception; mais Dante même nous appartient; il a été touché du souffle divin de Virgile; dans le Dante toutefois, que de bizarreries encore! que de lourdes traces de la scolastique! son poëme n'est-il pas souvent une légende? quelle distance de sa poésie à celle de Pétrarque!

Avec Pétrarque se révèle, pour ne plus disparaître, l'influence de l'antiquité. Eh! qui pourrait n'en pas reconnaître l'heureuse impression; qui n'est frappé de ce tour, nombreux et délicat, précis et gracieux, qui encadre et rehausse la pensée; de ce choix et de cette sobriété de détails

qui, même en des sujets où l'âme s'épanche si facilement, se contient et se limite? Eh bien! ces cadences savantes, ces repos habiles, tout cet art de la poésie, le sentiment des délicatesses littéraires, Pétrarque nous l'a dit, c'est à Cicéron qu'il les doit. La phrase périodique, pleine, savante, de l'orateur romain a fait, par une mystérieuse et infaillible vertu, les qualités nouvelles et brillantes du poëte. Que dire de Pétrarque, que nous ne puissions dire de Boccace? Ainsi, pour ne nous point étendre sur des rapports faciles, en même temps que renaît l'antiquité, s'épure et se développe le germe des langues nouvelles. Élève ou du moins ami de Pétrarque, Chaucher lui emprunte et porte en Angleterre le sentiment nouveau de l'art et de l'harmonie.

En France, cette influence n'a pas été moins directe ni moins puissante. Les érudits du quinzième siècle allient l'étude de la langue française à celle de la littérature ancienne; Amyot façonne notre gaulois au tour de Plutarque ; et Rabelais ne fera pas au grec et au latin de moins nombreux et moins habiles larcins.

Si l'influence de l'antiquité se fût bornée à ce secret nouveau de la forme, elle eût encore été assez utile et assez belle. Mais que d'idées nouvelles elle a évoquées et remises en lumière! Un monde tout entier de poëtes, de philosophes, d'orateurs, d'historiens, de critiques, exhumé!

l'Orient et l'Occident sont réunis, et les siècles longtemps séparés se rejoignent. Chercher ces trésors enfouis, les découvrir peu à peu, les montrer au jour, les éclairer, tel a été le labeur des hommes infatigables qui ont continué l'œuvre de Boccace et de Pétrarque; ainsi ont travaillé le Pogge, Philelphe, tous les exilés de la Grèce; douce lumière qui se lève sur l'Italie, tandis que la France encore et une partie de l'Europe sont assises dans l'ombre. Le jour pour la France luit enfin; Budée, Henri Estienne la vengent noblement de cet arrêt qu'avait prononcé l'orgueil de l'Italie, qu'elle n'aurait jamais de savants. L'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, marchent comme elle à cette lumière de l'Italie, qui s'étendant toujours arrive jusqu'à l'Espagne, et éclate dans Vivès : grande révolution, que nous avons tâché de retracer!

Si cependant ces lumières avaient été nuisibles; si la science avait détruit la foi; si l'antiquité réhabilitée avait fait méconnaître le christianisme; si en un mot, les réactions quelquefois violentes tentées contre l'esprit nouveau étaient légitimes, il faudrait regretter ces dons, et plaindre la condition de l'esprit humain, qui ne pourrait trouver la science, sans perdre la pudeur de l'âme et de l'esprit. C'est donc maintenant qu'il faut examiner cette question qui d'abord s'est présentée à nous : l'antiquité a-t-elle contri-

bué à la révolte de l'esprit au quinzième siècle?

C'est un reproche qu'on est naturellement porté à faire à l'antiquité, en voyant les témérités de la pensée naître, pour ainsi parler, et augmenter avec ses progrès; en voyant dans le Dante, dans Pétrarque, dans Boccace, ces terribles invectives contre les papes. On oublie que ces apostrophes ou ces allusions ne sont que les échos d'une accusation plus ancienne; qu'au sein même de l'Église, elles avaient retenti au douzième et au treizième siècle avec une tout autre violence; et que les premières voix qui appelèrent le concile de Constance, ont précédé les voix des poëtes et des conteurs. On oublie aussi ces deux schismes que la littérature ancienne n'a pas faits; la papauté errante et partagée, et la réforme enfin éclatant, après le schisme, par des hommes qui n'avaient pas pour l'antiquité une bien grande admiration. La renaissance des lettres est donc parfaitement innocente de ces divorces déplorables. Il y a plus : quand s'est fait le déchirement douloureux de la chrétienté, les plus illustres entre les savants y ont été contraires. Si Henri Estienne a franchi le Rubicon, Budée est resté en deçà; Érasme a regretté que Luther n'eût pas suivi ses conseils.

Il faut tout dire pourtant : si l'étude de l'antiquité n'a point conduit à la séparation, elle a éveillé un esprit nouveau de tolérance et d'examen. Le Pogge nous l'a montré; et Valla est

réclamé par Luther. Et non-seulement ces doutes sont nés; mais de l'antiquité est sortie une autre et dangereuse influence; des souffles impurs, des espérances coupables, si elles n'étaient folles, ont corrompu et enivré les imaginations. Pomponius Lætus a rêvé le retour du paganisme; Gémiste Pléthon, le règne du platonisme. A ce banquet électrique et nouveau de la science, les convives se sont troublés, les vapeurs obscures, depuis tant de siècles dissipées par la lumière du christianisme, se sont de nouveau amoncelées; en un mot le paganisme, qu'on croyait à jamais vaincu, la philosophie qui avait été proscrite, ont reparu. Esprits déchus et précipités au fond de l'abîme, ils ont remonté à la lumière, et disputé le trône qui leur avait été enlevé. L'illusion ne s'est point arrêtée au quinzième siècle; elle a traversé le seizième, et suspendue, retardée dans sa marche au dix-septième siècle, elle a reparu plus forte et plus générale, au dix-huitième siècle. Il n'en faut pas douter : le charme a duré jusque-là. Que dis-je? alors il s'étend et se fortifie. L'antiquité envahit tout : idées, mœurs, littérature, monde politique et monde moral ; la Grèce et Rome ont des anniversaires, non plus clandestins et timides comme ceux de Pomponius Lætus, mais publics, mais solennels. Et enfin un auteur se rencontrera qui, imprudent héritier des espérances de Pétrarque, des regrets du Pogge, des vœux de

Pléthon, et infidèle à quinze siècles de liberté donnés au monde par le christianisme, déplorera la chute du paganisme, et en tentera, autant qu'il est en lui, la réhabilitation historique, philosophique et politique : est-il besoin de nommer Gibbon ? Frappé d'une première impression, Gibbon en écrivant l'histoire de la Décadence de l'empire, n'a vu dans le christianisme que l'institution qui avait mis vêpres, des moines déchaussés et des processions à la place des magnifiques cérémonies du culte de Jupiter et des triomphes du Capitole.

« J'ai pensé quelquefois, dit-il dans ses mémoires, à l'occasion de la révolution, à écrire un dialogue des morts, dans lequel Voltaire, Érasme et Lucien se seraient mutuellement avoué combien il est dangereux d'exposer une ancienne superstition au mépris d'une multitude aveugle et fanatique. » C'est sûrement en sa qualité de vivant que Gibbon ne se serait pas mis en quatrième dans le dialogue et dans les aveux. Il soutenait alors n'avoir attaqué le christianisme que parce que les chrétiens détruisaient le polythéisme, qui était l'ancienne religion de l'empire [1].

Toutefois cette illusion produite par l'antiquité

[1] Notice sur la vie et les ouvrages de Gibbon. — Edit. de M. Guizot.

ne pouvait toujours durer; aujourd'hui, je le crois, elle est dissipée; et elle l'est, après une triste expérience. Ces souvenirs de liberté qu'évoquaient Pétrarque et Rienzi; ces usages romains que ressuscitait Pomponius Lætus; ces noms latins qu'affectionnait l'académie de Naples; toutes ces images et les imitations du passé, toutes ces fantaisies de quelques savants, un peuple tout entier les a adoptées; Rome et Athènes ont vu leurs fêtes, leurs mœurs, leurs jeux, leurs costumes ressuscités; dernière illusion, si je ne me trompe, de cette magie de l'antiquité, dont le charme, après avoir captivé le quinzième et le seizième siècle, s'est soutenu aux siècles suivants, et a éclaté dans le nôtre. Faut-il s'étonner de cette lente et mystérieuse influence? pendant cinq siècles, notre éducation, notre littérature n'étaient-elles pas païennes? quelle merveille qu'un beau jour l'antiquité ait paru au dehors, quand depuis si longtemps elle était renfermée en nous! Pomponius Lætus et Gémiste Pléthon avaient bien deviné : Rome et la Grèce devaient reconquérir le monde; la révolution est, dans un certain rapport, la traduction de leurs rêves.

Ce péril n'est plus à craindre; l'antiquité peut être aujourd'hui étudiée et admirée sans danger; le paganisme est bien mort; il n'en reste que ce souffle même de la pensée, qui s'attachant

aux œuvres du génie, est impérissable comme le principe même dont il émane.

Ces erreurs après tout ne doivent point surprendre; la réaction est toujours proportionnée à l'action. Quelle merveille que l'antiquité, si longtemps inconnue, si longtemps voilée, eût, en se montrant tout à coup, ébloui et fasciné les regards! Mais aujourd'hui ce danger n'est plus à craindre; l'antiquité profane a sa place dans la pensée et l'imagination, mais elle n'usurpe point. Une autre antiquité, celle dont nous sommes sortis, l'antiquité chrétienne la voit sans défiance; assez sage pour ne la point proscrire, assez forte pour ne la pas redouter. Le dix-septième siècle du reste nous avait donné cet exemple; siècle de bon sens et de génie, il a pris de l'antiquité cela seul qu'il en fallait prendre, la beauté littéraire, qu'il s'est appropriée, et qu'il a rehaussée par le sentiment chrétien. Avant lui, en France encore, un autre et noble emprunt avait été fait à l'antiquité. Les successeurs de nos savants du quinzième siècle, les successeurs, disons mieux, les continuateurs des grands écrivains de l'antiquité, Montaigne et Charron, en ont exprimé la sève de raison et d'esprit; ils en ont pris aussi une certaine hardiesse morale, contenue et discrète, que le dix-huitième leur a en partie empruntée, avec moins de réserve toutefois : Rousseau et Diderot, en s'inspirant de Sénèque

ou en le faisant parler, le dénaturent souvent.

Que ce soit l'honneur de notre siècle d'unir, de mêler ces influences diverses de la pensée ancienne et de la pensée moderne; d'allier, au sentiment de pureté littéraire, puisé à la source antique, et à la spiritualité chrétienne, cette tolérance philosophique, cette autorité de la raison que ramène, sans tyrannie, le doute de Montaigne. Ce fut là d'ailleurs, tout d'abord, au milieu des diversités de la renaissance, le caractère de l'esprit français; hardiesse et réserve, amour de l'antiquité et foi chrétienne, c'était l'esprit de Budée. Ainsi dans ce grand travail, la France, venue la dernière, a fait la plus utile et la plus difficile tâche : elle a épuré, corrigé, vivifié les labeurs de la science; elle a dégagé l'antiquité, et n'en a pris que le vêtement immortel, la pensée et l'art de rendre la pensée; commençant ainsi ce travail de progrès, qu'elle n'a depuis cessé de poursuivre, et devenant le creuset où passent, se transforment, se purifient, se moulent les idées qui doivent rester le patrimoine de l'humanité.

CHAPITRE XVI.

A laquelle des deux littératures, grecque ou latine, la littérature française est-elle le plus redevable [1] ?

Les peuples modernes n'ont point de traits originaux, ni une physionomie qui leur soit propre; dans leurs mœurs, leurs lois, leurs institutions, leurs littératures, on retrouve les vestiges et comme le sceau de l'antiquité. Deux nations anciennes ont surtout marqué l'Europe de l'empreinte de leurs arts, et du cachet de leur esprit. De ces deux peuples, le premier, disposé par son organisation, son climat, son éducation, à tous les nobles sentiments, à tous les enthousiasmes du bon et du beau, qui pour lui se confondaient dans une même expression et une même idée, a su renfermer, dans une étroite contrée, d'incroyables prodiges de courage et de génie. Mobile, inquiet, avide de sen-

[1] Cette question, proposée il y a quelques années par l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, qui a couronné le Mémoire que l'on donne ici, nous a paru se rattacher naturellement à l'histoire de la renaissance des lettres, et en être, du moins pour la littérature française, le complément nécessaire.

sations nouvelles, il était merveilleusement propre à recevoir les impressions de l'éloquence et de la poésie. Par un rare privilége, le sens le plus exquis, le goût le plus délicat, s'alliaient chez lui à l'imagination la plus hardie et la plus éclatante. Amoureux de paroles et d'harmonie, il pardonnait plus volontiers un mauvais conseil, qu'une mauvaise expression. Aussi, quand avec ses vertus il eut perdu sa liberté, il conserva sur ses vainqueurs une supériorité bien glorieuse, la supériorité intellectuelle, et un empire indestructible, l'empire du génie. Tels furent les Grecs.

A côté des Grecs, et plus près de nous, apparaît un peuple dont les destinées ont eu sur l'univers une influence plus grande encore, et non moins digne d'attention. Appelé par la nécessité, par ses mœurs, par ses dieux, à la conquête du monde, longtemps il ne songea qu'à remplir cette mission de gloire. Mais enfin ses vertus vinrent échouer contre l'excès des richesses, et dans ses triomphes mêmes, il trouva le germe de sa décadence et l'expiation de ses victoires. Vainement il voulut lutter contre cette marche inévitable des fortunes humaines. Vainement il voulut repousser loin de lui la philosophie qu'il accusait de corrompre la pureté des mœurs ; elle pénétra au sein de ses cités, où les sciences et les lettres l'avaient précédée ;

une lumière nouvelle s'éleva sur lui; bientôt son génie s'enflamma à cette soudaine clarté, et des chefs-d'œuvre sortirent d'une émulation féconde : heureux que cette gloire des lettres, qu'il avait dédaignée, vînt lui assurer cette immortalité, dont ses triomphes lui auraient mal répondu, et perpétuer dans son langage cette domination qui, créée par la victoire, avait disparu avec elle! J'ai nommé les Romains.

Tels sont les deux peuples de l'antiquité, qui ont laissé lès traces les plus durables de leur passage dans le monde, et qui ont le plus imprimé aux langues et aux littératures modernes les formes de leur goût, et le caractère de leurs créations intellectuelles. Toutefois, entre la littérature grecque et la littérature latine, il existe une grande différence; l'une est primitive, l'autre empruntée. La première dut donc transmettre au génie moderne ses larges proportions et sa séve vigoureuse ; la seconde, qui elle-même avait reçu d'Athènes une partie de ses richesses, ne peut guère fournir à nos littératures et à nos idiomes que le fond des expressions, et cette pureté de goût dont elle avait immédiatement hérité, et qu'elle garda soigneusement. Aussi celle-là retint plus longtemps son éclat et sa fraîcheur première; celle-ci au contraire, parvenue rapidement à la perfection, passa en peu de temps à la décadence; et c'est chose assez

curieuse dans l'histoire de l'esprit humain, que de voir cette littérature grecque, qui avait déjà produit ses plus beaux ouvrages, à l'époque où Rome commençait à peine à essayer son rude génie, que de la voir, dis-je, encore brillante de jeunesse et de force et conservant toute la délicatesse de son goût, quand sa rivale et son élève, qui venait à peine de naître, était déjà atteinte de stérilité et de langueur. Lorsque les auteurs latins, altérés et corrompus, tourmentaient par l'affectation et la recherche cette langue simple et grave, qu'avait formée Cicéron à l'école de Démosthènes, Lucien, Plutarque, retrouvaient, dans l'idiome grec, une expression nette, précise et animée, qui rendait avec fidélité la finesse malicieuse ou la simplicité pleine de bon sens de leur pensée. Les Pères de l'Église grecque obtinrent sur les Pères de l'Église latine la même supériorité. Plus tard cette différence subsista; ce fut au onzième siècle seulement que le grec dégénéra en langue romaïque ou grec moderne. A la même époque, il y avait longtemps que le latin n'existait plus comme langue vivante; la langue grecque au contraire était encore parlée à Constantinople et dans l'Église d'Orient; soit que, comme toutes les productions, le génie grec transplanté en Italie y éprouvât le climat moins favorable et le ciel moins

ami; ou bien que, semblable à ces terres fortes mais sans fond, qui produisent vite et beaucoup et s'épuisent de même, le sol de l'Italie ne pût suffire à porter longtemps de tels fruits, aussi abondants et aussi beaux; soit plutôt qu'il y ait dans l'air de la Grèce une vertu singulière, une influence plus bienfaisante, qui nourrit et conserve la pureté du goût, la beauté des formes, la fraîcheur de l'imagination et l'enthousiasme. Ainsi, sur les montagnes du Pinde, parmi les neiges de l'Olympe, au sein des forêts du mont Parnasse, sur les rives de l'Eurotas, vivaient au fond des cœurs et s'animaient de tous les souvenirs passés et des humiliations présentes, les fiers courages qui devaient se révéler par tant de constance et d'adresse.

Malgré ces différences, la langue latine a eu, comme la langue grecque, une grande influence sur les créations modernes de l'esprit humain, et principalement sur les chefs-d'œuvre de la littérature française. A laquelle de ces deux langues cette littérature est-elle le plus redevable? question étendue et difficile, dont il n'est pas aisé de tracer et de fixer les limites précises. Pour arriver à une solution satisfaisante, nous prendrons la langue française à son origine, nous la suivrons dans ses essais, ses développements, ses progrès et ses époques les plus brillantes, en la considérant, non sous toutes ses

faces, mais seulement dans ses rapports avec la question qui nous occupe : moyen le plus sûr, selon nous, de saisir la vérité, et de répandre dans ce sujet la clarté avec l'ordre; car, en matière d'histoire littéraire, comme en toute autre, les faits valent mieux que les paroles, et, s'ils sont présentés avec exactitude, la vérité doit naturellement en sortir.

Avant d'entrer dans cet examen, il nous paraît nécessaire de poser une distinction qui, ici surtout, nous semble essentielle et fondamentale : l'influence qu'une littérature peut avoir sur une autre est double; elle est générale ou particulière; je m'explique : il y a, pour ainsi dire, dans une langue la partie matérielle et la partie intellectuelle; la première qui consiste dans les expressions, les tours, les formes plus ou moins parfaites sous lesquelles se produit notre pensée; partie purement mécanique et qui ne saurait jamais manquer à un peuple : la seconde partie, que j'appellerai langue du raisonnement, sert plus spécialement à rendre les opérations de l'entendement, les hardiesses de la pensée, ou les créations de l'imagination. Si cette distinction est juste, il s'ensuivra que la langue latine a exercé sur la littérature française une influence plus particulière, et la langue grecque une influence plus générale, non que cette distinction doive être exclusive; nous ne

voulons ici que marquer le caractère spécial de ces deux influences, que nous verrons d'ailleurs quelquefois se confondre. La partie matérielle d'une langue précédant nécessairement la partie intellectuelle, qui suppose l'exercice de la pensée et un plus grand développement de la société, il est juste de commencer cet examen par la langue latine; d'ailleurs l'ordre des faits littéraires et la formation même de la langue française nous indiquent cette marche.

Le berceau du langage d'un peuple est, comme l'origine même de ce peuple, entouré de nuages. L'amour-propre national ou l'esprit de système aime à l'environner de cette magie, que le lointain prête à tous les objets. Ainsi quelques auteurs ont assigné comme principe à la langue française, la langue celte, mot qui, appliqué d'abord à tous les langages de l'Europe, désigna plus particulièrement celui des Gaulois. Sans adopter l'antiquité, et surtout l'universalité de cette langue celtique, nous reconnaîtrons cependant que, plus ou moins altérée, elle régnait dans les Gaules lors de leur conquête par César. Jusqu'à quel point s'est-elle ensuite conservée? quelle a été son influence sur la langue française? réfugiée en Angleterre avec les Bretons, se retrouve-t-elle réellement dans le gallois, le cornouallien? ces questions, d'ailleurs étrangères à notre sujet, nous paraissent plus obscures

qu'utiles. Si, dans ces révolutions qui bouleversent ou anéantissent des peuples, on a peine à rencontrer quelques vestiges de leur histoire, l'expression fugitive et rude de la pensée, dans des siècles de barbarie, doit s'effacer bien plus facilement encore. Arrêtons-nous donc à Jules César, époque où l'on trouve dans les Gaules des monuments de la puissance et de la langue romaines.

Rome, qui dut l'empire du monde à son habileté, plus peut-être encore qu'à son courage, imposait aux peuples vaincus son langage avec ses lois. C'était tout à la fois politique et fierté. Sous Auguste, les contrées méridionales de la France étaient latines; les côtes de la Méditerranée et les autres provinces plus septentrionales le furent bientôt; la langue latine, bien que corrompue et affaiblie, régnait donc dans les Gaules comme idiome vulgaire sous la domination romaine; elle s'y soutint long-temps encore, bien qu'altérée et obscurcie, au milieu de la barbarie qui enveloppait et pressait l'Europe de toutes parts. Elle finit pourtant par se perdre et s'éteindre insensiblement dans ces patois populaires qui, variant dans les différentes provinces, disparaissent et s'effacent pour faire place à d'autres idiomes grossiers. Mais comme la dignité de la pensée humaine ne saurait périr entièrement, non plus que sa liberté, pendant

les cinq siècles qui précédèrent et préparèrent l'origine des langues modernes, il s'éleva, de loin en loin, dans tous ces pays romains, mais surtout en France et en Italie, quelques hommes dignes d'une meilleure époque. Tous écrivirent en latin. Leurs pensées et leurs expressions, souvent obscures et corrompues, tout en accusant leur talent, accusent aussi les malheurs du siècle dans lequel ils parurent. Il est des temps funestes au génie comme à la vertu ; il ne suffit pas d'être né pour de grandes choses : si la fortune trahit vos destinées, vous mourez obscur. Ces hommes ne furent que d'heureux accidents, des éclairs échappés à des siècles malades, qu'ils ne purent guérir. De toutes parts la langue latine s'en allait avec l'empire. Nous tombons dans la barbarie.

A cette époque, toute littérature disparaît ; il existe seulement dans les Gaules trois langues imparfaites : la celtique, la latine, et la romane, mélange informe des deux premières. Bientôt la langue des Francs, appelée aussi *théotisque*, la même que celle des Germains et des Allemands, étouffa celle des Gaulois et des Latins. Il n'y eut donc plus que deux langues, la romane et la tudesque, seules en usage jusqu'au règne de Charlemagne. Une telle confusion n'était pas, on le sent, favorable au développement de l'intelligence. Cependant il y a dans l'esprit humain

une activité qui ne saurait longtemps rester oisive; le neuvième siècle vit recommencer le mouvement qui devait porter la société vers de meilleures destinées, et qu'un homme seul lui donna; homme extraordinaire, et qui, jeté au milieu de la barbarie, la dissipa un instant par l'éclat de son génie et la puissance de sa volonté. Mais Charlemagne ne put ressusciter les lettres, et la secousse dont il avait agité l'esprit humain cessa avec lui, ainsi que cet empire des Césars qu'il avait relevé. En convenant avec les historiens, que les efforts faits par Charlemagne pour la renaissance des lettres se sont beaucoup ralentis après lui, nous ne partageons pas l'opinion qui ne veut voir, après ce prince, qu'un long sommeil de l'esprit humain; nous pensons, au contraire, que, bien que faible et inaperçue, l'œuvre de la régénération intellectuelle se continuait; autrement, nous ne saurions expliquer ce grand mouvement qui, aux dixième et onzième siècles, entraîna les peuples.

En effet, au moment où, écrasée par l'invasion des Barbares, l'Europe cherchait à se relever de dessous tant de malheurs et de ruines, au midi de la France naissait, se développait une littérature vierge et native. Sortie du sein des besoins et des passions d'un peuple, consacrée à exprimer la délicatesse et la vivacité de l'amour, elle reproduit aussi, dans ses tours simples, ses

formes naïves, sa physionomie piquante, l'influence des mœurs religieuses et chevaleresques, la vie enfin et le mouvement si poétique de cette merveilleuse époque. Rien ne lui manque de ce qui peut plaire à l'esprit ou captiver le cœur : imagination riante et facile, sensibilité vive et touchante, énergie mâle et franche, sentiments doux et affectueux, tendresse pure et fidèle, souvent ingénieuse, elle a tous les charmes, toutes les séductions. Dans sa libre et brillante allure, dans sa jeune hardiesse, elle retrace quelque chose de la beauté et de la souplesse de cette langue grecque qui, transportée dans le Midi avec les Phocéens, sous un riant soleil et un climat heureux, a dû y déposer des germes créateurs et de secrètes inspirations, et y répandre comme une teinte brillante du génie oriental. Spectacle curieux que celui de cette littérature toute d'inspiration et d'amour, dont l'éclat aussi vif que passager ne brille qu'un moment, au milieu des ténèbres générales, mais qui, grande dans son déclin et féconde dans ses ruines, se fond dans la langue espagnole, renaît dans la langue italienne, et passant à la cour de France, éclipsée, mais non entièrement effacée par un idiome plus rude, lui communique quelque chose de sa douceur et de sa franchise nationales. Par une singularité que la critique littéraire n'a pu encore clairement expliquer, cette littérature

romane disparaît tout à coup. Quelques auteurs attribuent ce silence à la guerre des Albigeois; d'autres à la réunion de la Provence à la couronne de France. Peut-être avait-on craint que ces accents nationaux, en laissant aux douleurs des vaincus une plus énergique expression, en parlant plus puissamment au patriotisme, ne réveillassent dans les cœurs, avec le souvenir de la liberté passée, l'impatience de la servitude présente. Cette littérature nationale, exilée par la conquête, se réfugia dans les chants de quelques bardes, qui parcouraient à cette époque l'Europe, et que l'on retrouvait en plus grand nombre dans les forêts de l'Angleterre et les montagnes de l'Écosse, où ils nourrissaient un noble patriotisme et de vieilles vertus. L'introduction des troubadours à la cour de Londres, influa sur la formation de la langue anglaise, et fournit à Chaucer, le père de cette littérature, les premiers modèles qu'il ait imités.

Quoi qu'il en soit, ce fut pour la langue française un événement malheureux, qui en retarda singulièrement le développement, et lui dut ôter beaucoup de son originalité, et de sa vivacité native. On conçoit, en effet, tout ce qu'auraient pu produire de vigoureux, de noble, cette séve et cette vie d'une langue harmonieuse, facile, animée, si, mêlées à l'étude libre et grande de l'antiquité, elles y eussent puisé ce qui pouvait

leur manquer. Il n'en fut pas ainsi : le génie français, étouffé sous une érudition fausse et mal dirigée, perdit dans de laborieuses tentatives, sa fraîcheur, sa grâce et son caractère primitif, qui était la naïveté. Il lui fallut beaucoup de temps, beaucoup d'efforts, pour sortir de dessous cette science stérile qui l'accablait, et percer cette enveloppe étrangère qui gênait son essor.

D'autres auteurs attribuent l'anéantissement de cette langue à la rapidité même de son développement; dirai-je de sa perfection? Ils ne veulent voir dans cette poésie brillante et animée, que les premières saillies et comme le premier jet de cette vivacité d'imagination particulière à la jeunesse des nations, comme à celle de l'homme; vivacité qui, n'étant point nourrie et soutenue par les fortes études de l'antiquité, a dû s'éteindre promptement; semblable à ces fruits trop précoces qui perdent, en durée et en saveur, ce qu'ils gagnent en maturité. Ainsi, tandis que quelques littérateurs ont regardé la perte de cette langue comme une calamité qui a longtemps retardé les progrès de la littérature française, d'autres n'y ont vu qu'un accident sans danger; ils ont même pensé que les difficultés qui avaient retardé le développement de la langue d'Oil, ou romane-wallone, lui avaient été utiles; que cette langue ainsi formée lentement, devait à ce travail même, sa netteté,

son élégance, ses chefs-d'œuvre enfin. Nous ne saurions partager cette dernière opinion ; nous pensons que si, malgré ces obstacles, et un idiome souvent rebelle, à la poésie surtout, notre littérature, sous les inspirations et par les soins du génie, a acquis une telle perfection, elle n'eût rien perdu par le mélange d'une langue sonore, riche, accentuée, et, pour ainsi dire, plus moderne et plus nationale.

Toutefois, cet heureux élan d'un peuple spirituel et susceptible de vives impressions, n'eût pas suffi à tirer la France et l'Italie de l'ignorance où elles étaient plongées, si un événement aussi étendu dans ses conséquences, que généreux dans son principe, les croisades, ne fût venu réveiller l'Europe et l'arracher à son apathie. Des usages nouveaux, des arts inconnus, un climat plus doux, les sites délicieux de l'Asie Mineure, l'aspect des monuments antiques, tous ces spectacles durent faire sur les guerriers chrétiens une impression profonde, et leur inspirer, avec l'admiration, l'amour des arts agréables. Le séjour de Constantinople eut sur l'esprit des croisés une influence salutaire : ils s'habituèrent à goûter les sciences que l'on y cultivait encore. La langue grecque, pleine de grâce et d'harmonie, dans ses altérations mêmes, adoucit insensiblement et forma leurs oreilles accoutumées à de plus rudes accents. L'époque des croi-

sades nous offre les premiers monuments de la poésie française. La chute de Constantinople allait encore frapper l'imagination des peuples par de plus fortes secousses. En même temps qu'elle fut pour le monde politique un grand événement, elle fut pour la civilisation et les lettres une époque non moins remarquable en Europe. Alors brillent les premières étincelles de cette vive flamme qui devait, réveillant les esprits assoupis et comme éteints, jeter par la suite une si grande clarté ; bientôt on vit les chefs-d'œuvre anciens sortir en foule de ce sol de l'Italie, deux fois la patrie du Génie et des Arts. Les savants grecs, appelés et recueillis par les soins et la générosité des Médicis, répandirent l'étude du grec, et de ces immortelles productions qui déjà, une fois, avaient animé et fécondé le génie de Rome. L'Italie, qui jusque-là avait précédé et surpassé toutes les autres nations, devait la première ressentir les heureux effets de cette révolution, qui allait se communiquer aux autres peuples. Les sciences et les lettres profitèrent, en Italie et surtout à Florence, du désastre qu'elles éprouvaient en Orient : la philosophie platonicienne, enseignée par les Grecs réfugiés, fut en état de lutter contre celle d'Aristote. On se porta vers l'étude des anciens, et surtout des Grecs, avec une ardeur nouvelle. Boccace ranima l'étude du grec, comme Pétrarque avait ranimé

celle du latin. De l'Italie, cette ardeur se répandit en France.

Entre les écrivains dont les travaux ont eu le plus d'influence sur le développement et le caractère de notre langue, Amyot ne fut ni le moins célèbre, ni le moins utile. Sa traduction de Plutarque, celle qui laisse le plus à cet auteur sa façon simple, grecque, traduction dont le mérite n'a point encore été surpassé, en reproduisant fidèlement une foule de tournures qui, par leur naïveté facile, leur grâce et leur finesse, convenaient si bien au génie français, a dû nécessairement imprimer à la langue plusieurs de ces formes de style qui, pourtant, nous viennent en plus grand nombre du latin. Auteur plein de charme dans sa bonhomie, comme son modèle, Amyot conserve à la pensée, dans sa négligence apparente, une force singulière ; et cette simplicité de l'expression relève merveilleusement la profondeur de la réflexion, ainsi que le bon sens de Plutarque, et quelquefois la petitesse des détails dans lesquels il entre, contraste plus vivement avec la grandeur des hommes et des événements qu'il retrace, et sert à les mieux faire ressortir : car souvent un mot peint un caractère, comme un trait, une physionomie. La traduction des hommes illustres est le premier monument solide de notre prose.

Après Amyot, Montaigne contribua le plus

à fixer la langue française, et à y imprimer les formes grecques et latines. Nourri de la lecture des auteurs anciens, Montaigne les a transformés en sa propre substance. Original dans la pensée et l'expression, alors même qu'il imite, son style offre un mélange piquant de naturel et d'étude, de rudesse gauloise et de simplicité antique, de naïveté et de profondeur. Plein des maximes fécondes des chefs-d'œuvre grecs et latins, il les développe, les commente, les continue. Ses pensées se mêlent et se fondent si bien avec les pensées de ces grands maîtres, qu'elles ne semblent former qu'un même tout. Sa vive et puissante imagination les anime et les rajeunit en les traduisant. Nul écrivain n'a plus importé dans notre domaine littéraire de richesses étrangères, et des richesses qui soient devenues plus nationales. On sait qu'il est, avec Plutarque, l'écrivain dont Rousseau a le plus souvent reproduit les tours et les expressions, les vérités et les paradoxes. Parmi les hommes qui introduisirent le plus dans la langue française, les expressions, les formes et le caractère de la langue grecque, nous devons aussi placer Ronsard, dont le génie vraiment poétique, nourri de l'étude des anciens, étonne par la verve, l'enthousiasme, l'élévation des pensées et la pompe des expressions. Notre langue n'était pas fixée; Ronsard en méconnut le génie, et lui fit

trop de violence; elle changea peu de temps après, et le poëte resta étranger dans son propre pays ; toutefois du mouvement qu'il avait communiqué, il resta quelque chose, et l'empreinte grecque ne s'effaça pas entièrement.

Ainsi se montrent peu à peu les caractères de notre langue. Rabelais en présentait déjà presque tous les traits: la finesse, la netteté, l'harmonie; Montaigne lui a donné plus de mouvement, de vigueur et de vie; Charron, son disciple, plus correct et plus méthodique, l'épure et la règle. Nous touchons au seizième siècle.

Les savants travaux, les découvertes récentes, les agitations politiques de ce siècle, avaient excité et nourri dans les esprits cette chaleur féconde, qui prépare et produit de grandes choses. La langue, sans être encore entièrement fixée, était néanmoins parvenue à ce point où elle peut soutenir et seconder les inspirations du génie. La poésie qui précède et annonce les merveilles de l'éloquence, soit que réellement elle ne doive paraître qu'une enfance et comme un essai de l'art, soit que plus spontanée et plus vive, elle se prête mieux aux saillies irrégulières de la jeune imagination d'un peuple, la poésie avait eu son Malherbe. Non moins heureuse, la prose avait, sous la plume de Balzac et même de Voiture, reçu ces formes nobles et arrondies, ces grâces brillantes et hardies, ces tours pleins et nom-

breux qui suivent sans effort et animent le développement de la pensée; caractère naturel et simple qu'elle a perdu de nos jours, où le besoin de rajeunir les idées pour piquer un goût émoussé, oblige de multiplier les traits brusques et saillants, et de substituer, à des émotions habilement excitées et soutenues, des secousses promptes et violentes. On a, ce semble, perdu le secret de cette langue, qui, noble comme le grand siècle qu'elle annonçait et qu'elle prépara dignement, se prêtait si bien à la dignité de la pensée et à la franchise de l'âme.

Le siècle de Louis XIV s'avance : là doit se porter particulièrement notre attention, car là seulement est achevé le grand travail de la langue française. Là se montre une littérature complète; mais avant de tracer le tableau de cette époque immortelle, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur l'espace que nous avons parcouru, et de fixer quelques-uns des traits, qui nous serviront à reconnaître l'influence que nous cherchons à signaler.

Nous avons vu la langue latine, fondue avec d'autres idiomes, fournir le fond de la langue française; mais elle n'a exercé sur aucune production une influence grande et généreuse. La littérature grecque, au contraire, a inspiré Amyot; les croisades et la chute de Constantinople ont réveillé l'esprit humain engourdi. La

philosophie grecque a puissamment agi sur les opinions, à savoir dans le Midi, où elle reparaissait dans la scolastique introduite par les ouvrages qui avaient emprunté les doctrines d'Aristote, et plus tard en Italie, où les dogmes platoniciens vinrent remplacer les systèmes du précepteur d'Alexandre. Les sciences des Grecs commencèrent, en 661, à exercer leur première influence sur les Arabes, qui eux-mêmes l'exercèrent sur le midi de l'Europe principalement. Leur philosophie surtout, ou plutôt celle d'Aristote, pénétra rapidement en Occident. Toutefois ces influences sont encore vagues, tâchons de les préciser dans l'examen du siècle de Louis XIV.

Le défaut d'une littérature qui commence, est de ne savoir point distinguer les genres, comme celui d'une littérature qui finit est de les confondre : dans l'une c'est ignorance, dans l'autre satiété. Ainsi, dans le tableau que nous avons offert, au milieu de quelques ouvrages remarquables et malgré d'heureuses tentatives, nous avons pu voir que la littérature était encore dans son enfance. Le quinzième et le seizième siècles, si mémorables dans l'histoire de l'esprit humain, le premier par le mouvement rapide qui fut donné à la pensée, le second par des travaux d'une immense érudition et d'une patience admirable, ces deux siècles, disons-nous, n'étaient qu'une préparation à notre grand siècle littéraire; alors

seulement se fixa, avec le caractère de la langue, le vrai génie de la littérature française; alors parurent en foule tous les chefs-d'œuvre qui ont élevé si haut la réputation de notre patrie. De ces ouvrages, les uns ne doivent rien à l'imitation; les autres en portent une empreinte plus ou moins profonde, plus ou moins étendue; et, à part quelques rares exceptions, on peut dire que la littérature du siècle de Louis XIV fut produite tout entière sous les inspirations de l'antiquité. Boileau apprend d'Horace l'art heureux de donner l'exemple avec le précepte, de mêler à la censure des travers les leçons du goût. Corneille puise dans Lucain ces mâles accents de la fierté romaine, qui semble s'être réfugiée dans les vers du chantre de Pharsale, comme en un dernier et noble sanctuaire. La tragédie romaine ne pouvait lui fournir que quelques imitations partielles; car elle ne fut ni dans son origine, ni dans ses progrès, autre chose que la tragédie grecque, mesquine, rétrécie; elle n'eut presque rien de national, d'approprié aux mœurs, aux institutions du peuple latin. Molière dérobe à Plaute quelques intentions comiques. Ce sont à peu près là, avec quelques sujets empruntés à Phèdre par La Fontaine, toutes les traces d'influence de la littérature latine sur la littérature française, influence bien secondaire, et que d'ailleurs la littérature grecque a aussi exercée avec une

autre influence bien supérieure. Si La Bruyère se contente d'emprunter à Théophraste la forme vive et piquante de l'observation, Bossuet est plein de mouvements et de pensées puisés dans les orateurs sacrés de l'Église grecque; on trouve dans saint Jean Chrysostôme le germe de ces vives et magnifiques images, de ces impétueuses et sublimes saillies, de ce génie oriental, enfin, qui, dans l'évêque de Meaux, éclatent avec tant de puissance. Dans un discours célèbre, Fénelon se plaît à faire sentir cette supériorité, ces richesses des pères grecs, source abondante d'heureuses inspirations. Mais ce n'est pas seulement à l'antiquité sacrée, que Bossuet demandait l'enthousiasme. Ce mâle et ardent génie allait ranimer au flambeau d'Homère cette pensée fatiguée, qui avait accablé les grandeurs humaines par l'effrayant témoignage de notre néant, et qui semblait elle-même trembler sous la majesté sainte et la profondeur terrible des mystères, des craintes, ou des espérances qu'elle proclamait. Quand, dans ces soudaines illuminations, l'orateur, embrasé d'un feu divin, nous emporte avec lui aux champs de Rocroy, de Fribourg, sur les traces de son héros, et nous fait partager l'émotion de la victoire, ne sent-on pas qu'il est échauffé par la lecture et le tableau de ces grandes peintures, dont le chantre d'Achille a rempli son imagination et

son âme? Il y a là tout l'enthousiasme guerrier, tout le mouvement de l'*Iliade*.

Puis-je parler d'Homère et de son influence sur le génie français, sans que l'on se rappelle aussitôt cet ouvrage qui, inspiré tout entier par le goût le plus délicat, l'admiration la mieux sentie de l'antiquité, semble comme une continuation de l'*Odyssée*. Mélange d'une simplicité antique, d'une pureté chrétienne et d'une raison sublime, le *Télémaque* est un ouvrage à part dans les productions du génie moderne. Fénelon avait plus qu'aucun autre écrivain, le goût antique et grec. Il avait aussi d'Athènes l'esprit vif et pénétrant, la raison pure et élevée, la simplicité élégante et la poétique imagination. En lisant le *Télémaque*, on croirait lire la plus belle traduction d'un des plus beaux poëmes d'Homère. Ce sont les couleurs douces et aimables, les peintures naïves de mœurs, les formes antiques qu'on admire dans le poëte grec. Émule d'Homère, Fénelon le devient encore de Sophocle. Les infortunes de Philoctète excitent la piété des lecteurs français, comme elles avaient excité celle des Athéniens.

Cette inspiration du génie grec se manifeste non moins clairement dans ce poëte, qui, jeune encore, confia à sa mémoire, pour les dérober aux flammes, les grâces légères et délicates, les amours pleines de charme de *Théagène et Cha-*

ryclée ; déposant dès lors dans un inviolable sanctuaire ces trésors de la littérature grecque, qui devaient féconder, embellir son imagination déjà si belle et si riche par elle-même. Racine a, il est vrai, reproduit l'âme tendre de Virgile, la mâle vigueur de Tacite; mais il a dû à la tragédie grecque l'unité de dessein, la régularité du plan, la proportion des parties, l'exacte observation des vraisemblances, en un mot, tout le système tragique.

L'influence de la littérature latine sur la littérature française, se renferme donc dans un cercle très-étroit; elle ne porte guère que sur les artifices de la composition, c'est-à-dire sur les formes extérieures de la littérature plutôt que sur le fond; elle ne pénètre pas dans son essence ; elle ne lui communique pas cet esprit de vie, qu'elle reçoit de la littérature grecque, et qui anime toutes les créations remarquables de cette époque.

Nous avons passé en revue toutes les branches de la littérature du siècle de Louis XIV, qui nous ont paru offrir des rapprochements naturels avec la littérature grecque ou latine. Les autres parties se refusent à ces comparaisons; la poésie, l'ode et les autres genres plus légers; la prose, l'histoire, l'éloquence politique, l'éloquence judiciaire, ne sont point marquées d'un caractère évident d'imitation. L'histoire se prête peut-être moins que tout autre genre à l'imita-

tion de l'antiquité; car il n'est rien qui ressemble moins aux nations anciennes que les nations modernes. Chez les premières, l'histoire se faisait, pour ainsi dire, sur la place publique; chez les secondes, elle se renferme dans les cabinets. Dans l'histoire grecque ou latine, c'est toujours Rome, c'est toujours Athènes qui figurent sur le premier plan; les autres peuples ne s'y rattachent que comme accessoires. Dans les histoires modernes, au contraire, tous les peuples se mêlent, tous les intérêts se confondent; il n'est point une histoire particulière qui, pour être bien faite et bien comprise, ne doive demander à l'histoire générale des lumières et des renseignements. Aussi lorsque, dans le dix-huitième siècle, l'histoire grandit et se perfectionna, elle prit une physionomie toute moderne. Et de nos jours, où elle semble appelée à de plus hautes destinées, elle devra conserver sa couleur propre et son cachet national, et ne chercher qu'en elle-même les traits qui lui serviront à peindre les bienfaits d'une morale plus pure, d'une plus douce civilisation, d'une liberté plus généreuse, car elle n'a pas, comme la liberté ancienne, l'esclavage pour première condition de son existence. Elle peindra aussi ces grandes luttes de la parole, ce mouvement nouveau des esprits, toute cette agitation de la vie publique, qui répandent sur les écrits des anciens un intérêt si dramatique.

Il en est de même de l'éloquence de la tribune et de l'éloquence judiciaire. La littérature française qui a reproduit avec tant de bonheur les chefs-d'œuvre de l'antiquité, semble avoir été moins heureuse à rendre ces deux parties de cet admirable modèle, et l'influence antique a ici laissé des vestiges rares et difficiles à saisir. Ce n'est pas que quelques ouvrages distingués aient manqué à nos traditions nationales, ou que les fastes de notre magistrature ne présentent des pages éloquentes. Mais il faut bien le dire : nos institutions ne favorisaient pas alors l'étude et le développement de ces deux branches si importantes des facultés humaines. A l'éloquence, comme à l'histoire, il faut la liberté. L'éloquence, surtout, ne vit que de passions et d'orages ; elle demande un théâtre, des spectateurs, des résistances ; elle triomphe par les obstacles, elle s'anime par les périls. Dans Athènes, au sein d'une inquiète et dangereuse liberté, chez un peuple qui vivait, pour ainsi dire, sur la place publique et au milieu des luttes de la tribune, on conçoit quel empire dut acquérir cette brillante et souveraine autorité de l'éloquence. Un moment chez nous, au sein des orages, elle retrouva ses prodiges avec les passions qui la nourrissent. Tour à tour désastreuse et sublime, elle soulevait les peuples, et jetait sur eux la terreur ou l'admiration : triomphes glorieux,

mais trop chèrement achetés. Aujourd'hui que de nouvelles combinaisons politiques ont su concilier la liberté et le pouvoir, satisfaire à la tranquillité et à l'activité des peuples, l'éloquence possède toutes les conditions nécessaires à son développement; elle offre les mêmes chances, et non les mêmes dangers. Elle trouvera dans le génie grec de nobles inspirations, comme la chaire a puisé dans les orateurs sacrés un généreux enthousiasme. Quant aux anciens orateurs de notre barreau, ils ne nous ont point laissé de monuments de leur talent; nous n'avons guère pour les juger que l'admiration de leurs contemporains, et le souvenir vague de cette puissance, victorieuse et si fugitive, de la parole improvisée.

Il est un genre moins sérieux de littérature, mais qui, création particulière du génie moderne, et expression brillante de la société, ne doit pas être passé sous silence : le roman. Tel que nous l'avons fait, il appartient tout entier au génie moderne. Les productions que nous a laissées la littérature grecque, alors qu'affaiblie et décolorée, elle ne pouvait que tracer des esquisses légères, ces productions, bien que paraissant se rapprocher du roman, ont pu tout au plus en donner une faible idée. Dernier fruit d'une littérature qui s'épuisait, mais dont la vieillesse même n'était pas sans éclat et sans fé-

condité, le roman grec fut produit par cet éternel besoin de fictions, qui tourmentait un peuple léger et spirituel, qui n'avait plus, pour l'occuper, les agitations de la tribune et de la liberté; le roman ne pouvait en outre avoir le caractère qu'il a pris chez nous. La vie des anciens, plus sérieuse au dedans, plus agitée en public, se prêtait moins au jeu de ces passions secrètes, qui, nées chez les modernes, d'une civilisation plus raffinée, donnent à la société des traits si mobiles. La plus violente de ces passions, celle qui fait ordinairement le fond et l'intérêt de ce genre, n'avait pas chez les anciens le même empire que chez nous. La vanité qui, chez les peuples modernes, lui a donné tant de place dans la vie et le bonheur de l'homme, ne l'exagérait point; la condition même des femmes, dans l'antiquité, s'opposait à ce qu'elle naquît ou se développât. Le roman est donc un genre entièrement français. L'ouvrage d'Apulée, imité d'ailleurs du grec, n'a pas eu, sur cette branche de notre littérature, plus d'influence que les productions de Longus et autres auteurs des derniers siècles du Bas-Empire. Les romans n'ont commencé, en Europe, qu'au dixième siècle, et même, suivant quelques auteurs, au douzième. Le nom même de *roman* est une création toute moderne. Comme la langue romane était alors la plus universellement répandue, les auteurs de

différentes fictions la préférèrent à toute autre, pour les publier, et de là leurs contes prirent le nom de *romans*.

Nous avons, je crois, examiné tous les écrivains du dix-septième siècle, dans lesquels se fait apercevoir l'influence de la littérature grecque ou latine; avant d'arriver au dix-huitième siècle, arrêtons-nous un moment sur les limites de ces deux époques, si opposées dans leurs opinions religieuses et littéraires, et reportant nos regards en arrière, tâchons, en rassemblant les différentes marques que nous avons placées sur la route, et en recueillant les divers traits du tableau que nous avons esquissé, de fixer notre jugement sur la question que nous cherchons à résoudre.

Nous avons vu la langue latine, s'altérant au milieu de la corruption générale, et disparaissant sous un idiome nouveau, auquel elle apportait, pour ainsi dire, les matériaux du style, et auquel elle imprimait ses tours graves, ses formes majestueuses; plus tard, et dans le siècle du génie, lorsque la langue française fut formée, le latin revendique encore d'heureuses imitations partielles. Mais si la langue latine servait, dans les écoles, d'interprète aux exercices de l'esprit, elle ne fournissait pas le fond même sur lequel opérait cette activité; ce fond appartenait aux Grecs, et souvent la langue latine se refusait à l'expression et au développement des discussions

philosophiques; car à Rome, la philosophie ne fut jamais indigène, et Cicéron, qui la représente presque tout entière, expliqua et embellit des ornements de son style les systèmes du Portique et de l'Académie, plutôt qu'il ne la créa et ne l'étendit. Le mouvement des esprits venait de la littérature grecque; la philosophie d'Aristote et de Platon, revêtue, il est vrai, d'une forme étrangère, dominait le monde savant, ébranlait les imaginations. Si donc, on pense que les expressions, les tours, en un mot, la partie matérielle d'une langue sont plus difficiles à créer que les chefs-d'œuvre même de cette langue, on reconnaîtra que la littérature française a de plus grandes obligations à la langue latine; mais si l'on croit que les paroles ne sont que le vêtement de la pensée; que tôt ou tard ces paroles jaillissent du sein d'un peuple, plus vraies, plus nombreuses, plus fécondes que ne saurait les faire une langue morte; et que loin d'être un avantage pour une littérature, cette facilité est peut-être un malheur, on penchera pour la littérature grecque, dont l'influence plus étendue et plus générale, venant à animer notre grand siècle littéraire, a échauffé le génie des Bossuet, des Racine, des Fénélon. Il y a en effet dans cette littérature grecque une inspiration plus puissante que dans la littérature latine, et cette différence tient à la nature même des deux langues. On

conçoit que les inspirations, que le génie latin a pu recevoir du génie grec, refroidies, pour ainsi dire, par une première communication, n'aient pas aussi vivement agi sur la littérature française, que les inspirations même des Grecs, dans leur chaleur et leur fécondité premières. Car il y a dans une littérature vierge, comme dans une âme neuve, une séve, une vertu qui animent et nourrissent bien plus solidement l'imagination. Ajoutons que le génie latin, plus près du génie moderne, paraissait l'accabler de son dangereux voisinage. Le génie grec, au contraire, placé à une distance plus grande, plus conforme d'ailleurs au génie français, par sa hardiesse et sa vivacité, lui permettait un essor plus libre et des tentatives plus généreuses. Son influence se répandant de plus loin, avait quelque chose de plus large et de plus fertile. Semblable à ces semences précieuses, qui, emportées par le vent dans des lieux éloignés, et trouvant un air plus sain, un climat plus favorable, déposent les germes de fruits admirables, qui, pour éclore, n'attendent que la culture. Ainsi le génie français, quelque temps maîtrisé et comme étouffé par le génie trop voisin de Rome, reçut de la littérature grecque la vie et le mouvement. Que l'on compare en effet les principaux auteurs d'Athènes et de Rome, et l'on sentira que la puissance et l'enthousiasme qui enfantent les chefs-d'œuvre, se

trouvent dans la première, à un plus haut degré. Le génie latin, malgré la grandeur et la perfection des ouvrages qu'il nous a légués, n'est point un type primitif; et bien qu'il ait reproduit avec fidélité la nature, l'impulsion n'était pas origiginelle, et en s'éloignant du premier modèle, les caractères ont dû perdre quelque chose de leur fraîcheur et de leur beauté. L'audace de la pensée, les images hardies, les figures éclatantes, le génie enfin qui crée, appartiennent plus aux Grecs.

Si de ces considérations générales, nous passons à des observations de détail, nous trouverons que l'influence même particulière de la langue grecque sur la langue française, est beaucoup plus manifeste et beaucoup plus marquée qu'on ne le croit communément. Notre langue, dit Fénelon, n'est qu'un mélange de grec, de latin, de tudesque, avec quelques restes confus de gaulois. Avant Jules César, au rapport de Strabon, la langue grecque était parlée dans les Gaules, et les Gaulois se servaient de caractères grecs dans leurs écrits; les Grecs qui fondèrent Marseille et plusieurs villes le long de la Méditerranée, qui s'établirent à Lyon, à Bordeaux, et jusqu'à Paris, où ils venaient commercer, introduisirent avec eux un grand nombre de mots grecs. Les Phéniciens durent aussi y mêler quelques termes. Nous rencontrons dans la langue des

troubadours, des hellénismes fréquents. *Port-Royal*, dans ses racines, donne un nombre considérable de mots français venus du grec; Henri-Estienne a signalé les conformités de notre langue avec le grec; l'abbé Lebatteux a aussi montré les rapports de la langue française avec la langue grecque. Il est peu de tournures grecques qui ne soient exactement représentées en français par une tournure correspondante, prise dans le langage commun.

Un écrivain a dit : « Il n'y a peut-être pas une » phrase d'Hérodote, je dis pas une, sans en ex- » cepter la plus gracieuse et la plus belle, qui » ne se trouve en quelque endroit de nos vieux » romanciers ou de nos premiers historiens. » De nos jours surtout, le grec a fourni à la science, aux arts et à l'industrie, une foule de mots nouveaux. Le grec, en effet, langue riche et sonore, composé de plusieurs langues asiatiques, a, comme toutes les langues de l'Orient, dans ses formes grammaticales, savamment construites, l'avantage de pouvoir former tous les jours de nouvelles compositions, soit pour exprimer des idées nouvelles, soit pour renforcer l'expression. Une infinité de notions, qui ont des signes en cette langue, n'en ont point en latin. On dit, avec l'idiome grec, tout ce que l'on veut. Il a tous les termes abstraits, relatifs à l'opération de l'entendement. Le latin dérivé du grec et de plusieurs

anciens idiomes celtiques, parmi lesquels l'étrusque, en Italie, est beaucoup plus pauvre; ses formes grammaticales sont moins variées. Enfin, s'il fallait presser les termes mêmes de la question, nous dirions qu'il s'agit ici de l'influence sur la littérature, et non sur la langue française; et que la question présentée de cette manière, en même temps qu'elle devient plus étendue, doit décider notre opinion en faveur de la littérature grecque, qui, à une influence particulière que l'on doit reconnaître, joint une influence générale, qui manque à sa rivale.

Quelle que soit d'ailleurs l'opinion que l'on adopte à cet égard, toujours est-il certain que l'influence de la langue latine semble s'être arrêtée au dix-septième siècle, et que, ni dans le style, ni dans le caractère général des écrivains du dix-huitième siècle, et de ceux qui leur succédèrent, nous ne pouvons rencontrer nulle part les vestiges de cette influence, tandis que nous apercevons ceux de la littérature grecque. Cela devait être; en effet, la langue étant perfectionnée, les mots ne pouvaient plus servir; l'influence particulière s'évanouit; l'influence générale, comme nous allons le voir, pouvait seule exister.

Le dix-huitième siècle fut, dans ses opinions littéraires aussi bien que dans ses opinions politiques, peu fidèle aux traditions du siècle qui l'avait précédé; cependant cette révolution ne se

fit pas sentir de suite; et l'homme qui influa le plus sur le dix-huitième siècle, Voltaire, conserva toujours cette pureté élégante, cette finesse et cette solidité de goût, que sa jeunesse avait reçues de l'exemple et du commerce des écrivains de notre meilleure époque; il ne répudia pas non plus de suite l'autorité des anciens; sa première tragédie lui fut inspirée par le génie grec; et ce ne fut pas une de ses moins heureuses inspirations; plus tard, il voulut aussi reproduire Oreste sur notre scène. Élève de Voltaire, La Harpe a fait revivre les touchantes douleurs de Philoctète.

Près de l'auteur de la *Henriade*, s'offre cet homme d'une imagination si vive et si puissante, d'une âme si ardente et si passionnée, d'une si vigoureuse raison. Nourri de la lecture de Plutarque, et plein d'admiration pour les vertus antiques, il jette sur nos mœurs fausses, nos sociétés avilies, nos institutions dégradées, un triste et sévère regard. Républicain au sein d'une monarchie, il demande une liberté imaginaire, et une perfection impossible. Il veut réformer le genre humain, et pour y parvenir, il va, comme un philosophe célèbre, saisir les générations au berceau. Il a de Platon, dont il reproduit souvent les pensées, l'imagination pittoresque, le mouvement animé, la parole éloquente. Or, si comme nous l'avons dit, l'influence du génie ne

consiste pas à fournir les mots, mais le caractère général, on ne saurait nier que Plutarque et Platon n'aient beaucoup contribué à former le citoyen de Genève. On peut croire aussi qu'il avait le goût grec, celui qui savait si bien sentir la beauté des jardins d'Alcinoüs. C'est en ce sens, qu'un spirituel helléniste [1] a cru pouvoir dire, et avec raison : « La Fontaine et Marot sont plus » Grecs cent fois que ceux qui traduisaient du » grec; de même Pascal, soit dit en passant, » dans ses deux ou trois premières lettres, a plus » de Platon, quant au style, qu'aucun traduc- » teur de Platon. »

Bernardin, disciple et imitateur de Jean-Jacques, reproduisit ses paradoxes, son style, et quelquefois son âme. Dans ses images élevées, sa poétique imagination, il a bien aussi quelque chose de la pureté grecque et de ses nobles formes. Ses *Harmonies* rappellent plus d'une fois les systèmes de Pythagore.

Le génie grec, épars çà et là, et faiblement empreint dans les imitations que nous avons rappelées, se retrouve bien plus fortement prononcé dans un ouvrage composé tout entier des sciences, des mœurs, des arts et des gloires de la Grèce. Au milieu de cette littérature, brillante mais légère, du dix-huitième siècle; de cette littérature

[1] Paul-Louis Courier.

dédaigneuse du passé, et ne réfléchissant que les opinions ou les intérêts du moment, c'est chose assez singulière que ce *Voyage du jeune Anacharsis*, sur une terre éminemment classique; que cet enthousiasme qu'il éveilla au sein d'une société, si peu disposée à accueillir les travaux de l'érudition. Jamais, il est vrai, cette érudition ne s'était présentée sous des formes plus séduisantes. Dans ce vivant tableau, la Grèce revit tout entière, avec ses nobles jeux, ses fêtes ingénieuses, ses riantes fictions, les agitations de sa place publique, ses écoles de sophistes, ses académies, enfin toute la physionomie d'Athènes. A côté de cette vie publique, se montre à nous une autre vie non moins curieuse, non moins instructive, la vie privée; les Grecs, leurs habitudes de famille, leurs usages domestiques, leurs amitiés, leurs joies intérieures, l'auteur nous révèle tout le mouvement caché de la société; mouvement qui, banni de l'histoire moderne par une fausse dignité, et rétabli dans le roman par Walter Scot, intéresse si vivement l'imagination. Pourtant, dans cette peinture de la Grèce, tout n'est pas fidèle. A travers cette civilisation antique, libre, grande, harmonique, féconde, perce une autre civilisation, élégante, polie, délicate, raffinée, la civilisation du dix-huitième siècle : c'est le défaut de ce siècle, dans les lettres comme dans les arts, d'avoir manqué à la couleur locale, et à la

vérité des sentiments; Barthélemy n'y a pas entièrement échappé. Cette imitation un peu inexacte, ce coloris moderne que la critique peut lui reprocher, fit la fortune de son livre, non moins, et plus peut-être que son mérite réel et incontestable. On aimait dans ces souvenirs de liberté, dans cette magie des républiques anciennes à saisir l'expression vive, quoique voilée, et l'image transparente de ces vœux, qui sont aujourd'hui des faits; aussi ce vice de composition, que nous remarquons, passa-t-il inaperçu. Malgré ce vice, le *Voyage du jeune Anacharsis* a été et restera un des ouvrages les plus utiles, les plus agréables, les plus consciencieux du siècle qui le vit naître.

Hâtons-nous de franchir la fin du dix-huitième siècle, qui ne nous offre plus aucun point de rapprochement, pour arriver au dix-neuvième siècle, où nous allons retrouver l'influence du génie grec. Le premier ouvrage qui signale cette époque, n'est pas moins remarquable par le talent supérieur dont il porte l'empreinte, que par l'opposition dans laquelle il se rencontrait avec les opinions et les mœurs du temps où il parut. Le *Génie du Christianisme* restera à ce double titre. A la manière dont M. de Chateaubriand développait, dans cet ouvrage, les beautés d'Homère, on pouvait reconnaître en lui un admirateur aussi éclairé que passionné du chantre d'A-

chille. Cependant l'auteur des *Martyrs* réservait au génie d'Homère un plus digne hommage encore. Les *Martyrs* sont le plus beau commentaire, et après le *Télémaque*, la plus noble inspiration du génie grec. Dans les tableaux que présentent les premiers livres surtout, il y a un reflet brillant du soleil de l'Attique, et la naïveté des vieux récits d'Homère. Ici, c'est Cymodocée, belle d'innocence et de timidité comme Nausicaa; comme elle fuyant à l'aspect de l'inconnu, puis s'arrêtant et rougissant de pudeur et d'amour; on dirait qu'un secret instinct lui fait pressentir qu'Eudore doit décider de sa destinée! Plus loin se voient les soins affectueux de l'hospitalité antique; puis les travaux champêtres, avec leur simplicité et leur charme toujours cher au cœur de l'homme. Il ne semble pas que ce soit là une création moderne, mais bien une de ces feuilles antiques et précieuses, qui, longtemps enfouies au fond d'un temple, ou sous la poussière d'une bibliothèque, en sont retirées par une main habile, pour être offertes à l'admiration et aux délices du monde savant. Ce n'est pas là le seul mérite de cet ouvrage. Quand le poëte, plein de l'esprit belliqueux et fier de nos ancêtres, les suit sur le champ de bataille, ne croit-on pas entendre comme les sons lointains et à peine affaiblis de la lyre d'Homère?

Dans la tragédie, nous trouvons Ducis, noble

et touchant imitateur de Sophocle; nous voyons M. Lemercier puiser dans l'étude des tragiques grecs ces pensées profondes, ces teintes prononcées, et ces traits vigoureux dont il rajeunit les malheurs d'Agamemnon. C'est en effet une source inépuisable que le théâtre des Grecs, et dans un moment où l'on cherche de tous côtés des routes nouvelles, ce serait pour la tragédie une mine aussi riche que pure. Là on trouverait la simplicité et la noblesse, l'alliance de l'art et de la nature, de la vérité sociale et individuelle, éternelle et relative; des situations pathétiques amenées par le sujet même, et l'habile développement des passions; en un mot, la vive peinture des affections humaines, de ces puissantes émotions qui suffisaient à un peuple jeune encore, et qui parleront toujours au cœur de l'homme.

Fortune étonnante! singulière destinée de la Grèce! tandis que notre théâtre se ranimait ainsi à ses sources abondantes, la philosophie de Platon, nourrie de la sagesse égyptienne et éclatante de l'imagination de l'Orient, cette philosophie qni éclaira de sa vive lumière les ténèbres de l'antiquité, et qui, après diverses fortunes, alla se réfugier dans Alexandrie, pour y entretenir l'étincelle sacrée destinée à ressusciter le génie moderne, cette philosophie sublime reparaît aujourd'hui brillante d'un

nouvel éclat, brillante de ces nobles et immortelles doctrines qui, innées au cœur de l'homme, témoignent de sa dignité primitive. Ainsi, pour l'honneur de l'humanité, le dogme le plus vrai et le plus consolant, est aussi le plus indestructible.

Résumons-nous. Dans la tragédie, l'éloquence sacrée, les sciences, la philosophie, dans les hautes créations de l'imagination, plus souvent et plus longtemps nous retrouvons l'influence du génie grec. Toujours fécond, toujours inspirateur, il ne se lasse point de produire; sa vertu ne saurait s'épuiser avec le temps; les fruits qu'il enfante semblent le rajeunir : tel le poëte nous montre l'arbre mystérieux, se couvrant d'un rameau plus brillant et d'un feuillage nouveau, quand une main hardie lui enlève son premier ombrage :

. . . . . Simili frondescit virga metallo.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA RENAISSANCE.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

HORTENSIUS.

Hortensius naquit en 640, d'une famille plébéienne, mais distinguée. Son père avait été préteur à Rome, puis en Sicile, où, au témoignage de Cicéron, il s'acquitta de sa charge avec une probité et une justice irréprochables. Hortensius parut au barreau à dix-neuf ans, en 659; ses premiers débuts furent des triomphes. Mais ses succès furent interrompus par la guerre sociale, qui suspendit le cours des affaires et ferma les tribunaux. Hortensius, dans ce danger de la patrie, servit comme simple soldat, et un an après fut nommé tribun militaire. Au rétablissement de la paix en Italie, en 665, il revint à Rome, et reprit le cours de ses triomphes oratoires. Il régna au barreau sans rival, jusqu'au moment où Cicéron, de retour de sa questure en Sicile, vint lui disputer cette palme de l'éloquence, qu'il lui

devait plus tard enlever. Dans cette carrière brillante et heureuse, les richesses et les dignités ne lui manquèrent point. Édile, préteur, consul, s'il ne fut pas mêlé davantage aux grandes affaires de son temps, c'est que sa sagesse ou son indifférence s'y refusèrent. Cicéron lui reproche son insouciance, et Hortensius acceptait, sans en tenir beaucoup de compte, ces reproches. Toutefois, si la vie politique d'Hortensius a laissé beaucoup moins de traces que celle de son rival, si son consulat n'est pas resté célèbre comme celui de Cicéron, Hortensius eut peut-être dans sa conduite une suite et un coup d'œil pénétrant, que n'eut pas le protecteur imprudent du jeune Octave. Seul, avec Catulus, Hortensius pendant son consulat, s'opposa aux pouvoirs extraordinaires que l'on voulait conférer à Pompée dans la guerre contre Mithridate; il ne fallait pas, disait-il, réunir toute la puissance sur une seule tête : *Ad unum omnia deferri non oportere.* Cette précaution était sage, sinon à l'égard de Pompée, pour ses successeurs du moins; l'omnipotence donnée à Pompée prépara l'ambition de César et la facilita. Du reste, il ne faut pas faire entièrement honneur de cette salutaire défiance politique à la prudence d'Hortensius; sa mollesse y était pour quelque chose. Homme de magnificence, de luxe, de brillant loisir, Hortensius aimait assez l'immobilité. Ses plaisirs

l'occupaient plus que la république; dans le barreau, il avait cherché et trouvé l'opulence plus qu'il n'y ambitionnait les honneurs. Riche, il voulut jouir de sa fortune.

Les orateurs les plus illustres entre ses devanciers lui avaient, du reste, montré cette route. Marcus Philippus et L. Crassus se distinguèrent par les caprices d'un luxe nouveau. Philippus donna le premier l'exemple de ces piscines, où, sous Auguste, Védius Pollion fera jeter des esclaves, afin de pouvoir au moins, selon l'énergique pensée d'une autre éloquence, qui doit juger celle-ci, goûter un peu de leur sang. A une époque où, dans les monuments publics de Rome, il n'y avait pas encore de colonnes de marbre étranger, Crassus habitait un magnifique palais embelli de colonnes de marbre du mont Hymette. La cour de ce palais était ombragée par six lotos, que la jeunesse de Pline avait encore vus dans toute leur verdeur et leur beauté, et qui périrent dans l'incendie de Rome par Néron. Il avait aussi un grand nombre de vases précieux, de coupes gravées par l'artiste Mentor; chefs-d'œuvre d'un si haut prix que lui-même rougissait de s'en servir. Hortensius imita et surpassa tous ces exemples de luxe.

Sa maison de Rome, somptueusement décorée, formait le centre du principal palais impérial, qui, s'agrandissant toujours, depuis Au-

guste jusqu'à Néron, finit par couvrir le mont Palatin, et s'étendit même sur les hauteurs voisines. Outre cette maison, il possédait de magnifiques villas à Tusculum, à Baule, à Laurente, et il prodiguait à les embellir les dépenses et l'art. Il aimait les peintures. Il construisit, dans sa maison de Tusculum, une salle pour y recevoir, y placer le tableau de l'expédition des Argonautes par le peintre Cydias, tableau qui lui coûta des sommes énormes. La galerie de sa villa, située sur le promontoire de Baule, et qui regardait Pouzzoles, commandait une des plus délicieuses vues d'Italie. La perspective du côté de Cumes était étendue et magnifique. Sur le côté, à la distance de trente stades, on apercevait Pouzzoles dans la direction de Pompéies; et Pompéies elle-même s'effaçait seulement à cette distance. Ce tableau, déjà si ravissant, était admirablement relevé et encadré par la mer dont les flots d'azur, d'or ou de pourpre, se coloraient aux rayons du soleil de mille teintes diverses et des plus doux reflets.

Sa villa de Laurentum, voisine aussi de la mer, rivalisait, par la beauté de ses ombrages, avec le luxe de Baule. Placée entre Ostie et Lavinium, près le lieu où s'élève la tour de Paterne, elle touchait à la demeure, célèbre depuis, de Pline le Jeune. Ce pays était le séjour favori des patriciens, dont les opulentes villas en cou-

vraient les campagnes. C'est là que le tendre et mélancolique Virgile aurait voulu un tombeau :

. . . . . Solo Laurente sepulchrum.

Autour de la maison d'Hortensius se groupaient d'élégantes demeures; d'un côté était le village de Laurente, avec ses bains renommés; de l'autre, mais à une grande distance, la tour d'Ostie. Près de l'habitation même, étaient des grottes d'une délicieuse fraîcheur; de vertes prairies, bordées par des bois, couronnés eux-mêmes dans le lointain par des montagnes.

Quelles étaient dans ces charmantes retraites la vie, les occupations d'Hortensius? comment s'épuisaient ces richesses amassées au barreau? Hortensius vivait avec ce faste, qui nous étonnera même dans les empereurs romains, et dont alors de simples citoyens donnaient l'exemple. Hortensius avait rassemblé dans ses villas tous les tributs d'un luxe qui déjà mettait l'univers à contribution. Dans cette splendide habitation de Laurentum, il y avait une forêt immense, toute environnée de murailles, et dans cette forêt un lieu élevé, où l'on avait disposé trois lits. Au signal du maître, un musicien paraissait, sous le nom et le costume d'Orphée, et recevait l'ordre de sonner de la trompette. A peine avait-il fait entendre quelques sons, qu'aussitôt accouraient

une multitude de cerfs, de sangliers et d'autres animaux.

Hortensius n'était pas moins recherché dans le luxe de la table. Le premier, il fit tuer un paon pour être servi sur sa table, le jour même où il fut reçu augure, montrant dès lors, dit un écrivain, qu'il aurait plus soin de son ventre que de ses dieux. Ses plantations d'oliviers, il les arrosait avec du vin; et ce soin de leur donner ainsi plus de saveur, il ne le confiait pas à d'autres; il s'en acquittait lui-même. Dans une cause importante, qu'il soutenait avec Cicéron, il lui demanda d'intervertir l'ordre convenu de la plaidoirie, obligé qu'il était d'aller verser lui-même du vin sur son platane favori, qui s'élevait près de sa villa de Tusculum. Malgré ces profusions, à sa mort, on ne trouva pas moins de dix mille barils de vin dans sa cave. Outre cette passion du vin et des plantations, il avait d'autres fantaisies; il entretenait de magnifiques viviers. Dans sa villa, près Baule, sur le rivage de la mer, il luttait de magnificence avec Lucullus et Philippus, dans la construction de viviers qui se prolongeaient jusqu'à la mer, et qu'il remplissait de poissons marins, réunis par troupeaux. L'œil du voyageur croit encore reconnaître, sous le promontoire de Baule, les vestiges de cette merveilleuse piscine, les arcades souterraines qui la partageaient. Malgré tous ces raffinements, la

délicatesse d'Hortensius n'était point encore satisfaite. Quoique ses viviers auprès de Baule lui eussent coûté si cher à construire, il était dans l'usage habituel d'envoyer acheter à Pouzzoles du poisson pour sa table ; et il ne s'en tenait pas à ne point vouloir tirer sa nourriture de ses viviers, il se faisait encore un plaisir de nourrir lui-même ses poissons. Varron, qui nous donne ces détails précieux, ajoute : « Il avait même plus à cœur que ses surmulets n'eussent jamais faim, que je n'ai à cœur que mes ânes ne manquent de rien dans ma métairie de Rosea. Il ne prenait pas moins de soin de ses poissons, lorsqu'ils étaient malades, qu'il n'aurait fait de ses esclaves ; il aurait été même moins inquiet si un esclave, malade chez lui, eût bu de l'eau froide, que si ses poissons en eussent bu. » Il était tellement épris en particulier d'une lamproie, qu'il pleura, dit-on, profondément sa mort.

Ainsi vivait Hortensius, brillant de luxe, de gloire et de richesse : c'est le beau côté de sa vie ; voyons le revers. Hortensius avait d'abord épousé la fille de Q. Catulus, un des interlocuteurs du dialogue : *De l'Orateur.* Quelque temps après, il demanda et obtint de Caton de lui céder sa femme Marcia : Caton y consentit. A la mort d'Hortensius, cette femme héritera d'une grande partie de sa fortune, et son premier mari, Caton, la reprendra. Il la donna jeune et la reprit riche,

dira César dans son *Anti-Caton*. De sa première femme, Hortensius eut un fils et une fille. Il fut moins heureux encore du côté de ce fils, Quintus, que ne le fut son rival, Cicéron, du côté de Marcus. Cicéron, pendant son proconsulat en Cilicie, fut témoin de la conduite scandaleuse, des déportements du jeune Quintus, à Laodicée, dans un combat de gladiateurs. «Je l'ai invité à dîner, écrit-il à Atticus, en considération de son père, et, en considération de son père aussi, je l'ai invité seul.» Son père, révolté de son indigne conduite, avait songé à le déshériter au profit de son neveu Messala ; mais il ne persista pas dans cette intention. Après la mort de son père, Quintus s'attacha au parti de César, qui le fit proconsul de Macédoine ; poste où, après l'assassinat de César, il se déclara pour ses meutriers. Par l'ordre de Brutus, il fit mettre à mort Caius Antonius, le frère du triumvir, qui était tombé entre ses mains. Fait lui-même prisonnier quelque temps après, à la bataille de Philippes, il fut tué par Antoine, en représailles, sur la tombe de son frère.

Quintus laissait deux fils : Q. Hortensius Corbio et M. Hortensius Hortalus. Le premier était un monstre de débauches ; il est cité par Valère-Maxime parmi les exemples les plus frappants de ces descendants qui déshonorent leurs ancêtres. Meilleur, son frère ne fut guère plus heureux ; la grande fortune d'Hortensius s'était dis-

sipée. Marcia, nous l'avons vu, en avait porté une grande partie à Caton; ses folles prodigalités en avaient beaucoup dévoré; la guerre civile avait pris le reste. Auguste donna à Hortensius une pension pour le mettre en état de se marier, et de perpétuer un sang aussi illustre. Malgré ces secours, faibles sans doute, Hortalus et ses enfants tombèrent dans le besoin sous le règne du successeur d'Auguste. On connaît par Tacite les humbles supplications du petit-fils d'Hortensius, et la sèche réponse de Tibère. Hortalus, soit terreur ou reste de fierté, ne répliqua point. Mais, dès ce moment, lui et les siens languirent dans une profonde misère et s'y éteignirent.

Voilà le bonheur d'Hortensius, ajoutons, de cette vie romaine, si brillante, si fastueuse et si vide à cette époque. Épuisez, Hortensius, les recherches du luxe et de la sensualité dans vos magnifiques villas de Baule, de Tusculum, de Laurente; aux délicatesses de la table joignez les plaisirs plus nobles des arts, vous n'échapperez point au malheur. Ces dépouilles du barreau, enlevées si souvent aux dépens du bon droit, se sècheront entre vos mains, périront entre celles de vos enfants; et bientôt viendra une éloquence rivale et victorieuse de la vôtre, qui vous demandera compte de vos loisirs insensés et fastueux, qui s'élevera contre cette toge dont les plis ondoyants et majestueux s'accordaient si bien avec

la pompe et le luxe asiatique de votre éloquence. Voici Tertullien qui vous condamne, vous et votre rival Cicéron, qni acheta si cher une table ronde en bois de citronnier. « Adigo cauteram ambitioni qua M. Tullius quingentis millibus nummorum orbem citri emit; præcidam gulam qua Hortensius orator primus pavum cibi causa potuit occidere. »

Ainsi l'austérité chrétienne flétrira le monde païen, même dans ce qu'il avait de mieux, l'éloquence, à laquelle elle enseignera une discipline nouvelle, et ouvrira des voies fécondes en dehors des intérêts politiques du monde romain, intérêts que la parole de Cicéron animera encore, mais qui, après lui, n'auraient pu long-temps, quand même le despotisme n'y eût pas aidé, soutenir et défrayer l'éloquence. Il faut l'étudier, cependant, cette éloquence romaine, où la vérité manque, mais où l'art fut si grand.

Dans le *Dialogue de l'Orateur*, Crassus, s'adressant à Sulpicius et à Cotta, leur dit : « Redoublez d'efforts; car auprès de vous grandit un orateur d'un glorieux avenir : » C'était Hortensius qu'il annonçait. Quand Hortensius parut au barreau, il s'y plaça de suite au premier rang; succès qu'il dut à ses talents et aussi à des circonstances favorables. Son talent, parfait dès le début, avait cette régularité et cet éclat tout ensemble qui séduisent au premier coup d'œil;

semblable aux statues de Phidias, il plut aussitôt qu'on le vit. Un moment en lice avec les plus illustres orateurs, Crassus, Antoine, Philippe, Sulpicius, Cotta, il se trouva bientôt seul. Crassus mourut; Cotta fut banni; Antoine et Sulpicius avaient été mis à mort. Hortensius, du reste, ne manquait point à sa fortune. Doué des plus heureuses facultés, il les cultivait, les fécondait par l'étude. Il ne passait pas un jour sans parler ou sans écrire, et quelquefois il écrivait et parlait. Une mémoire prodigieuse lui rendait le travail facile et fécond. Ce qu'il avait composé, il le reproduisait dans les mêmes termes, et sans le secours de l'écriture. On cite de cette mémoire des traits extraordinaires. Il lui arrivait d'assister pendant une journée aux encans, et il disait, le soir, et tous les objets vendus et les noms de ceux auxquels ils avaient été vendus. Une voix sonore et agréable, un goût très-sûr, des expressions brillantes, rehaussaient cette facilité de travail. A ces qualités, Hortensius joignait une action pleine de dignité et de feu. Il se distingua par deux qualités qui n'étaient qu'à lui : l'art des divisions, et l'habileté à résumer et ses raisonnements et ceux de ses adversaires. Achevant, en outre, le travail de la langue latine encore incomplet, même dans Crassus, il mit de la proportion et du nombre dans ses périodes.

Les grandes causes ne manquèrent point à

cette belle et pompeuse éloquence. Dans la première affaire qu'il plaida devant L. Crassus et Muc. Scévola, dignes juges de ses essais, il défendit la province d'Afrique contre quelques gouverneurs. Puis il parla pour Nicomède, roi de Bythinie. Quand, après la guerre des alliés, la justice eut repris son cours, il reparut au barreau et partagea, avec Philippe, la défense de Pompée, accusé de péculat. Quoique jeune encore, il y obtint la palme : Pompée fut absous. Quelque temps après, il plaida pour Nævius, contre Cicéron, qui défendait Quintius. En 683, il eut à repousser une loi qui lui était en quelque sorte personnelle. L. Crassus et Pompée proposèrent une loi pour réprimer le luxe. Hortensius s'étendit sur la convenance qu'il y avait pour la république, à ce que l'opulence des particuliers fût en harmonie avec la grandeur de l'État. Il loua Crassus en particulier de cette magnificence, qui en lui rehaussait l'homme privé non moins que l'homme public; en un mot, il fit une très-ingénieuse apologie du luxe; la loi fut rejetée. Il faut convenir que le rigorisme n'allait guère à Crassus, et que la loi eût pu trouver un meilleur patron. Quelque temps après, Hortensius se chargea de la défense de Verrès ; il y succomba, moins peut-être par les scandales de son client et l'éloquence de son rival, que par l'habileté qu'eut Cicéron de faire ajourner la cause.

Ces succès, si soutenus et si éclatants d'Hortensius, l'avaient conduit au consulat. Le consulat, digne récompense de cette vive et brillante éloquence, en fut l'écueil. Dans les trois années qui suivirent, Hortensius se négligea beaucoup. Cependant il se ranima à la gloire, chaque jour croissante, de Cicéron; et de même que les succès d'Hortensius avaient été pour celui-ci, dans sa jeunesse, d'utiles aiguillons, ainsi en furent pour Hortensius dans l'âge mûr les triomphes de Cicéron. Son talent reprit son éclat, et il passa les douze dernières années de sa vie à plaider les plus grandes causes. Cette lutte d'éloquence et de gloire n'altéra point l'amitié qui, de bonne heure, avait uni ces deux grands orateurs. Quand Cicéron fut exilé par la faction de Clodius, Hortensius lui donna des témoignages publics, et non sans péril, de son attachement; il alla, en costume de suppliant, conjurer les chevaliers et le sénat de le rappeler, et il faillit être tué par les satellites de Clodius. Ce fut Hortensius qui fit nommer et consacra Cicéron augure. Et, je l'avoue, le beau rôle, le rôle difficile était du côté d'Hortensius. Que Cicéron, plus jeune qu'Hortensius, et qui se sentait quelque peu supérieur, fût généreux à son égard, c'était une justice facile, et où l'amour-propre pouvait trouver son compte; mais qu'Hortensius, qui se voyait enlever, ou du moins disputer, le sceptre de l'élo-

quence par un jeune et heureux rival, conservât ces sentiments d'affection, je l'en estime beaucoup, d'autant que Cicéron ne fut pas toujours sans défiance à son égard. Il le soupçonna d'avoir contribué à son exil, pour régner sans partage au barreau.

Hortensius baissait cependant; chute insensible, et qui ne se trahissait qu'à un œil fin et exercé, mais qui ne pouvait longtemps échapper; il en fut de son éloquence, comme du coloris d'un vieux tableau; ses dégradations, inaperçues d'abord, devinrent manifestes. Cette décadence ne tenait plus, comme la première fois, à un refroidissement pour l'étude. Elle avait des causes plus profondes. L'éloquence d'Hortensius, pompeuse et brillante, était aussi quelque peu sonore, vide et diffuse; c'était une éloquence asiatique. Tant que cette éloquence fut en harmonie avec l'âge d'Hortensius, elle excita l'admiration. Mais Hortensius ne sut pas quitter à propos des ornements qui n'allaient plus à des années plus graves. Il ne comprit pas, comme le dit si heureusement et si justement Cicéron, que l'éloquence de l'orateur doit blanchir avec ses cheveux. Et non-seulement cette éloquence n'était plus de saison; mais l'action aussi d'Hortensius n'était plus en rapport avec son âge. Cette action jadis si pleine de dignité, de feu, de majesté; cette action que venaient étudier

Roscius et Æsopus, elle n'avait pas su, elle aussi, se calmer et se refroidir; elle blessait dans ses emportements déplacés, comme l'éloquence dans sa pompe surannée. Quand Hortensius plaidait, ses mains étaient continuellement en mouvement, et un de ses adversaires lui reprocha un jour au forum de n'être qu'un acteur, et donna à son geste l'épithète de Dionysia, nom d'une danseuse alors célèbre. Dans sa jeunesse, cette action séduisait tellement, qu'on ne savait si le peuple venait pour le voir ou pour l'entendre. Cette éloquence avait non-seulement ses prétentions ambitieuses, mais aussi ses petitesses. Coquette et pleine d'afféterie, elle était symétrique et compassée comme la toge, comme la chevelure de l'orateur. Hortensius, suivant Macrobe, se rendant au forum, vit les plis de sa toge dérangés par un adversaire qui le heurta en un étroit passage; il l'accusa en dommages et intérêts, prétendant qu'il avait voulu, en froissant sa toge, nuire au succès de son éloquence. Cette anecdote, vraie ou fausse, montre quelle idée les anciens se faisaient et du caractère et du tour d'esprit d'Hortensius, ce Mécène de l'éloquence.

Cette éloquence si déchue se releva cependant un moment, en 703. A soixante-trois ans, Hortensius plaida pour son neveu Messala, accusé de brigue. Il sembla retrouver, pour cette cause

importante, toute la véhémence de sa jeunesse et une solidité qu'il avait rarement. Messala fut absous. Le peuple, indigné de ce triomphe de l'éloquence sur la justice, accueillit Hortensius par des murmures, quand il se présenta au théâtre; ce fut son seul déplaisir dans cette carrière du forum et du barreau qu'il fournit pendant si longtemps et avec tant de succès. Sa voix, à soixante-quatre ans, ne s'éteignit qu'avec son existence.

Le bonheur de l'orateur dans Hortensius, comme celui de l'homme, finit avec sa vie. De cette éloquence, reine si longtemps du barreau romain, que reste-t-il? un mot: *Cervix*, employé pour la première fois par Hortensius au singulier. Sans doute, l'injure du temps y a été pour beaucoup. Mais cette éloquence portait en elle-même un germe de mort, comme elle en avait porté un de décadence. Hortensius, nous dit Cicéron, manquait de gravité; Hortensius, ajoute-t-il, écrivait mieux qu'il ne parlait. Voilà tout le secret de cette gloire évanouie; le style, c'est la vie de l'éloquence. Les applaudissements excités par la vivacité de l'action, les frémissements électriques que l'orateur communique et reçoit, tout cela, fugitives impressions qui s'effacent et disparaissent avec l'auditoire; la postérité cherche la gloire d'un orateur, et ne la trouve plus. Ainsi périt Hortensius. Je me trompe; cet

héritage de l'éloquence se transmit. Hortensius, on se le rappelle, avait une fille, Hortensia. Hortensia reçut le souffle de l'éloquence paternelle. Les triumvirs avaient mis sur l'ordre des dames romaines un lourd impôt. Aucun avocat n'osait se charger de leurs réclamations. Hortensia seule eut ce courage; elle obtint, par son éloquence, une remise considérable : Hortensius ne se survécut que dans sa fille.

VARRON.

Varron précéda de trois ans Hortensius; il naquit, l'an 637 de Rome, d'une ancienne famille patricienne. Il est probable que sa jeunesse et une grande partie de son âge mûr furent consacrées à des études littéraires; ce fut alors sans doute que, dans de solitaires et opiniâtres travaux, il amassa ces connaissances étendues et variées qui lui ont valu la réputation du plus savant des Romains; son nom du moins ne paraît point dans l'histoire politique ou militaire de Rome avant l'année 680, époque où il fut consul avec Attius Varus. En 686, il servit sous Pompée, dans la guerre contre les pirates; il y commandait la flotte des auxiliaires grecs. Quand éclata la guerre civile entre César et Pompée, Varron resta fidèle à la fortune de son général; il fut avec Afranius et Pétréius, un de ses lieutenants en Espagne. Pompée lui avait principalement confié le soin de défendre l'Espagne Citérieure, et deux légions étaient placées sous son commandement. Après la défaite de Pétréius et d'Afranius

dans l'Espagne Citérieure, César marcha en personne contre Varron. Varron n'était guère en état de tenir tête à un tel adversaire. Ses soldats d'ailleurs, intimidés déjà ou gagnés, gênaient encore ses desseins; une de ses légions déserta sous ses yeux; et sa retraite sur Cadix, où il avait le projet de se diriger, ayant été coupée, il fut obligé de se rendre à discrétion, lui et les siens, dans le voisinage de Cordoue. Dès ce moment, soit qu'il désespérât du salut de la république, ou que, pour sa part, il ne se sentît pas capable de la sauver, Varron se retira de la scène politique.

Ce fut alors qu'étranger aux affaires publiques, il consacra entièrement le reste de sa vie à des loisirs littéraires. Le seul service qu'il rendit au dictateur, fut de mettre en ordre les livres rassemblés par César, ou par ceux qui l'avaient précédé dans le gouvernement des affaires publiques. Pendant le règne de César, il vécut dans une douce intimité avec Cicéron. Sa conduite, pendant cette période, fut comme celle de son illustre ami, qui, dans toutes ses lettres à Varron, déplore avec une grande franchise la ruine complète de l'état, et lui propose de vivre ensemble, uniquement occupés de ces études qui firent le charme de leurs jeunes années, et peuvent seules, aux mauvais jours, être leur consolation et leur appui. « Puisque nul, lui dit-il, ne nous appelle

à relever les ruines de la république, employons du moins notre temps à des recherches morales et politiques. Si nous ne pouvons plus servir la patrie au forum et au sénat, soyons-lui du moins utiles par nos travaux et nos écrits. » Cicéron qui, toutefois, n'avait point renoncé à toute espérance de voir renaître la liberté, et mêlait à l'étude des préoccupations politiques, enviait à Varron le calme profond et sincère de sa solitude; il lui écrit: Il n'y a que vous qui viviez réellement : *Equidem hos tuos tusculanenses dies instar esse vitæ puto.* C'était à la campagne, en effet, que vivait, qu'étudiait Varron, habitant successivement et surveillant les différentes villas qu'il possédait en Italie. L'une de ces villas, située à Tusculum, était extrêmement agréable par la pureté de l'air et la beauté de la vue qui commandait un vaste horizon; une autre était dans le voisinage de Cumes, alors déjà bien déchue de son antique prospérité: son commerce et ses oracles baissaient. A Cumes et à Tusculum, Varron possédait plusieurs fermes, et les soins de la culture formaient une agréable et utile distraction à ses solitaires et sévères études; à Réate, il entretenait de nombreux troupeaux de chevaux; il avait aussi une ferme, près de Cassinum, sur le territoire des anciens Volsques. Varron ne cultivait pas seulement les lettres et les champs, il avait aussi le goût et la connaissance des arts

et des sciences. Il fut inventeur de ce qui peut être considéré, à Rome, comme la première horloge; c'était un cadran où, au moyen d'un mécanisme ingénieux, une main mise en mouvement mesurait le temps. Varron possédait aussi un musée orné de sculptures, entre lesquelles on admirait un groupe charmant, ouvrage du statuaire Archelaüs; c'était un seul bloc de marbre, représentant une lionne avec des Amours se jouant autour d'elle. Pline nous apprend encore que ce fut Varron qui, édile en 692, fit venir de Sparte à Rome une peinture à fresque pour en orner les comices; peinture qui excita l'admiration, autant par l'adresse avec laquelle elle avait été transportée, intacte et fraîche, que par sa beauté même.

Tranquille sous la dictature de César, Varron ne put, malgré ses travaux et sa solitude, échapper aux malheurs qui suivirent la mort du vainqueur des Gaules. Il était riche; pouvait-il échapper à la proscription? Cette maison de Cassinum tenta Antoine; il s'en empara, ainsi que de tous les biens de Varron. Cicéron nous montre, sous les plus vives couleurs, ce cruel triumvir, après une expédition de débauche à Capoue, venant profaner ce sanctuaire de la science et de la vertu. Antoine n'était pas homme à se contenter d'avoir dépouillé Varron de ses biens. Le nom de Varron se trouva bientôt en

tête d'une liste de proscrits, avec d'autres amis de Pompée, qu'avait oubliés la clémence de César. Varron avait alors plus de soixante-dix ans. L'amitié, du reste, fut pour Varron aussi attentive et dévouée que la tyrannie était impitoyable et odieuse. Ses amis se disputèrent le dangereux honneur de le sauver. Calenus, ayant obtenu la préférence, l'emmena à sa maison de campagne, où venait fréquemment Antoine, sans se douter qu'elle renfermait un ennemi qu'il avait proscrit. Varron y resta caché jusqu'à ce qu'un édit du consul M. Plancus vînt l'excepter de la proscription générale, lui et Messala Corvinus.

Mais si Varron parvint à sauver sa vie, il fut moins heureux pour la bibliothèque précieuse qu'il avait rassemblée avec beaucoup de soins et de frais. Cette bibliothèque, placée dans le jardin d'une de ses villas, tomba, perte irréparable, aux mains d'une soldatesque grossière qui la dispersa. Après la bataille d'Actium, Varron résida tranquillement à Rome, jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva en 727. Auguste lui avait rendu ses biens; mais il ne lui put rendre sa bibliothèque. Varron observa à l'égard d'Auguste la même réserve qu'il avait eue pour César, et ne lui rendit que le service désintéressé et noble qu'il avait rendu à celui-ci, de l'aider de ses conseils dans le dessein que formait sa politique d'établir des

bibliothèques publiques, où dans les douces préoccupations de l'étude on pût oublier la république. Les derniers jours de Varron furent donc paisibles, mais non heureux. La mort tragique de Pompée, de Cicéron, et de ses autres amis, la ruine de la liberté, le pillage de ses villas, la perte de ses richesses littéraires, durent répandre de sombres lueurs sur ses derniers moments. L'étude seule lui restait; elle fut sa consolation; et il lui dut un témoignage éclatant d'estime, une immortalité anticipée. Quand Pollion, reprenant et achevant la pensée de César, consacra une partie des dépouilles de la guerre à construire une magnifique galerie adjacente au palais de la Liberté, qu'il remplit de livres et orna des bustes des écrivains illustres, Varron fut le seul des auteurs vivants dont il plaça l'image au milieu des gloires du passé.

Il y a quelque charme à s'arrêter sur un tel caractère, sur une vie aussi calme et aussi bien remplie; sur ce contemporain de Marius et de Sylla, de César et de Pompée, d'Antoine et d'Octave, qui, au milieu des drames sanglants qui se jouent autour de lui, chemine dans une voie de solitude et d'innocence, et poursuit, au milieu de l'anarchie et des crimes, sa longue et bienfaisante carrière, interrompue un moment par les périls et la défense de la liberté, mais rendue ensuite et pour toujours aux nobles et

graves études ; car le zèle de Varron ne s'éteignit qu'avec sa vie : « Le même lit, dit Valère-Maxime avec une éloquence qui ne lui est point ordinaire, le même lit où Varron avait écrit tant d'ouvrages reçut encore son dernier soupir : *In eodem lectulo et spiritus ejus, et egregiorum operum cursus exstinctus est.* »

Varron a longtemps vécu; il a beaucoup écrit; mais, de ses nombreux ouvrages, le temps en a peu respecté; plusieurs, sans doute, avaient péri dans le pillage de sa bibliothèque. Philologue, critique, auteur de satires, historien, philosophe, théologien, agriculteur, de tous ces titres qui composaient la gloire de Varron, ceux de grammairien et d'agriculteur sont les seuls que nous puissions juger, apprécier sur des ouvrages mêmes; il y a donc un double travail à faire sur Varron ; travail de restitution pour les ouvrages perdus, travail d'examen pour ceux qui nous restent.

Entre les ouvrages aujourd'hui perdus de Varron, un des plus célèbres chez les anciens, c'étaient ses satires, et entre ces satires, celle qu'il intitula lui-même *Satire Ménippée*, parce que, dans cet ouvrage, Varron cherchait à imiter le style et l'humeur du fameux philosophe cynique Ménippe. L'œuvre de Varron était une espèce de mélange; des mots grecs s'y trouvaient joints à des mots latins, la prose à des vers

de diverses mesures. Cicéron, dans ses *Académiques*, introduit Varron expliquant lui-même quel avait été son dessein en composant son ouvrage. Après s'être excusé de ne point écrire en maître sur des matières philosophiques, Varron ajoute : « Toutefois, ces ouvrages de ma jeunesse, dans lesquels, imitateur et non traducteur de Ménippe, j'ai répandu quelque gaîté, contiennent bien des choses tirées du fond même de la philosophie, bien des choses empruntées à la dialectique. » Plusieurs fragments de la *Ménippée* existent encore, mais extrêmement mutilés et corrompus. Les titres des différents sujets ou chapitres donnés par Fabricius, dans un ordre alphabétique, se montent à peu près à cent cinq. Les uns sont en latin, les autres en grec; quelques chapitres ont un double titre, latin et grec. On peut, dans cette variété de titres, entrevoir la variété des sujets que traitait Varron. On remarque un chapitre, *De officio mariti*, dans lequel l'auteur dit qu'il faut corriger les défauts de sa femme ou les supporter : « Qui les corrige, ajoute-t-il, rend sa femme meilleure; qui les supporte, s'améliore lui-même. Dans un autre chapitre, *Quid vesper serus vehat*, Varron disait que le nombre des convives ne doit pas être moindre que celui des Grâces, plus grand que celui des Muses. Pour qu'un festin soit agréable, il faut, ajoutait Varron, quatre conditions réu-

nies : compagnie aimable, place commode, temps opportun, préparatifs délicats. Les convives ne doivent être ni bavards, ni taciturnes; le silence est bon dans le cabinet, l'éloquence au forum; mais ni l'un ni l'autre ne conviennent à un festin. Une troisième satire traitait des mets les plus recherchés, et principalement des délicatesses étrangères que le luxe commençait à introduire dans Rome. La satire Menippée ou Varronienne a été reproduite dans la littérature latine, par Sénèque; en grec, par l'empereur Julien; en France, elle est restée populaire. Varron avait aussi fait de la satire une arme politique. Dans le *Tricarenus* ou le *Tricipitina*, satire historique du triumvirat de César, Pompée et Crassus, il avait répandu beaucoup de sel et de sarcasmes; peut-être Antoine s'en souvint-il quand il proscrivit Varron. Varron attaquait aussi une autre puissance : les poëtes; c'est contre les poëtes tragiques de Rome qu'était dirigée une partie de la satire intitulée : *Connais-toi toi-même*. On voit, du reste, par plusieurs autres ouvrages, dont les titres subsistent, que Varron s'était beaucoup occupé du théâtre, de ses origines, de l'action scénique.

Varron songea aussi à l'histoire; son traité, intitulé : *Sisenna*, ou de l'*Histoire*, contenait d'excellents préceptes sur le style qui convient à

l'histoire, et sur l'exactitude que l'on doit apporter dans la recherche des faits historiques. Il est probable que Varron avait mis en pratique ces conseils dans les ouvrages qu'il avait composés. Plutarque, dans la vie de Romulus, parle de Varron comme de celui de tous les Romains qui était le plus versé dans l'histoire. Il avait, outre des annales, outre un récit de la seconde guerre Punique, et des recherches sur les origines de Rome, composé un traité sur les familles qui avaient suivi Énée en Italie : espèce de doomsday-book qui devait être fort recherché des familles patriciennes, et que Virgile a sans doute consulté pour les noms et les héros antiques qu'il a mis en scène. C'est au genre historique qu'il faut rattacher ces hebdomades, ou livre des images, espèce de notices illustrées qui contenaient le panégyrique de sept cents hommes célèbres, ou une courte peinture biographique de chacun d'eux, avec une légende en vers au-dessous du portrait. On a conservé l'épigraphe mise au-dessous du portrait de Démétrius de Phalère, auquel les Athéniens, dans leur admiration, avaient érigé trois cents statues, qu'ils renversèrent dans un moment d'inconstance :

Hic Demetrius æneis tot aptus est
Quot luces habet annus absolutas.

Il ne faudrait pas, je crois, juger de la poésie

de Varron d'après cet échantillon; bien qu'à vrai dire la grâce, la souplesse, le naturel ne me paraissent pas avoir dû en être le caractère. Chaque livre renfermait sept peintures et sept panégyriques, d'où le nom d'hebdomades. Varron, on le sait, avait une vénération, ou plutôt une superstition particulière, pour le nombre sept. Symmaque lui reprochera la sévérité avec laquelle il jugeait, plus qu'il ne louait, les hommes dont il retraçait la vie : *Parca laude perstrinxit.* Caton lui-même, Caton le censeur, n'y était pas ménagé; mais Varron n'écrivait pas la biographie contemporaine.

Quand Pompée fut nommé consul pour la première fois, il pria Varron de lui rédiger un mémoire, ou manuel, pour la conduite et les formes qu'il devait observer envers le sénat. Ce traité, que Varron appelait *Isagogicum de officio senatus habendi*, et qui appartient à l'histoire, est perdu. Varron enfin avait, au rapport de Charisius, écrit ses mémoires : *Liber de vita sua.* Il avait aussi composé le panégyrique de Porcia, femme de Brutus; Cicéron y fait allusion dans une de ses lettres. Mais le grand service rendu par Varron à l'histoire, c'est d'avoir fixé la chronologie du monde. Censorin nous apprend que ce fut lui qui, le premier, régla la chronologie par les éclipses. Il ne fixait pas le moment où commençait la première période histo-

rique, mais il en fixait la fin au déluge d'Ogygès.

Les ouvrages que Varron avait écrits sur la philosophie ont péri, ainsi que ses traités historiques; ces ouvrages étaient peu nombreux du reste. Le principal avait pour titre : *De philosophia liber*. Mais si nous n'avons plus ses ouvrages, nous pouvons, à l'aide de Cicéron et de saint Augustin, en les corrigeant un peu l'un par l'autre, retrouver ses doctrines philosophiques. Cicéron, en effet, n'est point un fidèle interprète de la pensée de Varron; il le reconnaît lui-même; il en prévient Varron : *Puto fore ut, quum legeris, mirere nos id locutos esse quod nunquam locuti sumus*. Varron et Cicéron n'appartenaient pas à la même école; Cicéron est pour la nouvelle Académie, Varron pour l'ancienne; Varron, en outre, tenait un peu du stoïcisme. Voici quelle était, d'après saint Augustin, la marche suivie par Varron dans son livre sur la philosophie. Varron, examinant d'abord toutes les diverses sectes de philosophes, en comptait deux cent quatre-vingts; mais bientôt il ramenait toutes ces variétés à quatre écoles principales, qui plaçaient le bonheur, les unes dans le repos et le plaisir, les autres dans les satisfactions de l'esprit et de l'âme : distinction qui semble fausse à Varron; car l'homme n'étant pas seulement un corps ou un esprit, mais un esprit et un corps, son bonheur complet, le souverain

bien, ne se peut trouver pour lui que dans l'heureuse harmonie des désirs du corps et des nobles instincts de l'esprit. Je l'avoue, cette vue me paraît dépasser et la hauteur philosophique de Varron, et la portée de son temps. Il me semble que saint Augustin a achevé la pensée de Varron, et qu'il a mis sur le fond païen les teintes pures et nouvelles du christianisme. La philosophie de Varron était sage, mais peu élevée; philosophie pratique, plus que théorique: *Totum igitur illud philosophiæ studium mihi quidem ipse sumo, et ad vitæ constantiam, et ad delectationem animi*, lui fait dire avec vérité Cicéron. Varron ne se perd point aux subtilités, où s'égare quelquefois le philosophe de Tusculum; homme austère, vieux Romain, dans la philosophie c'est la morale et l'application qu'il aime et recherche. Mais, comme son âme est noble et élevée, en même temps que grave, il va naturellement prendre, entre les sectes anciennes, celle qui lui offre les plus dignes enseignements, et, je voudrais dire avec saint Augustin, les plus douces espérances. Mais il n'en est point ainsi. Varron résume admirablement son temps, mais ne le devance pas; c'est, nous allons le voir, un théologien païen; ce n'est pas un philosophe spiritualiste.

L'ouvrage important de Varron, celui que l'antiquité admirait surtout, celui que nous re-

grettons le plus, c'était son grand ouvrage des Choses divines et humaines : *De rerum humanarum et divinarum antiquitatibus*, adressé à Jules César, en sa qualité de grand pontife. Cet ouvrage était en seize livres. On a prétendu qu'il avait péri dans cette destruction des principaux ouvrages de l'antiquité, ordonnée ou permise par Grégoire le Grand, qui, dans cet ouvrage principalement, aurait vu de dangereuses révélations. Nous avons déjà réfuté en général l'accusation injustement portée contre ce grand pape; en ce qui concerne le livre des Antiquités de Varron, nous nous contenterons de rappeler un fait devant lequel tombent toutes les suppositions. L'ouvrage de Varron existait encore au quinzième siècle; Pétrarque l'avait vu, l'avait touché dans sa jeunesse; écoutons, quand il ne put le retrouver, ses regrets qui sont encore les nôtres : *Nullæ tamen exstant, vel admodum laceræ tuorum operum reliquiæ, licet divinarum et humanarum rerum libros, ex quibus sonantius nomen habes, puerum me vidisse meminerim, et recordatione torqueor, summis, ut aiunt, labiis gustatæ dulcedinis. Hos alicubi forsitan latitare suspicor, eaque, multos jam per annos, me fatigat cura, quoniam longa quidem ac sollicita spe nihil est laboriosius in vita.* Heureusement que saint Augustin encore nous sera en aide, et qu'avec

lui nous pourrons retrouver sinon l'ensemble, du moins les grandes lignes, et, à défaut du coloris, le dessin de ce magnifique ouvrage. Mais avant d'essayer cette restauration, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur l'état des croyances religieuses du paganisme, quand Varron composa son grand ouvrage.

Pendant plus de cinq siècles, jusqu'au siècle des Scipions, Rome conserva sa foi intacte; le siècle des Scipions, époque de l'influence grecque, y porta les premières atteintes. Pendant que l'aîné des Scipions allait dans les temples prier les dieux pour le succès de ses armes, Ennius son ami, son protégé, Ennius traduisait l'ouvrage impie d'Evhémère, qui réduisait tous les dieux à n'être que des hommes. Ennius portait cette même hardiesse sur la scène; il s'écrie :

Esse deûm genus semper dixi et dicam cœlitûm;
Sed eos non curare opinor quid agat humanum genus;
Nam si curent, bene bonis sit, male malis; quod nunc abest.

Et Cicéron, qui rapporte ces paroles, ajoute qu'Ennius parlait ainsi aux grands applaudissements du peuple; que le peuple adhérait à cette maxime : *Magno plausu loquitur, assentiente populo*. Nous ne rappellerons point les libertés de Plaute, et de Térence même, le poëte de la bonne société, à l'égard du maître des dieux. Des doctrines nouvelles et non moins

fatales pénétraient partout. Le sage Lælius s'en affligeait : *Neque enim*, lui fait dire Cicéron, *assentior iis qui hæc nuper disserere cœperunt, cum corporibus simul animas interire atque omnia morte deleri.* Lælius aurait dû s'en moins étonner; son ami Polybe n'avait-il pas dit : « Je suis persuadé que tout ce qu'on appelle religion à Rome, n'a été institué que pour le peuple; car si l'on pouvait supposer une société formée de sages, de tels systèmes seraient peu nécessaires; mais la multitude étant toujours emportée, toujours agitée par des désirs illicites, des ressentiments furieux, des passions violentes, il n'y avait pas de moyen plus sûr pour la contenir que de lui inspirer des terreurs secrètes pour toutes ces fictions tragiques d'enfer, de furies, de tourments. »

Écoutons maintenant l'ardent Lucilius. Dans une de ses satires, il représente les dieux assemblés délibérant sur les choses humaines, et en particulier sur le châtiment qu'ils doivent infliger à un certain Lupus, homme considérable, mais impie et si puissant que :

Si conjuret, populus vix totus satis est.

Jupiter survient et regrette de n'avoir point assisté à la première séance :

Vellem concilio vestrum, quod dicitis, olim
Cœlicolæ, vellem, inquam, adfuvissemu' priore
Concilio ;

Jupiter ayant dit son avis, la discussion est reprise par un autre dieu, que Lactance nous apprend être Neptune, et qui ne fait guère qu'embrouiller la question, si bien que Jupiter déclare que Carnéade lui-même, le plus clair et le plus éloquent des philosophes, Carnéade ne pourrait l'éclaircir :

Nec si Carneadem ipsum ad nos Orcu' remittat.

Pour satisfaire toutes les opinions et mettre tout le monde d'accord, on finit par décider que chaque divinité conservera ses priviléges et titres honorifiques :

Ut nemo sit nostrum quin pater optumu' divum ;
Ut Neptunu' pater, Liber, Saturnu' pater, Mars,
Juno, Quirinu' pater, nomen dicatur ad unum.

Ces hardiesses ne s'arrêteront point en si beau chemin, et, sous Sylla, le paganisme était à jour : Lucrèce l'avait détrôné, et quand Varron écrivit, il n'y avait pas longtemps que Cicéron, dans un plaidoyer; au sénat, César, avaient fait connaître ce qu'ils pensaient de croyances jusque-là si respectées.

Tel était l'état de la religion quand Varron écrivit son grand ouvrage des Choses humaines et divines. Varron reconnaît trois espèces de théologie : mythique, physique, civile; la pre-

mière appartient aux poëtes; la seconde aux philosophes, et la troisième au peuple. Varron avoue que dans la première, il y avait un grand nombre de traditions contraires à la nature des dieux; les poëtes, dit-il, ont attribué aux dieux des actes qui n'appartiennent qu'aux hommes, et aux hommes les plus méprisables. La seconde espèce de théologie, celle que les philosophes exposent dans leurs livres, nous enseigne quelle est la véritable nature des dieux, où ils sont, d'où ils viennent, s'ils existent depuis un certain temps, ou s'ils sont de toute éternité : toutes questions qui sont traitées plus convenablement dans l'enceinte d'une école, que sur la place publique. La troisième espèce de théologie, la théologie civile, est celle que les citoyens et surtout les prêtres ont besoin d'étudier et d'approfondir; c'est celle qui enseigne quels dieux doivent être honorés publiquement, à quels sacrifices et à quelles cérémonies chacun est assujetti. Varron parle avec estime de la théologie physique ou philosophique; quant à la théologie civile, il la recommande aux citoyens; mais il ne dit pas nettement en quoi elle consiste. Saint Augustin en conclut que la théologie civile ne formait point un système particulier, ou que Varron n'osait s'expliquer à cet égard. Cette réserve de Varron était-elle prudence ou incrédulité? on serait tenté d'adopter cette seconde

supposition, en se rapportant à ce que nous avons dit de l'état du paganisme, et si l'on se rappelait que l'ouvrage est dédié à César, qui à grand' peine croyait à Jupiter. On se tromperait cependant, selon nous; César alors était grand pontife; César songeait à fonder un empire; César, dès lors, ne pensait plus comme le complice de Catilina. Qu'on n'oublie point d'ailleurs quel était Varron; homme grave, homme des anciennes mœurs et des anciennes croyances, s'il écrit, c'est pour les raffermir et non les ébranler; l'ouvrage de Varron nous paraît non point la suite, mais la protestation des incrédulités que nous avons signalées; et un fait, dont on a tiré une conclusion contraire, nous paraît ne devoir point laisser de doute à cet égard. La doctrine de Varron ne lui appartient pas. Avant lui, un personnage plus grave encore, le grand pontife Scévola, avait fait de la théologie la division qu'en fait Varron. Si altérée que fût déjà la foi païenne, ces doutes n'avaient point pénétré dans le sanctuaire, et y eussent-ils pénétré, ils n'en seraient point sortis. Nous le croyons donc : ni Scévola ni Varron n'ont voulu répandre des opinions qui inquiétassent la croyance générale; ils voulaient au contraire présenter sous un jour profond et majestueux le paganisme déjà attaqué; leurs livres étaient des enseignements sincères, et non d'indiscrètes révélations. On ne le

peut oublier en effet : pendant plus de quatre siècles encore, le paganisme conservera ses secrètes et antiques traditions; la religion, c'était l'empire même; c'était toute la constitution romaine ! Qui eût songé, qui eût osé l'attaquer systématiquement ? Non, telle n'était point la pensée de Varron; au contraire, il avait pour but de raffermir la foi chancelante, en montrant, par le détail des cérémonies, par les souvenirs qui se rattachaient aux temples, par les origines des cultes rendus aux différentes divinités, combien la grandeur de Rome et ses succès se liaient étroitement à son respect pour les dieux. De là, on peut le voir encore par le détail qu'en donne saint Augustin, le soin minutieux avec lequel il enseigne et les sacrifices que l'on devait faire, et la manière de les accomplir, et les lieux où ils se devaient offrir, et les dieux auxquels ils devaient être offerts. Que si l'on nous disait : mais dans l'ouvrage de Varron, il n'y a que des formes religieuses, des symboles, et pas une pensée où se trahisse la présence de la divinité, nous reconnaîtrions cette absence du sentiment religieux; mais telle était la religion romaine : des sacrifices, des auspices, des cérémonies; c'est Cicéron qui nous le dit. Quelquefois cependant on sent que Varron souffre à décrire ainsi des formes sans vie réelle; il cherche un sens à ces cultes qu'il explique, et recourant dès lors à

ce qui sera plus tard le refuge des esprits forts du paganisme, il explique la religion par la physique : les divinités sont des symboles : *Conatur ad mundi partes sive elementa transferre,* dit saint Augustin. Mais c'est là une témérité qu'il n'a pas souvent ; Varron ne croit ni plus ni moins que le peuple ; il voit des noms et non des symboles ; Varron, en un mot, peut-être nous trompons-nous, Varron nous semble un croyant. Saint Augustin soupçonne Varron de n'avoir pas osé dire toute sa pensée, et il charge Sénèque de l'achever. Sénèque le pouvait en effet ; il avait des révélations que n'avait pas eues Varron, qui ne pouvait ni n'aurait voulu d'ailleurs, en eût-il su davantage, s'exprimer autrement. On peut voir du reste, même par cette incomplète esquisse, de quelle importance serait pour nous l'ouvrage de Varron, bien que les apologistes chrétiens, saint Augustin, Lactance, Arnobe et autres puissent, jusqu'à un certain point, réparer cette perte par les révélations précieuses qu'ils lui avaient en grande partie empruntées sur le paganisme, et qu'ils nous ont laissées.

Nous sortons enfin un peu des fragments, des restitutions, des conjectures ; nous arrivons aux ouvrages de Varron, que le temps a, sinon entièrement, du moins en partie respectés, à son ouvrage sur la langue latine et à son Traité sur

l'agriculture; nous avons considéré le satirique, l'historien, le philosophe, le théologien; nous allons parler du grammairien, du critique, de l'agriculteur.

Varron avait composé plusieurs ouvrages de critique et de grammaire. Sous le titre de *Novem libri disciplinarum*, il avait laissé une espèce d'encyclopédie sur les arts et les sciences. Un des chapitres, au témoignage de Vitruve, traitait de l'architecture. Varron y exposait, avec une justesse remarquable, des observations intéressantes sur la situation et la construction des villas romaines; et c'est d'après ces indications que Columelle et Palladius nous en ont donné leurs agréables descriptions. Un autre chapitre roulait sur l'arithmétique. Fabricius rapporte que Vetranius Maurus, auteur de la Vie de Varron, disait avoir vu cette partie de l'ouvrage de Varron à Rome, dans la bibliothèque du cardinal Lorenzo Strozzi. Les livres sur le rapport des termes : *de Similitudine verborum*; sur l'utilité du langage : *de Utilitate sermonis*, appartenaient peut-être au grand ouvrage sur la langue latine, dont nous allons parler; mais le traité : *de Sermone latino*, adressé à Marcellus, semble avoir formé un ouvrage à part.

Varron, après avoir fait sa soumission à César, s'était retiré dans ses terres, « seul dans le port, dit Cicéron, quand autour de lui tout était tem-

pête et naufrage : *His tempestatibus es prope solus in portu.* » Cicéron voyait avec peine que Varron, qui avait composé tant d'ouvrages, ne lui en eût dédié aucun. Il témoigna donc et fit témoigner à Varron le désir qu'il avait de recevoir cette marque d'estime d'un tel homme. Varron alors lui promit de lui dédier son ouvrage sur la langue latine. Mais cet ouvrage avançait lentement ; et Cicéron, qui craignait sans doute que Varron ne tînt pas sa promesse, ou qui, dans son impatience, le trouvait peu empressé, Cicéron le provoqua et voulut le mettre dans l'impossibilité de ne point tenir son engagement : il lui dédia ses *Académiques*. Cette précaution, cependant, ne le rassurait point ; dans une lettre à Atticus, Cicéron se plaint de la lenteur de Varron, qui ne lui a pas encore envoyé le traité promis, et qui, comme un autre Callipide, est toujours en mouvement sans avancer d'une coudée. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage parut enfin. Les anciens remarquèrent que la dédicace ne renfermait pas d'éloges pour Cicéron ; soit que Varron eût pensé qu'auprès d'un tel nom toute louange était languissante ; soit qu'il n'eût pas voulu entreprendre de flatter une vanité difficile à satisfaire. On voit, du reste, par quelques passages des lettres de Cicéron, qu'il avait hésité à faire honneur à Varron de ses *Académiques*, et que peut-être il s'en repentait. Était-ce un pressenti-

timent? L'ouvrage parut-il en entier avant la mort de Cicéron? Il serait difficile de le dire. Composé à cette époque, peut-être n'avait-il pas encore vu le jour, et, dispersé avec le reste de la bibliothèque de Varron, quand il parut plus tard, il ne parut point sous la forme dernière que lui eût donnée l'auteur. Mais ces ébauches mêmes, le temps ne les a point respectées. Des vingt-quatre livres dont devait se composer cet ouvrage, les trois premiers sont entièrement perdus; au quatrième seulement, commencent les fragments qui, avec les deux livres suivants, traitent des origines des termes latins, des licences poétiques qui en avaient changé l'acception. Du septième au dixième livre, Varron s'occupe des différentes modifications des verbes, conjugaisons, déclinaisons. Il est difficile, au milieu de tant et si considérables lacunes, de retrouver le plan de Varron. On entrevoit cependant que ce plan ne manquait pas de grandeur. Varron consacrait le premier livre à l'espace et à ce que l'espace renferme; le second au temps et à ce qui se fait dans le temps. Cette division générale, qui renferme tout dans l'espace et dans le temps, *de locis et temporibus*, est assez philosophique, et l'introduction, qui l'amène et la justifie, fait honneur à Varron. Mais si elle est philosophique, elle n'est pas également logique. Adopter un tel cadre, c'était se condamner à procéder sans mé-

thode ; c'était annoncer qu'il traiterait son sujet en homme d'esprit, plutôt qu'en grammairien; tel est, en effet, le défaut de Varron. La critique latine, peu difficile cependant en fait d'étymologies, lui a reproché les bizarreries de celles qu'il donne la plupart du temps ; les variations ou les négligences qui attribuent au même mot des origines contraires; ses explications arbitraires, pour ne rien dire de plus. La critique moderne, et de nos jours principalement, s'appuyant de l'étude nouvelle des langues sanscrites, a fait voir la fausseté de ses étymologies. Tout en adoptant ces justes remarques, il faut cependant ne les point exagérer, et ne pas faire à Varron un crime de n'avoir point connu ce qu'il ne pouvait connaître. Il est beaucoup moins excusable d'avoir été ou indifférent ou peu exact dans les origines si précieuses des anciens idiomes du Latium, qu'il aurait dû chercher, et qu'il lui était possible encore de consulter. Mais si Varron est faible comme étymologiste, comme grammairien il se relève quelquefois; n'est-ce pas déjà beaucoup, par exemple, que d'être arrivé comme il le fait, à l'idée d'un thème, d'une forme absolue dans les mots déclinables? Si donc, comme traité étymologique de la langue latine, le livre de Varron offre un médiocre intérêt, il en présente un très-grand sous d'autres rapports. Parcourez avec lui la Rome antique, ses quartiers,

ses rues ; suivez-le dans les détails précieux qu'il nous donne sur les armes, sur les instruments de labour, sur la cuisine et la toilette des Romains; entrez avec lui dans l'intérieur de la maison et de la famille romaines ; parcourez les temples, les autels antiques consacrés par quelque grand souvenir national ou religieux, et vous aurez fait une des plus intéressantes études qui se puisse faire des origines, des mœurs, des institutions romaines. On comprend même, par ces débris, la gloire que Cicéron accorde à Varron, d'avoir fait connaître aux Romains leurs antiquités qu'ils ignoraient, et cette ville où, avant lui, ils étaient comme étrangers. Varron n'est pas seulement alors écrivain pittoresque ; il annonce aussi, ou reproduit le grave théologien que nous avons vu. La théologie, ou plutôt la physiothéologie stoïcienne qu'il indique, est fort remarquable et peut être regardée comme une esquisse et un grand trait de ses Antiquités.

Voici enfin un livre de Varron que le temps a épargné, ou qu'il n'a que très-légèrement atteint : son Traité sur l'agriculture. L'ouvrage de Varron sur l'agriculture est en trois livres; le premier traite de l'agriculture proprement dite : *de Agricultura ;* le second des bestiaux : *de re Pecuaria ;* le troisième des basses-cours, des parcs, des viviers : *de Villaticis pastionibus.* Chacune de ces divisions générales se subdivise en plusieurs

chapitres qui exposent les matières relatives à l'idée principale du livre ; mais nous n'entrerons point dans ces détails. Nous ferons seulement ressortir de l'ouvrage de Varron quelques faits qui nous paraissent pouvoir éclairer les changements qui, à cette époque, s'étaient opérés dans les mœurs romaines. Varron, dans les préfaces qui ouvrent chacun de ses trois livres, se plaint lui-même du changement qui s'est fait dans les mœurs : on méprise l'ancienne simplicité ; on abandonne les travaux qui ont fait la force et la prospérité de Rome, qui lui ont donné de grands citoyens et de grands guerriers ; on quitte la campagne pour la ville. Mais le troisième livre de Varron le dit plus haut encore ; c'est là que se trouvent les plus précieux détails sur le luxe et la sensualité des Romains. Qu'eût dit Caton, lui qui recommandait si fort la culture, les engrais et les pâturages, qu'eût-il dit s'il eût entendu Varron conseiller de cultiver des champs de roses dans le voisinage des grandes villes, parce qu'on était sûr d'en retirer un meilleur revenu ; d'entretenir des volières où s'engraissaient ces oiseaux rares, dont la gourmandise romaine payait si cher les foies gonflés :

Pinguibus et ficis pastum jecur anseris albi.

Qu'eût-il pensé, lui à qui suffisait un peu de

pain et d'eau trempée de vinaigre, des piscines de Philippus et d'Hortensius? La maison de Curius Dentatus, le vainqueur des Samnites, qu'il allait admirer dans sa jeunesse pour son humble simplicité, ne ressemblait guère à cette villa d'Appius Claudius, où s'achève l'entretien sur l'agriculture; villa où, au lieu du blé, du foin, du vin qui ornaient les antiques demeures, brillaient de magnifiques peintures et de riches lambris d'or: «*Nec enim ut illa, fœnicia videt arida in tabulato, nec vindemiam in cella, neque in granario messem; oblita tabulis est pictis, nec minus lignis ornata.*» Nous touchons au moment où la Rome de brique de la république, va devenir la Rome de marbre d'Auguste. Mais si l'austérité romaine pouvait se plaindre de ces recherches et de ces raffinements, il était dans les mœurs des changements auquels l'humanité pouvait applaudir. On sait ce qu'étaient pour Caton les esclaves; du vieux fer qu'il fallait vendre. Au temps de Varron, les esclaves commencent à être plus qu'une chose; Varron veut qu'on les traite avec douceur; qu'on les intéresse, qu'on les attache à la ferme par le bien-être et les soins; que l'on crée pour eux des distinctions; que l'on ait des ménaments pour ceux qui se conduisent le mieux; qu'enfin ils puissent avoir une famille.

Ainsi s'annonçait l'émancipation du monde ancien, que devait achever le christianisme.

Le Traité sur l'agriculture est le seul ouvrage d'après lequel nous puissions juger Varron comme écrivain. En prenant pour règle de nos jugements cette mesure nécessairement inexacte, nous reconnaîtrons dans Varron un écrivain plein d'ordre et de netteté. Ce Traité de l'agriculture offre une remarquable liaison d'idées ; de la sagesse dans l'exposition de l'ouvrage et la distribution de ses parties. Quant au style, l'expression est juste et concise, nerveuse et saine ; un peu sèche quelquefois. Cependant elle s'anime, quand il le faut, et se colore doucement de grâce et de poésie. Virgile n'a peut-être point surpassé, pour le charme et l'élégance, pour la verve des images et la fraîcheur des expressions, le chapitre délicieux sur les abeilles, qu'il s'est, pour ainsi dire, contenté de traduire. Néanmoins, il le faut reconnaître, le style de Varron se ressent non-seulement de cette rudesse de la langue latine que Cicéron devait achever de faire disparaître, mais aussi de cette âpreté particulière à la contrée qui avait vu naître Varron, et naître aussi Salluste ; la Sabine conservait, plus qu'aucun autre territoire romain, sa vieille austérité et son inculte langage. Varron, du reste, plaît par cette âpreté même ; sa pensée, comme son style, a une franchise qui charme et instruit. Varron est du petit nombre de ces écrivains qui restent hommes en étant auteurs. Il n'écrit point pour écrire, mais pour consi-

gner, et pour lui-même et pour les aurtes, le fruit de ses lectures et de sa longue expérience. On sent, en lisant Varron, que son livre est le livre d'un vieillard ; verte et saine vieillesse d'esprit et de corps : le livre de Varron fut écrit à quatre-vingts ans.

Si maintenant, rassemblant ces traits épars et divers, nous cherchons, et dans les débris de Varron et dans ce qui nous reste de lui, et dans les témoignages des anciens, à saisir et à fixer sa physionomie, et la part qu'il eut dans le mouvement intellectuel de son temps, nous trouverons peut-être que Varron a été un initiateur plutôt qu'un écrivain. Possesseur d'une vaste et précieuse bibliothèque, il a voulu en quelque sorte la rendre publique, en faisant connaître par des extraits, plus souvent que par des ouvrages complets, les richesses qu'elle renfermait ; car c'est ainsi, ce me semble, qu'il faut comprendre, ce que dit Aulu-Gelle, de ces quatre cent quatre-vingt-dix traités qu'il aurait composés, à l'âge de soixante-dix-huit ans ; et l'on sait que Varron vécut encore longtemps.

Varron continue et complète Caton. Comme lui, il a écrit sur tous les sujets et mérité, outre l'épithète de polygraphe que lui donne Cicéron, cet éloge de Quintilien, éloge que Pline faisait aussi de Caton, d'avoir presque embrassé dans ses ouvrages l'universalité des connaissances hu-

maines : *Quam multa! imo pene omnia tradidit Varro.* Mais on sent que ces initiations devaient être nécessairement rapides et incomplètes, et qu'elles durent plus tard être facilement dépassées, quand la Grèce tout entière se fit l'institutrice de Rome. J'attribuerais un peu, je l'avoue, à cette circonstance, et aussi au défaut d'ensemble et d'unité, la perte des ouvrages de Varron. De nouveaux et meilleurs ouvrages sur les mêmes sujets durent les faire négliger; le style avait vieilli aussi : il en faut moins pour perdre les meilleurs ouvrages. N'oublions pas d'ailleurs le pillage de la maison de Varron, où ses manuscrits avaient dû périr en grande partie avec ses livres. *Ex quibus multos*, dit Aulu-Gelle, *cum proscriptus esset, direptis bibliothecis suis, non comparuisse.* Mais, tel qu'il nous reste, incomplet et mutilé, Varron n'en est pas moins un auteur considérable; monument dégradé, rompu, mais dont les ruines sont encore éloquentes et les révélations précieuses : la vieille Rome s'y reconnaît. En un mot, Varron nous paraît mériter cette admiration de Pétrarque, qui le plaçait entre Cicéron et Virgile :

Quì vid' ío nostra gente aver per duce
Varrone, il terzo gran lume romano
Che quanto 'l miro più, tanto più luce.

(*Trionfo della fama*, C. III.)

MECÈNE.

La critique n'a point encore fixé d'une manière certaine la date de la naissance de Mécène, qui peut cependant se placer entre les années 680 et 690. Né à Arezzo, ville d'Étrurie, Mécène avait la prétention de descendre des anciens rois de ce pays, et les poëtes qu'il protégea ne manquèrent point de rappeler souvent cette généalogie authentique ou supposée [1]. Les premières années de Mécène échappent à l'histoire; mais on peut croire qu'elles furent, ainsi que celles des jeunes Romains riches et d'une famille distinguée, consacrées à l'étude et à acquérir ces connaissances et ce goût délicat qui furent plus tard les qualités de Mécène. Ce fut probablement à Apollonie, où le conduisit sans doute le désir de perfectionner par la culture grecque [2] son éducation, qu'il eut occasion de connaître Octave, et de lier avec lui cette amitié qui ne devait plus se démentir, de la

1 Mæcenas atavis edite regibus. (Horat. *Od.*, I, 1.)
Mæcenas eques etrusco de sanguine regum. (Propert., III, 7.)
2 Docte sermones utriusque linguæ. (Horat. *Od.*, III, 8.)

part de Mécène du moins. Ce fut le premier et constant bonheur politique d'Octave, que cet attachement de Mécène. Dès lors et dans toutes les circonstances, nous trouvons auprès de lui le sage conseiller, qui sut avec tant d'habileté préparer et maintenir cette fortune surprenante de l'héritier de César. Ce fut Mécène qui conseilla à Octave cette déférence trompeuse envers Cicéron, dont la bienveillance et la protection lui furent si utiles; Mécène qui, entre Octave et Antoine, ménagea, après la bataille de Modène, cette réconciliation fatale à la république, à Octave si nécessaire; Mécène enfin, qui une seconde fois, et au moment où la division d'Antoine et d'Octave allait peut-être les livrer à la hardiesse généreuse de Sextus Pompée, les réunit par le mariage de la sœur d'Octave avec Antoine. Mécène paya aussi de sa personne. Dans la guerre de Modène, à Pérouse, en Sicile, à Actium, on le vit à côté d'Octave; mais ce courage disparaît dans ses mérites politiques. Quand Octave fut devenu Auguste, les conseils de Mécène, toujours prudents et habiles, ne lui manquèrent pas. Dans cette délibération où Auguste, avec plus de sincérité peut-être qu'on ne pense, songea un instant à quitter le pouvoir, Mécène, on le sait, le lui montra comme son seul refuge; et cet avis, qui flattait sans doute la secrète pensée d'Auguste, était en même temps, à y bien re-

garder, le meilleur et le plus profond. Le gouvernement de l'empire fut quelque temps comme partagé entre Auguste et Mécène[1]. Il lui confia le Sphinx, sceau du pouvoir. Rome soumise, tout n'était pas pacifié; au dehors des peuples, jusque-là rebelles, à soumettre, l'honneur des aigles romaines à venger, forcèrent souvent Auguste à quitter Rome; Mécène alors y veillait pour lui; habile à prévenir, à déjouer les complots qui se formaient sans cesse contre le pouvoir nouveau; habile quelquefois aussi à les faire naître, ou du moins à les laisser se développer, quand ils pouvaient servir les desseins de son maître. Ce fut ainsi que, dans un moment où Auguste éprouvait de la part des Romains quelque résistance, Mécène, pour leur faire sentir la nécessité de ce pouvoir d'un seul, contre lequel ils s'indignaient en secret, favorisa des troubles qui effrayant les Romains achevèrent de consolider la domination d'Auguste.

Mais enfin Rome et le monde se turent devant Auguste. Mécène alors crut pouvoir se livrer à un repos, qu'il sut encore rendre utile à son maître. Les esprits étaient contenus, mais non gagnés. Mécène travailla à en obtenir cet assentiment volontaire à l'empire d'Auguste, qu'ils lui refu-

[1] Cæterum Augustus, bellis civilibus, Cilnium Mæcenatem equestris ordinis, cunctis apud Romam atque Italiam præposuit. *Annal.* VI, 32.

saient encore. Il alla chercher, il découvrit les poëtes qui devaient faire oublier Octave pour ne plus montrer qu'Auguste ; il les conduisit auprès du prince et dans cette cour qu'ils devaient immortaliser. Qu'est-il besoin de rappeler ici Horace, Virgile, et tant d'autres qui furent non les protégés, mais les amis de Mécène? C'était pour eux que s'embellissaient, à eux que s'ouvraient ces jardins, dont la magnificence et la beauté étaient une des merveilles du luxe romain si excessif déjà. Le palais de Mécène qui s'élevait sur le mont Esquilin, semblait dans son orgueil défier les nues [1]; la tour en était célèbre [2]. Là aussi se préparaient en silence ces desseins de la politique, où le monde était compris; là venait quelquefois Auguste consulter son fidèle ministre, ou oublier auprès de lui les soucis de la grandeur [3], et se guérir des fatigues du pouvoir. Mais cette maison de Mécène, dont le faste effrayait Horace, ces jardins où rival et vainqueur d'Hortensius il avait rassemblé, à côté des chefs d'œuvre des arts, les raffinements et les délicatesses d'une sensualité dont l'univers déjà était tributaire, offraient surtout aux muses une agréable retraite. Mécène ne se contentait pas de les encourager,

1 Molem propinquam nubibus arduis. (Horat., *Epod.*, 9.)

2 Hoc incendium e turri Mæceniana prospiciens (Nero). Suet. *Nero*, 38.

3 Æger in domo Mæcenatis cubabat. Suet., *Aug.* 72.

il les cultivait. Poëte et historien, quelques fragments de ses écrits ont échappé à l'injure du temps; ils nous le montrent tel que nous l'imaginons. Partisan d'Épicure, aimant la vie et craignant la mort; citons ses vers dont nous demanderons la traduction à La Fontaine.

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxa,
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes :
Vita dùm superest, bene est.
Hanc mihi, vel acuta
Si sedeam cruce, sustine :

Mécénas fut un galant homme :
Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive : c'est assez, je suis plus que content.

Si ces vers expriment les sentiments intimes de Mécène, ses habitudes extérieures, les délicatesses de son luxe et de sa vie, la recherche et l'afféterie de ses vêtements et de sa personne, la mollesse et l'abandon de ses manières ne se marquaient pas moins dans les raffinements prétentieux de sa prose. Sénèque l'a pris pour exemple de l'influence des mœurs sur le style. Il a montré comment en lui l'homme tout entier se révélait dans l'écrivain. Des métaphores singulières, des expressions brillantées, des alliances de mots

bizarres, l'afféterie en un mot, et le laisser-aller nonchalant et efféminé, tels sont les caractères du style de Mécène [1]. Avant Sénèque, Auguste lui avait reproché ses tresses parfumées, reproche que répète l'auteur du Dialogue des Orateurs [2]. Sénèque cependant reconnaît [3] que dans cette affectation on entrevoit une nature qui eût pu être vigoureuse, si le mauvais goût et peut-être aussi un secret dessein ne l'eussent pervertie. Mécène en effet dans la mollesse voluptueuse de ses goûts, dans les raffinements de ses mœurs et de ses magnificences, conserva une netteté d'esprit et un bon sens remarquables; phénomène qui ne lui est point particulier, mais qui se retrouve souvent en ces siècles de dégradation morale. L'âme a perdu sa beauté primitive et ses nobles inspirations; mais l'intelligence survit; reine superbe et misérable, elle domine au milieu des autres ruines de l'homme et de la société; dernière lueur du flambeau divin qui

[1] Quædam vero transgressiones, et longe nimis sunt, et interim etiam compositione vitiosæ quæ in hoc ipsum petuntur ut exultent atque lasciviant, quales illæ Mæcenatis : Sole et aurorâ rubent plurima. Quintil., IX, 4. Sénèq., *Lett.*, 114, et *De Provid.*, I, 3.

[2] Mæcenatis calamistros. *Dialog.*, 26.

[3] Ingeniosus vir ille fuit, magnum exemplum romanæ eloquentiæ daturus, nisi illum enervasset felicitas. Sénèq., *Epist.*, 19.—Habuit enim ingenium et grande et virile, nisi illud secum discinxisset. Sénèq., *Epist.*, 92.

l'éclaire et l'échauffe, elle projette ses reflets brillants encore, quoique brisés, sur les arts, sur les sciences, sur la seconde vie de la société et de l'homme, quand est passé son premier âge, l'âge de la foi et de l'imagination. Mécène voulait-il séduire, énerver les Romains par l'exemple de son style, comme par celui de sa mollesse? essayait-il une double corruption matérielle et intellectuelle? on serait presque tenté de le croire. Toutefois son exemple trouva peu d'imitateurs, en littérature du moins. Virgile et Horace étaient là pour protester. Mais la contagion de ses mœurs fut plus grande; elle s'étendit autour de lui, gagna l'Italie tout entière, et si elle ne commença, elle autorisa, elle étendit la pratique de ces doctrines épicuriennes, qui mieux que la politique et les empereurs, maintinrent la servitude de Rome après l'avoir préparée.

Mécène cependant vieillissait; il demanda à Auguste un repos, que contre son attente peut-être, Auguste ne lui refusa point [1]. Quelque déplaisir était-il venu refroidir cette amitié si ancienne et si éprouvée? Tacite attribue ce dégoût [2] à cette inconstance et à cette ingratitude

[1] C. Mæcenati in ipsa urbe velut peregrinum otium permisit. *Ann.*, XIV, 52.

[2] Idque et Mæcenati acciderat : fata potentiæ raro sempiternæ; an satias capit, aut illos cùm omnia tribuerunt; aut hos cùm jàm nihil reliquum est quod cupiant. *Annal.* III, 30.

du cœur humain, qui ne peuvent toujours suffire aux bienfaits ou s'en contenter. Mais cette vue triste du cœur humain, habituelle à l'historien philosophe, n'explique pas suffisamment ce changement dans une amitié, jusque là si entière d'un côté, de l'autre si dévouée. Si Auguste n'a plus vu dans Mécène un conseiller fidèle et nécessaire; si Mécène a cru devoir demander un repos prématuré, il y avait sans doute, à cette résolution, d'autres causes que le prétexte banal de la santé. Or ces causes, il n'est peut-être pas impossible de les entrevoir. Quand Muréna, frère de Térentia, épouse elle-même de Mécène, conspira contre Auguste, ce fut Mécène qui, pour prévenir un châtiment qui en frappant Muréna, l'eût indirectement atteint, lui fit savoir par Térentia que l'on était sur les traces de sa conspiration; que l'on en tenait en main tous les fils. Cette confidence aurait, s'il en faut croire Suétone, indisposé Auguste qui en garda contre son ministre, cette seule fois indiscret [1], un secret mécontentement. Mais la cause de ce crédit ébranlé de Mécène était ailleurs; c'était une cause domestique. Térentia, la femme de Mécène, belle et orgueilleuse, était, je n'ose dire aimée, mais recherchée par Auguste; Livie, l'impérieuse épouse d'Auguste, fière et belle aussi, ne lui pardonna

[1] Mæcenatis taciturnitatem. Suet., *Aug.*, 66.

point cet amour d'Auguste, soit qu'elle l'eût recherché, soit qu'elle le souffrît. Son ressentiment s'attaque à Mécène, époux, selon elle, trop complaisant ou trop aveugle. Elle lui suscite, dans la confiance d'Auguste, un rival de pouvoir, spirituel, habile, simple en apparence et réservé comme Mécène; c'était Crispus Salluste, le neveu de l'historien [1]. Tel fut le rival adroit qui insensiblement mina le crédit de Mécène; telles furent les causes qui décidèrent l'ancien ami d'Auguste à se retirer de la scène politique. Mais hâtons-nous de le dire; si Auguste céda un moment à ces secrètes et jalouses influences; si un moment il méconnut le prix de cette amitié si prévoyante et si fidèle, il lui payera plus tard un pieux tribut de regrets et une juste réparation, quand frappé au sein de sa famille par ces douleurs de père sur lesquelles l'empereur ne peut rien, il appliquera, d'après l'avis de conseils imprudents, à sa fille Julie les lois sur l'adultère qu'il a le premier portées, publiant ainsi, moins qu'il ne le vengeait, l'honneur outragé de sa famille; alors reconnaissant, mais trop tard, le danger

[1] Crispum equestri ortum loco, C. Sallustius, rerum romanarum florentissimus auctor, sororis nepotem in nomen adscivit; atque ille, quanquam prompto ad capessendos honores aditu Mæcenatem æmulatus, sine dignitate senatoria multos triumphalium consulariumque potentia anteiit. Igitur incolumi Mæcenate proximus, mox præcipuus cui secreta imperatorum inniterentur. *Ann.* III, 30.

autant que l'inutilité de cette sévérité publique, il s'écriera : un tel malheur ne me fût point arrivé, si j'avais encore Mécène [1] ! Mécène de son côté, à son dernier jour, n'oublia point Auguste, et l'institua son héritier [2]?

Mais enfin, dans ce repos, volontaire ou forcé, qu'il s'était fait, Mécène trouva-t-il le bonheur, ou le calme du moins? Calme et bonheur le fuirent également. Une fièvre lente et continuelle [3], mal d'une ambition trompée ou d'un dévouement méconnu, corrompait toutes ces douceurs de l'opulence et du faste. Vainement, au chant des oiseaux, au son de la musique, au bruit du feuillage, au murmure de la pluie du ciel, que par un contraste, souvenir sans doute de Lucrèce, il entendait sans la sentir; vainement, au milieu de toutes les harmonies de la nature [4], vaincues d'avance et rendues inutiles par les satiétés du luxe et des plaisirs, Mécène cherchait un sommeil qui le fuyait toujours. Et pourtant, si mal-

[1] Horum nihil mihi accidisset, si aut Agrippa, aut Mæcenas vixisset. Sénèq. *De Benefic.*, VI, 32.

[2] Dion., liv. 55.

[3] Quibusdam perpetua febris est, ut C. Mæcenati; eidem triennio supremo, nullo horæ momento contigit somnus. Plin. l'Anc., III, 51.

[4] Feliciorem ergo tu Mæcenatem putas cui amoribus anxio et morosæ uxoris quotidiana repudia deflenti, somnus per symphoniarum cantum ex longinquo bene resonantium quæritur. Sénèq., *De Provid.*, c. 3.

heureux qu'il fût, il se prenait plus que jamais, il s'attachait à la vie, confiant à l'amitié d'Horace ses craintes de la mort, et à grand' peine rassuré par les vives et touchantes paroles de sa Muse [1].

Ainsi vécut, ainsi s'éteignit Mécène, redoutant la mort, indifférent, du reste, sur sa sépulture [2] :

Nec tumulum curo, sepelit natura relictos !

insouciance de l'épicurien, qui n'attend rien au delà du tombeau. Longtemps envié et rarement heureux ; ami dévoué et habile d'Auguste, qui estimait surtout en lui sa discrétion ; politique prudent et tout à la fois résolu, Mécène avait ce coup d'œil pénétrant qui, sous l'impression toujours vive des événements, les juge avec le sang-froid de l'avenir, et peut ainsi les conduire avec cette modération et cette tolérance que le temps amène toujours. Dans les conseils donnés à Auguste par Mécène, il n'en est aucun que l'histoire ait dû blâmer. Si Auguste vainquit la violence de ses premiers penchants politiques, il le dut à Mécène ; à l'homme courageux qui, au moment où il allait de nouveau verser le sang romain, lui jeta ces mots : « *Surge, carnifex !* » Si les lois sévères contre les libelles, qui marquèrent les dernières années du règne d'Auguste, ne parurent pas plustôt, Mécène

1 Cur me querellis exanimas tuis? (Horat., *Odes*, II, 14.)
2 Sénèq., *Epist.*, 92.

sans doute les arrêta, en conseillant au prince, contre de telles attaques, le plus sûr et le plus doux des remèdes, le dédain et l'oubli. On s'étonne du jugement sévère que Sénèque porte de Mécène, traitant sa clémence de lassitude de vengeances. Il oublie que ce reproche, juste jusqu'à un certain point à l'égard d'Auguste, ne se peut appliquer à Mécène, qui, étranger à toutes proscriptions, conseilla toujours la douceur. Le jugement de Sénèque, difficile à expliquer, se rattache sans doute à quelques-unes de ces secrètes intrigues de cour, que le futur précepteur de Néron avait pu recueillir à la cour de Claude d'une autre Julie. Quoi qu'il en soit, l'histoire ne peut épouser ces préventions; et dans Mécène elle ne doit voir, oubliant les mollesses de l'homme privé [1], que le conseiller habile et modéré d'Auguste [2], le protecteur empressé et généreux des poëtes et des hommes distingués qui, de son palais, arrivaient à la cour d'Auguste. Simple chevalier, Mécène, malgré la faveur d'Auguste, se contenta de ce titre, qu'il avait reçu de ses

1 Invide, quid tandem tunicæ nocuêre solutæ?
Aut tibi ventosi quid nocuere sinus?
Non minus urbis erat custos et Cæsaris obses?
(*Pedo Albinov.*)

2 Omnia cum posses, tanto tam carus amico,
Te sensit nemo velle nocere tamen.
(*Id.*)

pères. Cette modération, quand elle ne serait, dans le descendant des rois d'Étrurie, qu'un orgueil bien entendu, est un fait qui témoigne hautement du sens profond de Mécène et de l'élévation de son âme.

MARTIAL.

Voluptueuse, impudique, plongée dans de monstrueux excès, et, ce qui est plus triste encore, ne s'apercevant pas même de son infamie et de sa dégradation, telle est Rome sous les empereurs, impure dans ses mœurs, plus impure encore dans son langage, si le langage n'était encore les mœurs :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

La remarque est juste ; mais on a cru trop facilement, selon nous, que c'était un privilége de la langue latine, de dire impunément les choses les plus déshonnêtes. Aucun dictionnaire, que nous sachions, aucune combinaison de lettres et de syllabes, n'ont cette vertu de rendre décemment une pensée malhonnête. S'il en était ainsi, le langage ne serait plus la traduction fidèle de la pensée ; il pourrait l'altérer et la corrompre ; il pourrait, divers et changeant, rem-

placer l'idée essentiellement une et immuable; il pourrait enfin pervertir toutes les notions du beau et du bon, en faisant que ce qui en soi-même est laid et mauvais et doit par cela seul révolter l'esprit et blesser l'imagination, apparût à l'esprit sous des couleurs fausses et brillantes, et que le vice perdît à nos yeux son horreur native. Mais il n'en est point ainsi. Pas plus que tout autre langage humain, la langue latine n'a pu faire que ce qui en soi était honteux fût honnête à dire; et, dans le cynisme de l'idiome latin, on a pris, nous le croyons, l'effet pour la cause. Si les auteurs latins s'exprimaient avec cette licence d'expressions, avec cette nudité d'images, avec cette débauche de pensées et de sentiments; si leurs lecteurs ne s'offensaient point d'une telle liberté, ce n'est pas encore une fois que telles syllabes, tels mots fussent, par eux-mêmes et dans l'antiquité, plus chastes et plus innocents, qu'avec de légères altérations, ils ne l'ont été dans d'autres langues, filles du latin; non; c'est que lecteurs et écrivains avaient perdu le sens moral, la pudeur d'esprit, qui attachent aux pensées en même temps qu'aux expressions l'innocence ou la honte qu'elles réveillent. Les mots impurs ne choquaient pas les Latins, parce que les idées que ces mots rappelaient les trouvaient indifférents et blasés. Quand le vice était un culte, la

prostitution un acte religieux; quand l'intérieur de la maison, le foyer de la famille, dernier sanctuaire de la pudeur, offrait ces peintures scandaleuses que les fouilles d'Herculanum nous ont révélées, alors, je le demande, la langue pouvait-elle avoir quelques scrupules, et craindre de montrer à l'imagination ce que les rues, les temples, les places publiques étalaient à tous les regards? Cette liberté de langage est donc moins un caractère particulier de la langue latine, qu'une satire des mœurs romaines. On peut suivre, en effet, dans les hardiesses licencieuses de la langue latine, les progrès de la corruption publique. La langue des anciens comiques et des anciens satiriques, la langue de Plaute et de Lucilius, toute vive, toute libre qu'elle est, est bien loin de la langue de Perse, de Juvénal, de Pétrone, de la langue de Martial; preuve certaine que ces libertés du langage tiennent aux mœurs et non au dictionnaire. Voilà pourquoi aussi notre délicatesse morale, bien plus que notre oreille, s'offense de cette crudité de termes, qui ne choquait pas un lecteur ancien. Entre les Romains et nous, la différence n'est pas une simple différence de goût, mais de civilisation. Rendez-nous les mœurs, les habitudes, les idées romaines, les spectacles de corruption publique, qui, selon Sénèque, avant la connaissance du vice, en donnaient l'idée à l'enfance et corrompaient ses yeux

avant d'infecter son âme, et les plus grandes libertés de langage n'auront plus rien qui nous blesse. Telle était l'influence de cette contagion morale, qu'elle agissait, sans même qu'ils s'en aperçussent, sur les plus nobles esprits, sur les âmes les plus pures. Le plus religieux philosophe de l'antiquité et son poëte le plus chaste, Platon et Virgile, nous offrent, sans scrupule aucun, des peintures qui, tout adoucies qu'elles sont, n'en sont pas moins, par le fait seul, une profanation du génie, un égarement déplorable de l'imagination. Combien devait donc être profondément corrompue cette société grecque et romaine, où de tels sujets n'inspiraient ni répugnance au génie, ni dégoût au public! Aussi quoi que fassent de nos jours la témérité des écrivains, la débauche de l'imagination, nous ne saurions habituer nos yeux et notre esprit à ces peintures effrontées et nues des passions, même des passions qui, au rebours des passions antiques, ont leur source, sinon leur excuse, dans la nature. C'est que notre baptême ne peut entièrement s'effacer en nous; c'est que, dans nos désordres mêmes, nous marchons à la clarté d'une lumière plus pure que celle qui luisait aux yeux des Platon et des Virgile, et qu'il ne nous est pas donné d'éteindre en nous le sens chrétien, comme le paganisme avait éteint en lui le sens naturel. Aussi ce n'est pas la langue qui se refuse

à une telle corruption; la langue, nous ne l'avons que trop vu, se serait encore assez volontiers prêtée aux débauches de l'esprit; mais c'est l'instinct moral qui y résiste, qui n'y cédera jamais. La spiritualité qui fait le fond de notre vie sociale aussi bien que religieuse, à nous peuples modernes, ne peut se retirer de nos âmes, et partant du langage; elle en maintiendra la chasteté par sa pureté inaltérable. Pour braver l'honnêteté dans les mots, il nous faudrait redevenir païens. Cela est si vrai, qu'aux quinzième et seizième siècles, alors que le culte de l'antiquité avait presque dégénéré en idolâtrie, un grand nombre de savants, de même qu'ils étaient presque devenus païens de goût et de mœurs, l'étaient également de langage; le cynisme des pensées et des expressions était chez eux une inspiration de l'antiquité. Mais alors aussi la langue se refusa aux licences de leur esprit ou de leurs habitudes; et ils furent obscurément scandaleux. On a dit, je le sais, que cette liberté du langage témoignait de la franchise des mœurs, et de l'indépendance de l'esprit; et on a regretté, au dix-septième siècle, cette verve d'expressions, cette vivacité d'images qui, dans les auteurs du seizième, donnent à la pensée un tour si heureux, une empreinte si brillante et si forte. Mais cette libre allure de Rabelais et de Brantôme, n'est-elle pas aussi un indice de la liberté des

mœurs, qui à cette époque furent moins pures que dans les siècles suivants? et dans le style comme dans les caractères, ne risque-t-on pas de confondre la rudesse avec la franchise, la licence avec la liberté?

C'est donc une disposition, naturelle tout ensemble et morale, que celle qui attache à certains ouvrages de la littérature ancienne des préventions fâcheuses, et les entoure, en quelque sorte, de cette horreur mystérieuse et salutaire que la nature nous inspire pour certains fruits, certaines plantes agréables, mais funestes. Martial, plus qu'aucun autre auteur de l'antiquité, a été l'objet de cet éloignement involontaire. Bien que son style, plus pur et plus simple que celui de ses contemporains, eût dû, ce semble, tenter la curiosité, il a eu peu de lecteurs; et, par une rare fatalité, ses commentateurs mêmes, d'ordinaire si indulgents, lui ont été sévères. C'est qu'à leurs yeux la forme, quelque correcte et savante qu'elle fût, n'a pu couvrir ce que le fond avait de hideux et de révoltant. Martial cependant a eu sa réhabilitation; apologie adroite, séduisante, mais peu concluante en définitive, car elle vaut moins pour Martial, qu'elle ne vaut contre son siècle. Quand on aura montré que si Martial est flatteur, cynique dans son langage, prodigue de louanges envers les puissances, les divinités de la terre, comme il les appelle, tou-

jours implorant leur protection et mendiant leur générosité, c'est que son siècle était parasite, vil, menteur, on aura bien accusé le temps où vécut Martial; on ne l'aura pas justifié. Mais, dira-t-on, ces fortes et libres peintures ont pour but de faire rougir le vice, et les mœurs que flétrit Martial ne sont pas les siennes. De deux choses l'une : ou les mœurs étaient alors assez corrompues pour que cette révélation indiscrète d'infâmes débauches ne les pût corriger; et à quoi bon alors les tableaux qui, en divulguant la débauche, lui pouvaient donner plus d'imitateurs que d'ennemis? ou bien quelques âmes avaient conservé, dans cette contagion universelle, leur innocence et leur pureté; et n'était-ce pas alors un outrage scandaleux à la pudeur publique, que ces peintures si nues et si obscènes de honteuses débauches? Que Martial n'ait point été le complice de ces excès, je le veux; on doit croire du moins qu'il en a été le confident. Si, en effet, il n'eût été officieusement initié à la chronique scandaleuse de Rome, à toutes les infamies du boudoir, comment aurait-il eu connaissance de ces débauches mystérieuses, de ces turpitudes intimes, qui, si effronté que soit le vice, recherchent cependant l'ombre et le secret?

Dans tous les temps il y a, à côté de la vie publique, des mœurs générales, quelques mœurs particulières, quelques vies privées,

quelques mystères de plaisir et de licence, dont les adeptes seuls ont le secret; secret que les gens honnêtes ne cherchent même pas à pénétrer. Je crains bien que Martial n'ait vécu dans le voisinage et la confidence de cette mauvaise société de Rome. Comme peintre de mœurs, il le pouvait, me dira-t-on? je ne sais si les nécessités de l'histoire et les besoins de la satire vont jusque-là; si l'âme peut envisager, décrire, sonder toutes les plaies morales, comme fait le scapel du médecin tous les ulcères de la débauche, sans s'y compromettre et s'y souiller; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'un homme ait pu passer trente-cinq ans de sa vie à enregistrer ainsi, à polir en distiques, à aiguiser en pointes les détails les plus dégoûtants de la luxure latine? Comment son cœur ne s'est-il pas mille fois soulevé dans cette sale et journalière anatomie de toutes les corruptions de Rome? comment a-t-il pu de sang-froid rire et plaisanter de ces nombreuses et horribles dégradations de la nature humaine? Car, ne vous y trompez pas; chez Martial l'horreur du vice ne va pas jusqu'à la colère, ne va pas jusqu'à l'âme; l'émotion qu'il en éprouve est en quelque sorte réglée et systématique, assez forte pour donner à son esprit cette secousse électrique qui éveille la pensée, trop faible pour animer son cœur de

cette indignation qui fait la verve de Juvénal.

Je conçois Juvénal; j'approuve cette satire qui, en résumant les désordres particuliers, les élève presque à la dignité de l'histoire; j'estime cette haine du vice, où l'on sent l'amour de la vertu. Ajoutez que Juvénal, plus vigoureux, plus hardi d'expression que Martial, est en même temps plus voilé; chez lui, les détails nécessaires, mais honteux, se cachent, pour ainsi dire, et disparaissent dans l'ensemble des tableaux; dans le demi-jour où il les place, il les faut chercher attentivement pour les reconnaître; semblable à ces peintres flamands qui n'oublient jamais, mais savent toujours placer convenablement le personnage obligé de toute fête villageoise. Tel n'est point Martial; tout chez lui est en relief et sur le premier plan. Les scènes les plus hideuses, les circonstances les plus repoussantes y sont représentées avec une exactitude minutieuse et magnifiquement encadrées; à la richesse des ornements, on dirait l'apothéose, et non la flétrissure du vice.

Cet homme cependant avait quelque chose de bon; son cœur n'était pas insensible aux charmes de l'amitié; et, au milieu de cette vie misérable à laquelle il s'est condamné au sein de Rome, on surprend en lui le regret d'une existence plus douce et plus pure, le besoin et l'amour des champs. Après un séjour de trente-cinq

ans à Rome; après avoir vu passer sur le trône, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva et Trajan; après avoir cherché par ses vers auprès de quelques-uns de ces princes, de Domitien surtout, qui lui donna une petite maison sur le mont Quirinal et un petit domaine dans le territoire de Nomente, une fortune qu'il ne trouva pas, Martial, désirant finir tranquillement ses jours, revint dans sa patrie, à Bilbilis, ville de Celtibérie, où il était né en l'an 793, 794?

On a pensé que l'amour de la retraite et de la patrie n'avait pas eu tout l'honneur de cette sage résolution, et que les espérances trompées du poëte y avaient plus aidé que les souvenirs du sol natal. On a attribué son départ de Rome, au chagrin de se voir négligé par Trajan qui n'aimait pas les satiriques. Un fait semblerait confirmer cette opinion. Dans la révision qu'il fit, à Bilbilis, du sixième et du onzième livre de ses épigrammes, mis au jour sous le règne de Nerva, Martial retrancha, pour les remplacer par d'autres, les épigrammes qui avaient été adressées à l'empereur Trajan. Du reste, à Bilbilis, il ne tarda pas à regretter Rome. Cette vie calme et monotone de province ne pouvait guère convenir, en effet, à un homme qui s'était fait un besoin des agitations, des nouvelles, des applaudissements de Rome; de toute cette existence factice

et petite, qui devient une seconde vie plus nécessaire que nos premières et simples habitudes. Il fallait qu'en Martial cette seconde nature fût bien forte, puisqu'elle triomphait en lui du bonheur que lui devait donner cette richesse, qu'il avait si laborieusement et si inutilement poursuivie auprès des grands, et que venait alors de lui offrir une dame espagnole, Marcella, au nom de laquelle Joseph Scaliger ajoute celui de Claudia.

On ne sait pas au juste en quelle année mourut Martial ; on sait seulement qu'il vécut au delà de soixante ans.

Les ouvrages de Martial ont dû perdre beaucoup et par leur nature même et par le goût des modernes. Rien ne vieillit aussi vite qu'un bon mot. La plupart des épigrammes du poëte de Bilbilis nous paraissent fades et insipides; sans doute elles ne l'étaient pas, ou l'étaient moins pour les contemporains. Ce n'est donc point comme œuvre littéraire, à part même les reproches que leur peuvent faire la morale ainsi que le goût, que les épigrammes de Martial nous peuvent intéresser; mais bien comme témoignages historiques, comme une galerie vivante et curieuse des mœurs romaines, où toutes les classes, sénateurs, chevaliers, valets, se trouvent confondues et égalées par leurs vices et leurs débauches. L'archéologie y puisera aussi de pré-

cieuses indications sur l'état des arts, du luxe, des vêtements, des habitudes populaires, à cette époque où Rome étala plus que jamais l'affligeant contraste d'une opulence monstrueuse et d'une extrême misère.

TACITE.

Tacite est un monument immortel placé entre deux mondes ; il appartient tout à la fois au passé et à l'avenir ; il regarde et l'ancienne république et les barbares. Comme écrivain, il réunit aussi en lui deux caractères opposés ; il regrette, plus qu'il ne la reproduit, la langue du beau siècle de la littérature latine : il est novateur ; il appartient à l'école de Sénèque, de Quintilien, de Pline-le-Jeune, école savante, habile, brillante, mais artificielle ; enfin, comme philosophe, Tacite a toutes les préventions de son siècle. Historien, philosophe, écrivain, telles sont donc les trois faces sous lesquelles se doit envisager Tacite.

On voit par l'étude de Tacite, que ses ouvrages n'ont point été composés dans l'ordre où nous les lisons aujourd'hui ; la Vie d'Agricola, la Germanie, les Histoires ont précédé les Annales, qu'elles suivent aujourd'hui. Néanmoins nous considérerons ces ouvrages dans l'ordre où ils se classent ordinairement, et qui, du reste, a pour lui l'avantage d'une marche chronologique. Parlons donc d'abord des Annales.

Quelle différence y a-t-il entre les Annales et les Histoires? Les annales n'étaient d'abord qu'un simple récit chronologique des faits; l'histoire, au contraire, aspirait à un développement plus élevé et plus oratoire; mais, histoires et annales, ces mots finirent par se prendre indifféremment l'un pour l'autre, sans qu'on y puisse établir d'autre distinction, que la distinction même reconnue, ce semble, par Tacite, et établie par Aulu-Gelle, et conforme d'ailleurs à l'étymologie : que dans les Annales Tacite rapporte les événements sur la foi d'autrui, sur l'autorité des mémoires qui lui ont été fournis; tandis que dans les Histoires il parle comme témoin des événements qu'il rapporte. Les Annales et les Histoires peuvent se partager en deux grandes divisions; les faits intérieurs et les faits extérieurs; Rome et les barbares; l'Italie, la Germanie et l'Orient. Occupons-nous des faits intérieurs; voyons ce qui se passe au sein de Rome, après la mort d'Auguste. Les Annales forment naturellement deux grandes tragédies, dont l'une est remplie tout entière par la sombre figure de Tibère, et l'autre par Agrippine et par Néron; autour de Tibère se groupent Pison, Germanicus, Plancine, Agrippine, Séjan; dans le fond du tableau paraissent les délateurs. Avant de nous occuper de Tibère, jetons avec Tacite un rapide regard sur la fin du règne d'Auguste.

On a souvent comparé le règne d'Auguste au règne de Louis XIV ; et on les a comparés là où, selon nous, ils se ressemblent le moins, dans leur commencement et dans leurs prospérités, tandis qu'ils offrent à leur fin et dans leurs revers de si frappants rapports. Des deux côtés en effet, se voit tout d'abord la vieillesse de ces deux grands princes, vieillesse également attristée par des douleurs domestiques, des revers à l'extérieur, et par le désenchantement et l'ingratitude des peuples, qui s'attaque à leur tombeau. Il semble qu'il y ait pour l'âme républicaine de Tacite une secrète consolation, à contempler et à montrer cette triste destinée de l'homme qui anéantit la liberté ; car la liberté, c'est le regret et l'inspiration continuels de Tacite. Ne le croyez pas quand il vous dit qu'il écrit : *sine studio et ira* ; non, il n'est pas aussi désintéressé dans la question qu'il dit ou croit l'être ; Tacite, c'est le vieux Romain regrettant la gloire de la république ; le patricien, jaloux des droits et de la majesté du sénat. Faut-il attribuer à cette double disposition les couleurs sombres, le jour effrayant sous lesquels Tacite a peint Tibère? Je ne veux point réhabiliter Tibère ; quand je parviendrais à lui ôter quelques crimes, il lui en resterait toujours assez pour que son nom fût aux plus cruels tyrans une cruelle injure. Mais c'est un problème moral que je cherche à ré-

soudre ; est-il possible que l'âme de Tibère, cette âme de boue et de sang, soit sortie des mains de la nature, telle que nous la montre Tacite? ou plutôt n'y a-t-il pas eu dans les douleurs de Tibère, comme homme; dans ses justes défiances, comme prince, des raisons qui expliquent, sinon justifient, ses soupçons et ses cruautés? Si donc on considère d'abord Tibère comme homme; les humiliations, les déplaisirs qu'il eut à souffrir dans sa jeunesse et plus tard comme époux, on trouve, dans ces impressions pénibles, l'explication de cette humeur sombre et farouche de Tibère, de ce goût de la solitude qui lui faisait fuir l'aspect des Romains. Le prince eut aussi de justes motifs de défiance ; l'amour que les Romains portaient à Germanicus, ne s'adressait pas à Germanicus seul ; il n'était pas désintéressé ; ce qu'il caressait dans Germanicus, c'était le regret et l'espérance de la liberté. Cette opposition, dont Germanicus était le centre, sans en être le complice, fut constante ; Germanicus mort, elle se reporte sur Drusus.

Tacite laisse en quelque sorte échapper cet aveu malgré lui, que Tibère a été corrompu et dénaturé par le pouvoir. Il y avait, en effet, il y avait dans cette souveraine puissance, dans ce faste de l'empire où la majesté divine s'alliait à la majesté impériale, quelque chose d'enivrant qui devait troubler les plus fortes têtes et cor-

rompre les meilleurs naturels; et c'est là un problème historique sur lequel nous reviendrons, en cherchant, dans Suétone, ces secrets de l'empire que ne nous donne pas Tacite. A côté de Tibère se présente Séjan; il est singulièrement à regretter que les pages qui nous retraçaient les catastrophes de ce favori de Tibère manquent dans Tacite; cependant, dans les derniers discours de Séjan à Tibère, dans cette demande insolente d'entrer par Livie dans la famille impériale; dans la réponse de Tibère, on peut déjà, ce nous semble, entrevoir la chute de cette étonnante fortune, et se convaincre que dans Tibère la résolution de perdre Séjan ne fut point un caprice, mais un long dessein; et si Séjan eût été moins sous cette fascination que produisent l'excès et la soudaineté de la faveur, il eût pu pressentir sa ruine. Séjan mort, Tibère donna un libre cours à ses vengeances; c'est alors que les délations, jusque-là quelquefois contenues, remplirent Rome de terreur et de sang.

Que signifient ces délations? quel en est le sens historique? Les faut-il entièrement imputer aux empereurs? Ces délations ne sont point un mal nouveau, un fléau particulier à l'empire; avant l'empire, elles existaient sous un autre nom : elles s'appelaient proscriptions. Après la conquête de l'univers, proscriptions et délations étaient pour Rome des conséquences

inévitables; les richesses dont les Romains avaient dépouillé l'univers, ils devaient nécessairement se les disputer plus tard entre eux; sous la république, ce brigandage se fait avec violence, par les proscriptions; plus doucement sous l'empire, par les délations. Au témoignage même de Tacite, longtemps Tibère contint plus qu'il n'encouragea le zèle des délateurs; longtemps il se refusa à prendre sa part de ces dépouilles sanglantes; mais les Romains étaient ardents à ce butin, le seul qu'il leur restât à enlever; ils nourrissaient, ils attisaient par de fausses alarmes les craintes en même temps que la cupidité des empereurs; c'est ainsi que se proscrivaient, que se décimaient les familles puissantes; voilà le véritable sens des délations; les Romains étaient au moins pour moitié dans les crimes des empereurs.

La liberté romaine n'avait point entièrement abdiqué sous les empereurs; l'opposition patricienne se soutenant, grandissant, le despotisme impérial trouva enfin dans le stoïcisme, représenté par Thraséas, une résistance noble et vigoureuse. Cette opposition de Thraséas est remarquable. Que reproche-t-on à Thraséas? de ne pas rendre au prince les hommages solennels; de ne pas jurer sur son nom; de ne pas croire à la divinité de Poppée; d'éviter le forum, les théâtres, de se séparer, en un mot, de la société

romaine. *Principio anni vitare Thraseam solemne jusjurandum, numcupationibus votorum non adesse; fora, theatra, templa pro solitudine haberet; abrumperet vitam ab ea civitate, cujus caritatem olim nunc et adspectum exuisset.* Ne sont-ce pas là aussi les plaintes qui s'élèveront contre le christianisme? Mais le christianisme était, comme opposition, sur un meilleur terrain que celui où se trouvait Thraséas. Thraséas en se refusant aux devoirs de sénateur, de citoyen, de Romain, restait Romain, citoyen et sénateur; et c'est ce que lui objectaient avec beaucoup de raison ses ennemis. Que font au contraire les chrétiens? Ils rompent ouvertement et franchement avec la société; ils prennent en dehors d'elle leur point d'appui, et par là ils la peuvent soulever et renverser; ils sont conséquents avec eux-mêmes; Thraséas ne l'était pas. Le stoïcisme d'ailleurs était une vertu de résignation, plus qu'un principe d'action. Le stoïcisme succomba et devait succomber.

Du reste, l'aristocratie romaine, vaincue dans cette grande conspiration, où figuraient Lucain et Sénèque à côté de Pétrone et de Thraséas, prit bientôt sa revanche. A la mort de Néron, le sénat voulut disposer de l'empire. L'empire sortira-t-il du casque des prétoriens ou de l'urne des sénateurs? Telle est la seule et grande question qui se débat dans les *Histoires*? Tandis que Vitellius

se fait l'homme des prétoriens, Galba, Pison, Othon attachent à leurs étendards le nom et la majesté du sénat : *Senatus nobiscum est cujus splendore et gloria sordes et obscuritatem Vitellianarum partium perstringimus ; æternitas rerum, et pax gentium, incolumitate senatus firmatur ;* » et la lutte ne finit que quand, par une heureuse transaction, Vespasien peut concilier en lui les vœux des soldats et les vœux des sénateurs. Ainsi, la lutte, quoi qu'en dise Tacite, n'était pas terminée ; les questions qui s'agitaient n'étaient pas si loin de lui, qu'il n'y eût au moins un intérêt d'affection.

Mais pendant que Rome était ainsi occupée de dissensions intérieures, de guerres civiles, les Barbares gagnaient du terrain ; quand Trajan fut associé à l'empire par Nerva, et quand, un an après, il fut appelé au trône, Trajan ne put de suite quitter les bords du Danube ; il fallait y surveiller, y contenir les Germains. C'est au milieu de ces préoccupations, qui à Rome assiégeaient les esprits, que Tacite écrivit son histoire de la Germanie.

On a été chercher bien loin le motif qui avait inspiré à Tacite d'écrire les *Mœurs des Germains*. « Tels furent les Germains, dit Rousseau, dont une plume lasse de tracer les crimes et les noirceurs d'un peuple instruit, opulent et voluptueux, se soulageait à peindre la simplicité, l'in-

nocence et les vertus. » Il y a deux erreurs dans ces paroles de Rousseau ; d'abord, comme nous le savons, la *Germanie* précéda et ne suivit pas les ouvrages où Tacite retraçait les malheurs et la corruption des Romains ; ensuite, Tacite avait, en écrivant, une plus haute pensée ; une inquiétude plus grande et plus digne d'un Romain guidait cette plume mâle et sévère. Tacite, dans le tableau qu'il fait des luttes de Rome contre les Germains, dans les craintes où il est de cette liberté des Germains, plus funeste à Rome que l'empire des Arsacides, nous donne assez à comprendre sous quelle préoccupation il écrit. Mais, au dix-huitième siècle, il fallait absolument trouver dans les peuples sauvages la critique des peuples civilisés ; il n'y avait d'innocence et de vertus que dans les forêts de l'Amérique et aux rives du Gange, chez ces peuples heureux et primitifs dont Marmontel et l'abbé Raynal se faisaient les historiens romanciers. Je suis étonné de voir Labletterie, qui est assez bien entré dans le génie de Tacite, partager cette erreur et dire : « En apparence occupé de la Germanie, jamais il ne perd Rome de vue. Il serait fâché que ses lecteurs ne fissent point le parallèle qu'il a dans l'esprit, et qui est certainement la clef de son ouvrage. » Sans doute cette critique des mœurs romaines ressort naturellement de la peinture d'un peuple civilisé et corrompu et d'un

peuple simple et barbare; sans doute les allusions aux vices ou aux crimes des Romains sont fréquentes; mais ces allusions, si Tacite les rencontre et les doit rencontrer, il ne les cherche pas; son ton est toujours grave et modéré. Ce ne sont ni les invectives de Juvénal, ni les plaintes de Perse, ni les honteuses peintures de Martial. A côté de ces traits de mœurs, il place le tableau des vertus natives, des institutions des Germains, origines de nos institutions et de notre droit.

Là, en effet, se trouvent le germe de la féodalité et de la chevalerie, le culte des femmes, les bardes, les fées. Il est impossible, dit Montesquieu, d'entrer un peu en avant dans notre droit politique, si on ne connaît les lois et les mœurs des Germains. C'est là que Montesquieu encore voit l'origine de ce gouvernement représentatif, que Tacite lui-même jugeait impossible ou peu durable. « Si l'on veut lire l'admirable ouvrage de Tacite sur les Germains, on verra que c'est d'eux que les Anglais ont tiré l'idée de leur gouvernement politique. Ce beau système a été trouvé dans les bois. » Voici la phrase dans laquelle Montesquieu a entrevu le gouvernement représentatif : *De minoribus rebus principes consultant; de majoribus omnes, ita tamen ut ea quoque quorum penes plebem arbitrium est, apud principes retractentur.* Phrase dont il faut peut-être un peu étendre le sens, pour y

voir tout ce qu'y a vu Montesquieu; ainsi qu'il faut un peu de bonne volonté pour trouver dans la phrase quelque peu mutilée du *de republica* la préférence donnée au gouvernement composé de trois éléments, l'élément monarchique, l'élément aristocratique, l'élément démocratique, sur les autres formes politiques.

Quoi qu'il en soit, ces origines germaniques si précieuses pour nous, ces vertus simples et vigoureuses où nous aimons à contempler les vieilles qualités nationales, ce courage guerrier, cette fraternité d'armes si touchante, tout ce spectacle de force et de grandeur frappait d'épouvante le génie clairvoyant et patriotique de Tacite; et dans ses frayeurs, il exprime ces vœux barbares qui décèlent toutes les craintes et l'égoïsme de Rome; il voudrait que, toujours obéissant à cette politique de Rome, qui ne lui réussit que trop souvent, les peuples se déchirassent, se détruisissent entre eux; mais dans ce vœu homicide s'est révélé le secret fatal de la décadence de l'empire. Vainement il voudrait arrêter ces destins chancelants, *vergentia fata*; les Barbares qui déjà frappent aux portes de Rome, vont bientôt y entrer; il faut que l'unité romaine périsse, afin qu'en même temps que le christianisme vient briser l'esclavage de la pensée, une autre force vienne briser l'esclavage politique; et que la société, régénérée par les vertus

de l'Évangile, soit ravivée, rajeunie par ce sang nouveau que les Barbares mêleront au sang épuisé des Césars. De ces deux grandes révolutions, Tacite n'en a vu qu'une; il a aperçu les Barbares; il a méconnu le christianisme; ou plutôt à cette haine mal cachée sous le mépris avec lequel il en parle, il est facile de reconnaître ses craintes mêmes dans son aveuglement. Cet aveuglement, qui était son malheur et non sa faute, comme dit heureusement Montaigne, était du reste profond. Tacite convient que les Juifs adorent un Dieu suprême, immuable, impérissable; qu'ils ne souffrent aucun simulacre dans leurs villes, et bien moins encore dans leurs temples; qu'ils refusent cette adulation à leurs rois, cet honneur aux Césars. Eh bien! ce sanctuaire sans idoles, ce temple rempli de la seule présence invisible de la divinité, cette fierté de l'âme qui refuse aux Césars et aux rois des hommages serviles, tous ces traits où l'on reconnait déjà le christianisme, ne frappent point Tacite, n'éclairent pas ses yeux; il reste sous le joug de la fatalité et les préventions du polythéisme. Qu'il y a loin, de cette idée grossière et matérielle, que se fait Tacite de la divinité, à la pensée de Sénèque qui, lui, a entrevu le dieu spirituel du christianisme : *deus nudus*, dit-il dans une de ses lettres! Quelle était donc la philosophie religieuse de Tacite? C'est là une question diversement résolue. Quelques cri-

tiques l'ont accusé de ne pas croire aux dieux ; d'autres ont soutenu son orthodoxie païenne. Pour nous, interrogeant avec bonne foi Tacite, nous ne pouvons y trouver que le dogme de la fatalité. Cette croyance de Tacite à la fatalité n'a rien qui nous doive surprendre en ces temps. Pline l'Ancien nous apprend que c'était alors l'opinion la plus répandue. « Nombre d'hommes attribuent les événements à leur étoile, à l'astre qui préside à leur naissance. Dieu aurait une fois pour toutes décrété l'avenir : un repos éternel a suivi ce grand acte. Telle est l'opinion qui prend consistance et dont le cours entraîne et le savant et la multitude ignorante. » Et d'ailleurs, en rattachant Tacite à la secte philosophique la plus honorable, à celle qui semble le mieux convenir à son amour pour la liberté, à la secte stoïcienne, que trouverons-nous encore ? la fatalité. La fatalité, c'est le dogme, c'est la religion stoïcienne. Si l'on s'étonne qu'un tel esprit soit resté plongé dans de telles erreurs, il faut se rappeler que ce qui domine dans Tacite, c'est le génie national. Le polythéisme chez lui est une conviction patriotique ; il ne le sépare pas de la gloire et de la durée de l'empire ; et c'est là une conviction que, bien longtemps après Tacite, des hommes supérieurs partageront encore ; c'est là un des plus grands obstacles qu'aura à vaincre le christianisme.

Pourtant avant Tacite, un homme dont Tacite

a dit beaucoup de mal et un peu de bien ; un homme dont la conduite et les écrits forment un singulier contraste ; un philosophe qui louait la pauvreté et vivait au sein des richesses, prêchait la retraite et brillait à la cour, le précepteur, le ministre et la victime de Néron, Sénèque avait entrevu ces clartés nouvelles, que l'œil prévenu de Tacite n'apercevait pas. Il y a dans Sénèque des traces chrétiennes que l'on ne peut méconnaître. D'où lui étaient venus ces inspirations si étranges, ces mots si élevés et si nouveaux sur l'esclavage, sur cette révolution secrète et profonde qui se faisait dans la société romaine, et contre laquelle Tacite reste si inflexible et si imprévoyant ? On doit croire aux relations qui auraient existé entre Sénèque et saint Paul ; et tout en avouant que, malgré le témoignage positif de Jérôme qui, dans son livre des hommes illustres, y range Sénèque pour le fait de sa correspondance avec saint Paul, on ne peut regarder comme authentiques les lettres qui nous restent, on reste convaincu que Sénèque a écrit sous le vent du christianisme ; qu'il a dû avoir, qu'il a eu et comme philosophe et comme homme d'état, des documents sur cette philosophie nouvelle qui, née dans la Judée, s'était déjà répandue au loin, qui à Rome même comptait de nombreux partisans : *ingens multitudo*, nous dit Tacite.

Après avoir ainsi considéré Tacite comme his-

torien et comme philosophe, il le faut envisager comme écrivain.

Tacite, écrivain, a tour à tour été exalté et blâmé avec excès; si quelques critiques ont vanté l'éclat, la profondeur, la concision de son style, d'autres l'ont trouvé monotone, obscur, prétentieux; et il faut avouer qu'il y avait place pour les censures comme pour les éloges; non-seulement par cette loi qui fait que nous avons les défauts de nos qualités, mais encore parce que les génies vigoureux et originaux, tel que l'est Tacite, touchent, par leur force et leur grandeur même, à des écueils inévitables. Il faut en effet reconnaître que le style de Tacite est quelquefois rude et obscur. On y trouve des ellipses fréquentes, des inversions forcées, des termes nouveaux ou composés, l'emploi trop fréquent des verbes à l'infinitif, des tournures grecques trop brusquement importées dans le latin. Ces vices de style, cette affectation de concision surtout, que l'on retrouve dans tous les écrivains du second siècle de la littérature latine, cette obscurité à laquelle n'a pas entièrement échappé Quintilien, faut-il les attribuer seulement au désir et au besoin de rajeunir une langue fatiguée? Mais, dans les autres littératures, dans la littérature grecque et dans la littérature française, on ne voit point que cette concision laborieuse soit un mal inévitable. Dans la littérature française, singuliè-

rement au dix-huitième siècle, il n'y a point ces défauts. Pour trouver le style quelque peu haché de Tacite, sa brièveté, il faut redescendre aux écrivains de la Fronde et de Port-Royal, à La Rochefoucauld et à Pascal. Nous pensons donc que les révolutions politiques qui rendaient la défiance nécessaire, et qui, se succédant à Rome, si terribles et si soudaines, refoulaient au fond de l'âme la libre expression des sentiments, ont dû, plus que tout le reste, donner au style et à la pensée de Tacite ces formes quelquefois enveloppées et laborieuses, où il les faut deviner. Ce qui nous paraît dominer dans Tacite et faire le charme et la supériorité de son style, c'est l'imagination ; c'est la faculté de transmettre les émotions qui l'ont frappé, avec une vivacité qui les rend présentes et durables; c'est là aussi le mérite de Rousseau. Mais tout en accordant à Tacite cette haute et poétique imagination, peut-on lui accorder la souplesse et l'étendue? trouverez-vous qu'il peigne avec des couleurs différentes, et le ciel grisâtre de la Germanie et le ciel éclatant de l'Orient? Là, il est vrai, son expression est sombre et terne, ici vive et brillante; mais, au fond, le mouvement de phrase et d'imagination est le même; ce sont des couleurs diverses, mais qui ne se marient point; des nuances heurtées, des tons sans harmonie. Du reste, c'est là peut-être une des infirmités du génie humain,

de ne pouvoir peindre la joie aussi fortement qu'il peint le malheur. Voyez Dante : si vigoureux, si riche, si sublime, si inspiré quand il chante les supplices des enfers, à peine un vent plus frais est-il venu lui frapper au visage, à peine entrevoit-il la lumière douteuse encore et l'éclat tempéré du purgatoire, sa voix est moins forte et moins éclatante; arrivé au paradis, elle expire, en quelque sorte, devant les ineffables béatitudes; elle cherche, pour rendre ses impressions nouvelles, des mots qu'elle ne peut rencontrer; et enfin, le génie du poëte s'abîme et se confond dans une extase impuissante : tant l'homme est incapable de porter le poids des joies célestes, tant l'accent de la douleur lui est plus familier que celui du bonheur! Vous faut-il un autre exemple : Jetez les yeux sur ce chef-d'œuvre de Michel-Ange qu'un pinceau français a reproduit, sur ce Jugement dernier où sont représentés, sous des formes si variées et si vraies, tous les châtiments des enfers; quand votre œil, après avoir parcouru tous les degrés des supplices, tous ces cercles de peines, semblables à ces sphères où le poëte florentin enferme lui aussi les damnés; quand votre œil, dis-je, pour se consoler d'un si triste spectacle, cherche la gloire et la félicité des élus, il erre quelque temps incertain; il a peine à saisir l'auréole céleste; soit, comme on l'a dit, sombre mélancolie du peintre;

soit plutôt impuissance profonde de l'homme à concevoir et à rendre les idées de bonheur.

Ainsi donc, Tacite me paraît se plaire davantage et mieux réussir dans les pensées et les images tristes; il est admirable dans la peinture des choses qui passent la croyance humaine, les prodiges du ciel ou de la terre, une éclipse soudaine et inattendue, l'épouvante des peuples, le mystère des forêts du Nord, un champ de mort et de carnage, le bruit des camps, le choc des batailles, le désordre des tempêtes. Les spectacles affreux dont Tacite avait été témoin, avaient dû ajouter à cette disposition naturelle de son esprit; à cette mélancolie qui est la marque et souvent l'expiation du génie, et qui a fait de Tacite, selon les belles et profondes paroles de Racine : « le plus grand peintre de l'antiquité. »

Comme historien, Tacite est donc tout à la fois l'homme du passé et de l'avenir; il regrette la république et pressent les Barbares; comme philosophe, il a les préventions de son siècle et de son rang; il approuve l'esclavage, et croit aux miracles de Vespasien, ainsi qu'à la fatalité; comme écrivain, il annonce une nouvelle école; l'histoire, chez lui, passe de l'épopée à l'individualité, et tout en regrettant le style du grand siècle, il est novateur; il donne le premier cet exemple fatal d'introduire la poésie dans la prose, mélange qui d'abord séduit, mais qui est le signe

le plus certain de la corruption du goût ; c'est par là surtout que se perdra l'histoire romaine ; les récits seront des tableaux où seront prodigués tous les ornements de la poésie ; désormais, il n'y aura plus d'histoire, à proprement parler : il y aura des panégyriques et des mémoires.

SUETONE

Pour la vie de Suétone, ainsi que pour celle de Tacite, nous n'avons guère que des conjectures; les plus vraisemblables placent l'époque de sa naissance au commencement du règne de Vespasien, entre l'an de Rome 815 et l'an 826. Suétone, dans la vie d'Othon, dit que Suétonius Lenis, son père, servait dans la treizième légion en qualité de tribun à l'étroite bordure; ce que l'on appellerait officier de fortune. Malgré cette indication positive de Suétone, ses commentateurs, toujours jaloux de la gloire de leur auteur, comme les panégyristes de celle de leur héros, ont voulu créer à Suétone une généalogie plus illustre. Muret lui donne pour père Suétonius Paullinus, ce personnage si connu, si vanté par Tacite, cet homme qui ne laissait sans rival aucun général, quel que fût son talent et son courage : *Qui neminem sine æmulo sinit;* cette conjecture, bien que partagée par quelques autres critiques, ne peut se soutenir en présence du témoignage précis de Suétone, que nous venons de rapporter. Les détails certains que nous

avons sur Suétone, nous les devons à Pline le Jeune; c'est par Pline le Jeune que nous connaissons son caractère, ses goûts, ses travaux, ainsi que nous connaissons les goûts, les travaux, le caractère de Tacite. Suétone avait commencé par servir dans les armées, et Pline lui avait obtenu le titre de tribun. Il dut encore à Pline d'autres faveurs; entre autres, Pline lui obtint, de Trajan, le *jus trium liberorum*, privilége très-recherché et qui conférait de grands avantages. Un des effets les plus importants de ce *jus trium liberorum*, était de recevoir la totalité d'un legs, quoiqu'on ne fût pas marié, et que, d'après la loi *Papia Poppæa*, une partie des donations testamentaires faites aux célibataires ou aux gens sans enfants dût tomber dans le fisc ou le trésor du prince.

Ainsi les priviléges que l'on avait d'abord établis pour encourager la population, bientôt accordés à la faveur, ne furent plus qu'un abus et une fiction; on avait le droit, et on n'avait pas les enfants; et le fisc perdait ce que ne gagnait pas l'État. Suétone, autant du moins qu'on peut le conclure des lettres de Pline, paraît avoir constamment habité Rome et ses environs. Nous voyons qu'il charge Pline de lui acheter, non loin de Rome, une propriété, dont Pline fait une description charmante. Pline, dans une autre lettre, nous trace du caractère de Suétone une

image flatteuse. Leur liaison était fort étroite ; Pline avait pour lui une très-grande estime; il attachait beaucoup de prix à son suffrage ; il lui demanda souvent des conseils.

De 855, époque à laquelle nous trouvons Suétone tribun, jusqu'en 872, où nous savons sa disgrâce, il nous échappe encore. Secrétaire de l'empereur Adrien, il perdit la faveur de ce prince, nous dit Élien Spartien, pour n'avoir pas gardé envers l'impératrice le respect dû à son rang, et généralement observé à la cour. Septicius Clarus, préfet du prétoire, fut enveloppé dans cette disgrâce. L'outrage dut être grave et le scandale public, puisque ce fut du fond de la Bretagne, au moment où il était occupé à faire construire le grand mur destiné à arrêter les courses des barbares du Nord, qu'Adrien crut y devoir mettre ordre. Quoi qu'il en soit du motif réel de la disgrâce de Suétone, cette disgrâce même lui fut utile ; il sut la mettre à profit et pour lui et pour la postérité. En quittant la cour d'Adrien, Suétone disparaît entièrement à nos regards. Mais, pour être oublié, il ne resta pas inactif ; ce fut probablement après sa disgrâce et dans le loisir qu'elle lui avait fait, qu'il rédigea les mémoires dont il avait dû, pendant sa faveur, rassembler les matériaux. La position de Suétone à la cour, la libre disposition qu'il avait des archives de l'empire, donnent à ses ouvrages un grand in-

térêt. Quelques modernes cependant ont suspecté sa véracité. L'auteur des *Révolutions romaines*, Linguet, de paradoxale mémoire, a osé écrire qu'il suffit qu'un fait soit rapporté par Suétone, pour qu'on soit dispensé d'y ajouter foi. La Harpe ne paraît pas l'apprécier à sa valeur, en le qualifiant d'*anecdotier*.

Il semble que Suétone ait prévu ces reproches; car, dans la vie de chaque empereur, il prend soin d'indiquer les sources anciennes et authentiques où il a puisé; et cette revue des autorités dont il appuie ses récits, est un résumé curieux d'auteurs que nous n'avons plus, en même temps qu'un témoignage irrécusable de sa bonne foi. Ce serait un travail curieux à faire, et on l'a essayé, de suivre ainsi Suétone, jusqu'au moment où l'historien annonce lui-même qu'il ne consulte plus que la tradition. Ainsi cet ouvrage de Suétone, construit avec des matériaux anciens, ressemble aux monuments mêmes de Rome, élevés avec des ruines et sur des ruines, et cachant sous eux les constructions de la république écrasée sous les splendeurs de l'empire, et l'empire lui-même disparaît sous les chefs-d'œuvre de l'Italie moderne. Ce qui confirme la véracité de Suétone, c'est que partout où il se rencontre avec Tacite, et il s'y rencontre souvent, il y a entre leurs récits une parfaite harmonie. Une autre considération fortifie ces présomptions

de fidélité. Vopiscus, un des écrivains de l'histoire Auguste, déclare, dans la vie de Probus, qu'il ne se propose point d'imiter Salluste, Tite-Live, Tacite; mais qu'il s'est proposé pour modèles, Maximus, Suétone, Fabius Marcellus, etc.; c'est-à-dire qu'il a préféré, aux auteurs éloquents, les auteurs véridiques. Suétone a donc, comme historien, une haute valeur.

Napoléon, causant un jour dans les bosquets de la Malmaison histoire et littérature, dit : « Tacite nous explique bien comment les Césars s'étaient rendus odieux par leurs débauches et par leurs cruautés. Mais d'où vient que ces empereurs étaient en même temps l'idole du peuple? C'est ce que Tacite ne nous dit pas, et ce qu'il faudrait nous expliquer. » Ce que Tacite ne dit pas, on pourrait peut-être le trouver dans Suétone. Essayons cette étude.

Quand on lit Tacite, et qu'on voit d'un côté cette prompte servitude du sénat, et de l'autre les cruautés continuelles des empereurs, on conçoit difficilement tant de barbarie en présence de tant de docilité, et ces crimes gratuits envers des hommes qui semblent aller au devant du despotisme. Est-il bien vrai que les Romains, tout à coup infidèles à un passé de huit cents ans, aient, en un jour, oublié tous leurs souvenirs de liberté? que les sénateurs, qui étaient des rois, plus que des rois, aient volontairement ab-

diqué, et sans espérance de jamais ressaisir leur souveraineté? Non, il n'en est point ainsi; le sénat fut vaincu par l'empire, il ne fut pas soumis. L'empire, à son origine, c'est la victoire du peuple sur le sénat, de la démocratie sur l'aristocratie, des soldats sur les citoyens. Jamais Rome, la Rome patricienne du moins, ne cessa de protester contre cette usurpation; cette résistance éclate dans une suite de conspirations qui, bien qu'étouffées, n'en attestent pas moins l'impatience avec laquelle les Romains supportaient ce joug nouveau; elle éclate dans la lutte perpétuelle du sénat et des empereurs, lutte qui, bien qu'obscure, est opiniâtre et invincible. Sous Auguste, elle semble éteinte cette fierté; calme qui peut s'expliquer et par l'habileté du prince, et aussi par l'espoir qu'avaient les Romains que cette dictature militaire finirait dans Octave. Voulez-vous connaître les véritables sentiments des Romains sur le règne d'Auguste, écoutez les plaintes qui éclatent sur son tombeau, et les souvenirs si vifs encore de la liberté qui accusent sa mémoire; lisez Dion Cassius, et vous verrez si les Romains avaient sans regrets accepté l'empire. Auguste meurt; la lutte est plus sourde, mais la haine n'est pas moindre, et la majesté du sénat comprimée se relève pour apaiser la révolte des légions. C'est l'autorité du sénat qu'invoque Tibère; et les premières dé-

marches de ce prince auprès de ce corps, sont pleines de déférence et de ménagements. Tacite y voit tout d'abord la dissimulation naturelle à Tibère; mais Suétone n'est-il pas plus près de la vérité que ne l'est Tacite, quand il nous dit que les hésitations de Tibère avaient leur excuse dans les dangers qui de toutes parts l'entouraient, ce qui souvent lui faisait dire qu'il tenait un loup par les oreilles. Entre les empereurs et le sénat, il y a donc guerre et guerre implacable ; ne vous trompez point à cette apparente soumission des Romains ; l'empressement même de leurs flatteries vous peut indiquer leur haine secrète. Cette lutte n'a rien qui doive surprendre; car les empereurs que représentent-ils? le peuple; ils sont revêtus de sa force. Quel est le nom que prend Auguste? un nom modeste, mais le nom le plus populaire, le plus inviolable, le nom de tribun. Le peuple, à la chute de la république, n'a point renoncé à sa vieille inimitié contre les patriciens; seulement il l'a remise aux empereurs; il a abdiqué entre leurs mains, mais non à leur profit uniquement; les empereurs seront les hommes du peuple et feront ses affaires.

Caligula va plus loin que Tibère dans cette guerre déclarée au sénat; dans ce cheval fait consul, c'est l'aristocratie tout entière qu'il immole et prostitue au peuple. Le sénat pourtant ne se tient pas pour vaincu ; à la mort de Cali-

gula, il songe à rétablir la république; mais les soldats, qui sont les auteurs de l'empire, ne veulent point céder au sénat le droit d'en disposer. Ils vont chercher Claude sous une tapisserie, et le font empereur. Malgré cette origine populaire, Claude eut toujours beaucoup d'égards pour le sénat. La lutte en quelque sorte suspendue sous son règne, est reprise et avec plus de vigueur par Néron. Néron, c'est l'homme du peuple et des soldats; le peuple va jeter des couronnes sur sa tombe; et, selon la remarque de Tacite, les soldats manquèrent moins à Néron, que Néron ne s'abandonna lui-même. Néron immola impitoyablement l'aristocratie; en rappelant toutes les victimes de cette noble conspiration dont nous avons déjà parlé, Tacite lui-même s'étonne de ne trouver sous sa plume que des noms patriciens; il s'en excuse en quelque sorte, en disant qu'après tout, il est juste que ceux qui ont eu le privilége de la vengeance, aient celui du souvenir de l'histoire. Les empereurs ne cessaient donc d'abaisser le sénat au niveau du peuple; et dès lors il n'est pas difficile de concevoir que malgré leurs cruautés, ou plutôt à cause de ces cruautés mêmes, ils fussent l'idole du peuple, *plebs*.

Mais cette égalité qu'ils établissaient, leur en doit-on savoir gré? non; parce que jamais la fin ne saurait absoudre les moyens; ensuite,

parce qu'il n'y avait dans leur tyrannie aucune pensée d'avenir ; en même temps qu'ils détruisaient l'ancienne constitution de l'État, qu'ils anéantissaient le sénat, ils ne faisaient rien pour relever la dégradation du peuple ; ils n'agissaient que par un caprice aveugle. Nos rois aussi ont eu à lutter contre une double aristocratie, la féodalité et le clergé ; mais, outre que les moyens dont ils se servirent pour les soumettre furent moins violents, leur but aussi, dans ce combat, était plus noble ; sur le peuple qui les soutenait, et qui à son tour faisait leur appui, ils bâtissaient l'unité de la monarchie, et par l'unité, la liberté future. Et pourtant, malgré leur sagesse et leur persévérance, la lutte fut longue ; et l'on voudrait que l'aristocratie romaine eût en un instant abdiqué et abdiqué sans arrière-pensée? Non ; il y eut en elle un long ressouvenir ; partant, guerre entre elle et les empereurs ; donc, du côté du peuple, intérêt et amour pour les empereurs.

Que si les cruautés des empereurs et l'insouciance du peuple pour ces cruautés se peuvent facilement expliquer, est-il besoin de dire que leurs débauches lui étaient agréables? Ces débauches, toutes monstrueuses qu'elles sont, ne dépassaient pas la corruption du peuple, qu'elles entretenaient, en la justifiant, et dont, à leur tour, elles s'enflammaient. Cependant, il faut le

dire, l'empire s'établit, se maintint aussi par des moyens plus nobles et plus légitimes, que ces folies et ce despotisme. En fait, il promit et donna au peuple l'égalité dans la loi; le soin à rendre la justice, établi par Auguste, se conserva sous les plus mauvais empereurs. Le goût des arts et de l'éloquence fut aussi une des nobles séductions employées par les premiers empereurs. A côté de ces prévoyances politiques et morales, il y avait les prévoyances en quelque sorte matérielles, mais non moins puissantes; le soin que l'on prenait de pourvoir à la subsistance et aux plaisirs du peuple : « *panem et circenses*, » remède nécessaire, et dont tout le tort peut-être n'était pas aux empereurs; car l'aristocratie, en absorbant les richesses de l'univers, avait réduit le peuple à cette extrémité, d'attendre sa nourriture de la générosité du maître : la sportule était son premier privilége. Les empereurs étaient aussi généralement indulgents pour les épigrammes et libelles qui se publiaient contre eux. Tacite remarque que Néron même fut à cet égard très-tolérant: les épigrammes étaient la liberté de la presse de ce temps-là.

Ces conjectures, à l'aide desquelles nous avons cherché à résoudre la question soulevée par Napoléon, nous les devons à Suétone. Suétone a des indications précieuses, des révélations intimes que l'on chercherait vainement dans Ta-

cite. Je conçois que Joseph Scaliger déclarât que la perte des ouvrages de Suétone était plus fâcheuse que ne l'eût été la disparition de beaucoup d'autres ouvrages. Mais en accordant à Suétone une haute valeur comme historien, je ne puis partager l'enthousiasme de Juste-Lipse et de Louis Vivès, qui n'ont pas craint de le préférer, comme écrivain, à Tacite. Non, Suétone n'a pas les hautes qualités du style, les facultés supérieures de l'imagination; sa diction exacte, élégante et pure, énergique quelquefois, est le plus souvent froide et nue. Cependant il sait, au besoin, trouver des expressions vives et des traits saisissants; et Montesquieu a justement remarqué ce qu'il y avait d'art et de mouvement dramatique dans la mort de Néron. Doit-on blâmer dans Suétone l'impartialité, ou plutôt l'indifférence apparente avec laquelle il parle du bien et du mal, des crimes et des vertus? Mais on pourrait répondre, qu'il ne fait que suivre la définition donnée de l'histoire par Quintilien, et de nos jours prise pour devise par une école historique : *Scribitur historia ad narrandum non ad probandum.* On peut aussi trouver une autre explication à ces froides analyses de la tyrannie données par Suétone. Quand Tacite écrit, les souvenirs et l'espérance de la liberté et de la république sont encore dans quelques esprits; c'est la question qui s'agite dans les *Histoires;* la

mémoire des tyrans et leurs crimes étaient récents; on comprend alors l'indignation de Tacite; mais à l'époque où vivait Suétone, les souvenirs de liberté et de cruautés étaient déjà loin; on avait accepté la puissance des empereurs, et le monde, dans le pressentiment des Antonins, ce semble, et sous le sceptre heureux et brillant de Trajan et d'Adrien, s'était accoutumé à plus d'indulgence. Il n'est donc pas étonnant que l'âme de l'historien se ressente de cette disposition plus calme, et qu'indigné de ces crimes, dont il ne craint plus le retour, il les juge avec sévérité, mais sans passion.

APULÉE.

De tous les auteurs que présente la fin du second siècle de la littérature latine, il n'en est point qui offre une physionomie plus variée, plus mobile, plus originale, j'allais dire plus bizarre, que celle d'Apulée : romancier, hiérophante, philosophe, rhéteur, il a cultivé tous les genres de littérature, s'est initié à toutes les théologies; il a même demandé à la magie les secrets de la sagesse; il répond, en un mot, à toutes les tendances de son siècle, à ses superstitions, à sa vanité, à son goût pour la philosophie, à son amour pour les lettres, à son besoin de croyances au milieu même du scepticisme. Il semble donc qu'un tel auteur ait dû être de bonne heure apprécié, et que sur son compte, la critique doive n'avoir d'autre embarras que le choix même des matériaux. Il n'en est rien pourtant. La renommée d'Apulée a été obscure, après avoir été brillante. Africain comme lui, Fronton, qui a pu être son contemporain; Tertullien, qui était son compatriote, et qui aurait dû trouver à Car-

thage sa mémoire encore récente, n'en parlent pas. Le premier auteur qui fasse mention de lui est un écrivain de l'Histoire Auguste, Capitolin, dans la Vie de Sévère : « Sévère, dit-il dans sa lettre au sénat, s'exprimait ainsi : Ce qui m'a le plus mécontenté, c'est que la plupart de vous ont vanté le mérite de Claudius Albinus en littérature, tandis qu'il ne s'occupait qu'à des contes de bonne femme, qu'il vieillissait au milieu des *Milésiennes carthaginoises* de son Apulée. » Mais cette renommée, pour rester quelque temps oubliée, n'a rien perdu ; elle est sortie de ce silence plus éclatante : semblable à ces eaux qui, après avoir quelque temps traîné à la surface de la terre un maigre et léger filet, disparaissent aux regards, s'enfoncent dans les entrailles du globe, et après y avoir, pendant quelques années, poursuivi leur course souterraine, reparaissent aux regards surpris, rivières immenses ou fleuves retentissants. Ainsi alla grossissant, bien qu'enfouie, la gloire d'Apulée. Quand nous le retrouvons, quand les témoignages abondent sur lui, ce n'est plus l'auteur dédaigné des *Milésiennes* ; c'est un magicien redoutable, c'est l'adversaire habile du christianisme ; c'est l'émule d'Apollonius de Thyane ; c'est le rival du Christ ; ainsi en parlent tous les écrivains sacrés ; ainsi le montre saint Augustin, son compatriote, qui le cite souvent. Il semble, du reste, qu'Apulée eût

prévu ce silence et ces contradictions de l'histoire littéraire sur son compte ; dans tous ses ouvrages, il nous a donné sur lui-même, sur ses goûts, sur ses études, des renseignements nombreux, avec une complaisance que l'on dirait de nos jours; renseignements qui se trouvent surtout dans l'*Apologie*, les *Florides* et les *Métamorphoses*.

Les *Métamorphoses* sont-elles simplement un caprice de l'auteur, un jeu d'imagination, ou bien cachent-elles une intention philosophique et morale? A cet égard, les avis sont partagés; Beroald et Bosscha, les deux meilleurs commentateurs d'Apulée, pensent qu'il y a dans le roman tout entier un but sérieux; qu'une vérité philosophique, profonde, se cache sous les contes et les fantaisies de l'auteur. D'autres critiques, au contraire, n'ont pu trouver dans Apulée tout ce qu'y ont vu les commentateurs, selon eux, prévenus et suspects de partialité envers leur auteur; ils se fondent principalement sur ce que les *Métamorphoses* n'étant point une œuvre originale, mais une traduction, une paraphrase, Apulée n'a pu y mettre son cachet particulier et sa pensée philosophique, si pensée il y a. Nous ne partageons point cette opinion; d'abord, il nous semble que rien n'empêche qu'un auteur marque de son empreinte, de son originalité, un fond qui n'est pas le sien, mais qu'il adopte pré-

cisément parce que ce fond va à son tour d'imagination. C'est ce qu'a fait Apulée; il est facile de s'en convaincre en rapprochant ce qu'Apulée dit, dans son *Apologie*, de son goût pour les théologies, pour la magie, avec ce qu'il en dit dans les *Métamorphoses* : c'est exactement le même personnage. Lucien met la scène sur le compte de Lucius : Apulée s'en fait lui-même le héros; il est incontestable que sous le personnage de Lucius, c'est lui-même, c'est sa passion pour la magie, son goût pour les enchantements, qu'Apulée a voulu peindre. L'objection tirée de la non originalité du fond ne nous paraît donc pas péremptoire; elle nous paraît même plus ingénieuse que solide. S'il est déjà reconnu qu'il y a quelque identité entre Lucius et Apulée, ou plutôt qu'Apulée et Lucius ne font qu'un, il sera peut-être moins difficile de prouver que les *Métamorphoses* ne sont pas un simple jeu d'esprit, mais une fiction sérieuse, et que sous ces fables bizarres, dans ces aventures étranges, il y a un enseignement moral et un but religieux. Quelque singulière que paraisse la forme donnée ici à la vérité, on ne peut douter que les *Métamorphoses* ne soient une longue allégorie, et nos preuves, c'est dans Apulée que nous les prendrons.

Fidèle au conseil de la déesse, Lucius a été, selon la prescription pythagoricienne, se plonger sept fois dans la mer pour se purifier; il a, grâce

à la couronne de roses que portait le grand-prêtre, et qu'il a dévorée, repris la forme d'homme. La déesse lui dit que désormais il était consacré à son culte; que là seulement il trouvera le calme et la sagesse : « Ni votre naissance, Lucius, ni votre mérite, ni cette instruction même qui vous distingue, ne vous ont été d'aucune utilité; vous vous étiez laissé séduire à des voluptés indignes d'un homme libre, et vous avez payé bien cher une curiosité futile. Mais enfin l'aveugle fortune, en vous persécutant par ses plus affreuses disgrâces, vous a conduit, sans le vouloir, et par l'excès même de ses rigueurs, à cette béatitude que donne la religion. Ces brigands, ces bêtes sauvages, cet esclavage, ces chemins tortueux, ces dangers perpétuels de la mort, toutes ces tribulations ont-elles produit ce que voulait une fortune ennemie ? » Apulée ne prend-il pas soin ici d'indiquer et son identité avec Lucius, et en même temps le sens allégorique et moral de son ouvrage ? Jamais, dans une œuvre d'imagination, l'intention de l'artiste fut-elle mieux marquée ? En effet, pour être évidente, il n'est pas nécessaire que cette intention éclate à chaque instant et de toutes parts; loin de là, elle doit rester voilée; il suffit qu'elle se trouve gravée en un coin du tableau. Or, à la fin de l'ouvrage, dans les dernières lignes, Apulée a mis ainsi son

cachet; Osiris lui apparaît: « Livre-toi hardiment, lui dit-il, à ta glorieuse profession d'avocat; ne crains point la calomnie des envieux excitée par l'instruction que t'ont acquise tant de laborieuses veilles. » Il y a donc et un but moral dans les *Métamorphoses*, et entre le onzième livre et les livres précédents, un lien réel et philosophique. Et maintenant qu'on n'en peut, je pense, douter, ce onzième livre lui-même, où se trouvent décrites et la liturgie et les cérémonies païennes, a-t-il cette haute portée que quelques-uns lui accordent, et que d'autres lui refusent? Il est difficile, ce nous semble, de nier qu'Apulée ait voulu mettre et qu'il ait mis, dans le onzième livre, toute la science théologique qu'il avait été recueillant dans toutes les contrées et dans tous les sanctuaires; les formes et les préparations de ses initiations sont toutes empruntées à des prescriptions mystiques. « Je m'avançai, dit-il, vêtu de douze robes sacerdotales; » or, ce nombre de douze robes que devait successivement revêtir l'initié faisait allusion aux douze signes du zodiaque, parce que le culte du soleil était mêlé avec celui d'Isis; c'est par la même raison que les feuilles de la couronne représentaient des rayons. La tunique de l'initié était ornée de figures d'animaux, c'est-à-dire d'hiéroglyphes; cette tunique était nommée *olympiaca*, sans doute parce qu'elle était en

usage dans les cérémonies de Jupiter Olympien. Mais ces cérémonies, ces vêtements symboliques n'étaient-ils qu'une vaine représentation ? Quand Apulée dit qu'il ne peut révéler les secrets qui lui furent confiés, est-ce une imposture des prêtres que ce secret, un désir jaloux de retenir la vérité captive au fond du sanctuaire ? Ces mystères, dont la révélation aux profanes était punie de mort, avaient-ils le secret de la Divinité ? Les apologistes chrétiens ont prétendu qu'au fond de ces mystères il n'y avait que vide et erreur, ainsi qu'au fond des sanctuaires profanes, au sein des idoles, il n'y avait que des signes décrépits ou des débris impurs. Il est difficile de croire cependant que ce que Cicéron proclamait comme la plus heureuse institution dont l'humanité fût redevable à Athènes, fût une simple fantasmagorie ; de penser que lorsque la philosophie avait ses enseignements secrets et publics, *exotériques* et *acroamatiques*, la théologie païenne n'eût pas aussi les siens ; Clément d'Alexandrie d'ailleurs, et plus clairement encore Macrobe, dit que ces figures, ces allégories étaient destinées à préserver les grandes vérités des profanations du vulgaire. Qu'ont d'ailleurs ces allégories de si étrange, et qui ne se puisse expliquer ? le moyen âge ne les a-t-il pas continuellement employées ; les romans comme la théologie, la poésie sérieuse comme les fictions

les plus légères ? Quand Dante, conduit par Virgile, pénètre dans les enfers, qu'y rencontre-t-il d'abord au milieu des chemins tortueux et des sentiers où il s'égare ? un lion, une panthère, une louve, emblèmes des vices qui, ici-bas, arrêtent et troublent la marche de l'homme dans la route de la vertu, et l'empêchent de s'élever à la sagesse et à la Divinité. On n'en peut donc douter, Apulée a, dans ce onzième livre, caché de hautes vérités, ou du moins de hautes doctrines de la théologie païenne, et c'est de ce livre surtout qu'on peut dire avec Bayle : « Un homme qui voudrait s'en donner la peine, et qui aurait la capacité requise, il faudrait qu'il en eût beaucoup, pourrait faire sur ce roman un commentaire fort curieux, fort instructif, et où l'on apprendrait bien des choses que les commentaires précédents, quelque bons qu'ils puissent être d'ailleurs, n'ont pas dit ; » si l'on songe, en outre, qu'au moment où écrivait Apulée, le paganisme, vivement inquiété dans sa possession par le christianisme que jusque-là il avait dédaigné, sentait la nécessité de ranimer, dans le cœur des peuples, par la pompe de ses cérémonies, la foi mourante et les sympathies éteintes ; si l'on se rappelle qu'Apulée était pontife, et pontife fervent d'Esculape ; qu'il était de plus, comme on le sait, et comme nous le verrons, ennemi déclaré du christianisme autant que défenseur en-

thousiaste du paganisme, on concevra sans peine qu'Apulée en décrivant ainsi les cérémonies païennes, en retraçant les préparations mystérieuses et les mystérieuses vérités de l'initiation, ait eu un but tout à la fois philosophique et religieux. Ces conjectures, disons mieux, ces certitudes se confirment encore par l'examen des ouvrages philosophiques d'Apulée; mais un mot encore sur les *Métamorphoses*. Quelques critiques pensent qu'elles sont un fruit de la vieillesse d'Apulée; ils se fondent sur ce fait que, si elles eussent été composées dans ses premières années, les ennemis d'Apulée qui lui reprochaient les vers échappés à sa jeunesse, n'auraient pas manqué de lui faire un crime des *Métamorphoses*; or des *Métamorphoses*, il n'en n'est pas question dans l'*Apologie*. Mais de ce qu'elles n'ont pas précédé l'apologie, faut-il conclure qu'elles l'ont suivie à un si long intervalle, et ne faut-il pas au contraire reconnaître qu'elles ont été composées peu de temps après? Dans les *Florides*, Apulée, au nombre de ses titres littéraires, Satires, Gryphes, cite aussi des histoires diverses: *historias varias rerum*. Ces mots n'indiquent-ils pas clairement les *Métamorphoses*?

Toute philosophie, à son début, fut de la théologie; la philosophie grecque, dont la philosophie latine n'est qu'un résumé imparfait, passa aussi par les sanctuaires avant d'arriver aux

écoles ; les premiers philosophes furent des théologiens, furent des poëtes. Ces poëtes-théologiens dont Orphée est le symbole, étaient fils de l'Égypte ; ils régnèrent longtemps sur les esprits ; détrônés enfin par Homère et par Hésiode, par la philosophie ionienne, les vérités éternelles qu'ils avaient reçues de l'Égypte et proclamées s'effacèrent insensiblement ; elles périssaient, quand Pythagore les allant chercher lui aussi à leur source, en renoua la tradition interrompue. L'école italique s'éleva ainsi en face de l'école ionienne ; la science égyptienne reparut en présence de la science grecque. Ces deux sciences avaient un caractère bien différent : c'était, d'une part, le mysticisme ; de l'autre, le scepticisme. Le scepticisme triompha de nouveau. Les sophistes achevèrent de tout dénaturer ; et l'esprit humain était livré à une déplorable confusion, quand vint Anaxagore qui, pour ainsi dire, retrouva, avec la Divinité, la morale perdue au milieu de tous les systèmes philosophiques ; mais la grande gloire d'Anaxagore fut de préparer Socrate. La tâche de Socrate fut immense ; il eut à détruire, à confondre toute l'ancienne philosophie grecque ; ce fut là, je pense, autant qu'on peut, dans les écrits de Platon, distinguer le maître du disciple, ce fut là toute l'œuvre du fils de Sophronisque. Aussi, Socrate mort, Platon comprit qu'il restait à rebâtir sur tous ces systèmes

détruits, sur tous ces sophismes foudroyés par l'ironie de Socrate, les vérités éternelles dont la philosophie grecque n'avait pas su conserver le dépôt. Platon n'hésita pas; il sentit où il devait remonter, il s'adressa directement à Pythagore et aux maîtres de Pythagore, à l'Égypte; cela était d'ailleurs une tradition de famille; en Égypte, il retrouvait les traces de Solon dont il descendait. L'empreinte égyptienne et orientale éclate dans les ouvrages de Platon; il y a en lui le prêtre de Memphis, à côté du disciple de Socrate; le prophète, à côté du philosophe. Ces deux caractères, dans Platon, le théologien et le philosophe, l'Orient et la Grèce se mêlent, et ne se confondent jamais. Mais l'Orient ne devait pas encore dominer; après cette magnifique apparition qu'il fait dans Platon, il doit s'éclipser pour ne reparaître qu'au commencement du second siècle de l'ère chrétienne, et là, se trouver allié ou adversaire du christianisme, qui y touche par tant de points. Suivez, en effet, les différentes divisions de l'école de Socrate; l'Académie, dans ses variations diverses, est plus ou moins fidèle à la doctrine de Socrate; mais jamais elle ne se souvient de Platon, de Platon, du moins, en tant que représentant de la philosophie orientale. Rome, qui reçut de la Grèce la philosophie, était moins disposée encore au mysticisme; l'esprit positif et pratique des Ro-

mains se prêtait difficilement aux systèmes philosophiques, plus difficilement encore devait-il atteindre aux hauteurs de l'idéalisme platonicien, à ces mythes profonds qu'il avait empruntés à l'Orient. Aussi est-il remarquable que Cicéron, qui a reproduit, et le plus souvent traduit les doctrines philosophiques de Platon, a laissé de côté toute cette partie orientale et mythique ; et plus tard, Sénèque même, si curieux de systèmes philosophiques, ne voit pas en quoi lui peuvent être utiles les idées de Platon. Mais le moment était venu où l'Orient, tant de fois repoussé, allait envahir Rome; où le flot longtemps contenu des superstitions allait rompre les digues que lui opposaient les prévoyances inquiètes du paganisme et de la politique. La doctrine d'Épicure, la première et si facilement accueillie à Rome, y cédera bientôt le pas au stoïcisme ; et au moment où le stoïcisme lui-même ne répondra plus au besoin des âmes, l'homme de l'Orient, le philosophe des idées, Platon dominera souverainement les esprits. En même temps qu'avec l'Orient, le mysticisme revient par Platon, il revient aussi par Alexandrie. Les Ptolémées y favorisent la philosophie; ils y fondent une académie de Sérapis et d'Isis; ils acquièrent tous les livres qui se trouvent en Égypte, font traduire tous ceux qui étaient répandus chez les Éthiopiens, les Indiens, les Per-

ses, les Élamites, les Phéniciens, les Tyriens, les Grecs, et particulièrement les Grecs d'Italie, ceux qui avaient recueilli les inspirations de Pythagore; les livres hébraïques ne furent pas oubliés; c'est à cette époque que l'on place la traduction des Septante. Les Juifs, dans le commerce alexandrin, altérèrent la pureté de leurs doctrines; ils apprirent à expliquer allégoriquement l'Écriture. Philon, surnommé le second Platon, mêla les explications allégoriques et métaphoriques des Égyptiens aux subtilités de la philosophie grecque. En même temps que cette lumière douteuse de la philosophie alexandrine se levait sur le monde romain, une autre et plus pure lumière avait paru et brillé dans Alexandrie même. Le christianisme y avait été prêché par saint Marc qui y fonda, dit-on, une école, source de cette école alexandrine chrétienne, d'où devaient sortir Clément et Origène.

Cette école philosophique d'Alexandrie, qui compte dans la littérature grecque tant et de si brillants disciples, qui commence à Ammonius et finit à Proclus, cette école n'a, au second siècle et plus tard, de représentant dans la littérature latine qu'Apulée qui, pendant son séjour à Alexandrie, dut, avide qu'il était de connaissances mystérieuses, se livrer tout entier à une doctrine plus mystique que philosophique. C'est à Pythagore et à Platon qu'Apulée se rattache. A

ce titre, ses ouvrages philosophiques, bien que n'étant que des traductions ou des résumés, ont un haut intérêt. Ses œuvres philosophiques sont : le *Démon de Socrate*; la *Doctrine de Platon*, trois livres; le livre du *Monde*, traduction d'Aristote. Le premier de ses ouvrages, ainsi que beaucoup d'ouvrages, ne tient guère tout ce que promet son titre; car du démon de Socrate, il en est peu question; il ne vient qu'à la fin du livre; c'est à proprement parler un traité sur ce que nous comprenons sous le titre général d'*esprits*. Entre Dieu et les hommes, entre le ciel et la terre, n'y a-t-il point quelque lien mystérieux, quelques puissances intermédiaires? Non; l'homme n'est point séparé des dieux; ses prières et ses plaintes peuvent monter jusqu'à eux, et les bienfaits du ciel descendre jusqu'à lui par des êtres intermédiaires, messagers de la Divinité, et auprès d'elle intercesseurs bienveillants des hommes; ces essences secondaires et protectrices sont les démons. Apulée disserte sur leurs formes, leur nature, leurs attributs. Outre les démons, chaque homme n'a-t-il pas en lui-même un génie secret, une voix intime dont il doit consulter les inspirations? Voilà le démon de Socrate; le démon de Socrate, c'est encore l'étude de la philosophie, à laquelle l'homme se doit entièrement consacrer. Apulée termine ce traité en prêchant le détachement des biens terrestres, la

supériorité du monde spirituel et moral sur le monde matériel et physique; il y a là des tendances qui se rapprochent du christianisme, comme s'en rapproche aussi la doctrine sur les démons. Cette doctrine, saint Augustin l'a longuement réfutée au huitième livre de la cité de Dieu; nous n'entrerons pas dans le fond de cette discussion théologique; nous dirons seulement que nous ne concevons pas par quelle préoccupation saint Augustin, se trompant sur le sens bien facile et bien connu du mot grec, qui signifie esprit, bon ou mauvais, ne veut voir dans les démons d'Apulée que des esprits malfaisants; c'est sur cette acception étroite et fausse qu'il fonde toute son argumentation. Philon avait été plus juste, quand il avait dit : ce que les Grecs appellent démons, nous l'appelons anges.

La *doctrine de Platon* se compose de trois parties : la physique, la morale, la dialectique. Laissons la dialectique; c'est dans la première partie, que Platon pose les deux principes fondamentaux en opposition directe avec les dogmes du christianisme, à savoir : la préexistence de la matière et son éternité. Aussi l'Église latine, plus logique que l'Église grecque, a-t-elle tout d'abord compris qu'il y avait entre elle et Platon, malgré des rapports apparents, un abîme infranchissable; et quand les Pères de l'Église grecque, séduits par cette brillante imagination

de l'Orient, qui parlait si puissamment à la leur, voulaient se rattacher à l'Académie, l'Église latine proclamait hautement qu'elle ne connaissait d'autre berceau que le portique de Salomon. Le second livre est un abrégé de plusieurs traités de Platon, un mélange de ses doctrines théologiques, philosophiques et politiques; mélange quelquefois obscur, parce qu'il est trop resserré. On sait que Platon offre ou paraît offrir d'assez nombreuses contradictions; ces contradictions, dans ses ouvrages, sont sauvées par d'habiles transitions et de sages économies de pensées; si Platon veut corriger les erreurs de sa *République*, il fera les *Lois*. Apulée, abréviateur, ne procède point et ne peut procéder ainsi; c'est en quelques pages et sans ménagements qu'il dément, comme imitateur des *Lois*, ce qu'il a dit et exposé comme traducteur de la *République*. Les grandes vues, les théories magnifiques de Platon, ainsi raccourcies et réduites à des proportions mesquines, heurtent et choquent l'esprit.

Après avoir reproduit Platon, Apulée s'inspira d'Aristote, ou plutôt le traduisit. Le traité du *Monde* a ceci de remarquable, que la beauté de l'univers y est donnée comme une preuve de l'existence de la Divinité; c'est une voie où entrera l'éloquence chrétienne, et qu'elle saura agrandir et féconder, en animant le spectacle

muet de la nature des sentiments et des passions du cœur humain; en créant des harmonies morales, là où la philosophie païenne ne voyait que des harmonies physiques. Du reste, dans cette route nouvelle, Apulée ne tarde pas à s'égarer; si un moment il a entrevu la Divinité dans la beauté de l'univers, il la confond bientôt avec cet univers; déiste d'abord, puis panthéiste, il sent que sur les traces d'Aristote, il risque de se perdre, et finit ce traité, incomplet du reste, par des idées religieuses, des idées de justice et d'expiation empruntées à Platon; toujours ramené à ce mouvement nouveau et profond qui entraînait l'humanité vers les croyances antiques, et allait, comme au début de la science, confondre la philosophie dans la théologie.

C'est ainsi qu'Apulée soutenait à lui seul contre le christianisme une double lutte, comme philosophe et comme pontife; c'est ainsi qu'il faut s'expliquer l'effroi avec lequel en parlent dans les siècles suivants les auteurs sacrés. Cette haine d'Apulée contre la religion nouvelle paraît avoir été profonde; nulle part, il est vrai, il ne nomme le christianisme; mais une fois il en a fait le portrait, et il l'a fait avec toutes les préventions que l'ignorance alors, ou la mauvaise foi, accumulait contre les chrétiens; voici le portrait au bas duquel il n'a pas mis de nom, mais auquel il est impossible de se méprendre.

C'est dans les *Métamorphoses*, dans un de ses contes les plus libres, dans un conte que La Fontaine a oublié ou voulu oublier, qu'Apulée a placé le portrait de l'héroïne même du conte, de la femme du boulanger. « Il ne manquait pas un vice à cette abominable mégère; son âme était comme un fangeux cloaque où s'étaient réunies toutes les turpitudes. Elle était malicieuse, cruelle, débauchée, ivrogne, querelleuse, entêtée, aussi avare dans ses infâmes rapines que prodigue dans ses hideuses dépenses; étrangère à toute bonne foi, ennemie déclarée de la pudeur. Elle méprisait et foulait aux pieds les saintes Divinités, puis, en guise d'une sorte de religion, elle feignait le culte mensonger d'un Dieu qu'elle disait seul et unique. » Voilà comment Apulée jugeait, comment il peignait les chrétiens. Ce passage, trop peu remarqué, nous donne la mesure de sa haine, et achève de nous expliquer l'enthousiasme de l'initié et l'ardeur mystique du philosophe. Apulée était un de ces esprits que la grande révolution religieuse qui se remuait dans le monde, ne pouvait trouver indifférents; et sa vanité, ainsi que ce goût pour la magie que nous lui connaissons, son intérêt de pontife aussi peut-être, nous disent assez sous quel drapeau il devait se ranger.

Nous connaissons Apulée romancier, Apulée hiérophante et philosophe; montrons Apulée

rhéteur. Il nous reste d'Apulée deux ouvrages de rhétorique et d'éloquence : les *Florides* et l'*Apologie*. Les *Florides* sont un recueil de morceaux préparés pour l'improvisation ; des modèles que le rhéteur proposait à ses élèves ; des fragments de discours d'apparat, prononcés devant les Carthaginois. Les deux grandes prétentions d'Apulée dans ses *Florides*, sont l'universalité des talents et l'improvisation. Ce sont aussi les deux seuls traits auxquels nous nous arrêterons, parce que, caractéristiques de l'époque où vivait Apulée, ils sont aussi des phénomènes qui, dans l'histoire de l'esprit humain, ont leurs lois certaines et leur signification. La prétention à l'universalité des connaissances et la possession même de ces sciences diverses est, selon nous, pour un auteur un grand mal ; non-seulement parce que l'esprit humain, quelle que soit sa portée, ne peut également suffire à tant d'études, mais surtout parce que cette variété d'études et de connaissances corrompt son style, plutôt qu'elle n'étend et ne fortifie ses idées. Il transporte dans le langage des passions des termes qui appartiennent à la science ; dans la morale, les expressions empruntées à la physique ; dans l'éloquence, les formules du droit ; ses métaphores, puisées à des sources diverses et mélangées, seront pénibles et obscures ; c'est souvent le défaut de Thomas ; c'est là aussi celui

d'Apulée. Cet effet, que la diversité des connaissances produit sur le style d'un auteur, le mélange des littératures le produit sur la langue d'un peuple; en se mariant, les littératures s'altèrent et perdent leur pureté native; si les idées gagnent à cette communion intellectuelle, les idiomes y perdent à coup sûr. Les styles s'effacent dans le frottement des idées, et, ainsi que la nationalité des peuples, le caractère primitif du langage disparaît. Chaque peuple, en effet, a son cachet particulier, son empreinte native qu'il ne peut impunément échanger contre des formes et des habitudes étrangères ; l'esprit humain a, avec des ressemblances nombreuses, des différences profondes, différences qui tiennent au climat, aux mœurs, aux institutions. Toute littérature se compose de ces généralités et de ces variétés; par les généralités, elle répond au sens commun de l'humanité; elle est absolue; par les variétés, elle est elle-même, elle est relative, elle est nationale. Or, c'est en littérature comme en politique, la nationalité qui fait les grands peuples comme les grands écrivains; quand cette originalité s'altère, le génie s'efface ainsi que les caractères; les formes primitives, celles qui tiennent au génie d'un peuple et le dessinent, les expressions indigènes en quelque sorte, se corrompent et s'altèrent; en s'élargissant, le cadre de la pensée se brise; et la langue qui fait et con-

tient les idées, rompue aussi, les idées à leur tour perdent, comme le style, leur propriété et leur force. Tel est, selon nous, le résultat de l'universalité des connaissances sur le style d'un auteur en particulier, celui du mélange des littératures sur la langue et les idées d'un peuple en général.

L'improvisation n'est pas un fait moins significatif dans l'histoire littéraire; elle a, toute capricieuse et fortuite qu'elle paraît au premier coup d'œil, ses causes nécessaires et ses signes certains; elle ne naît jamais et jamais ne brille qu'au commencement ou à la fin d'une littérature; elle annonce, dans une littérature et dans un peuple, une grande et féconde rénovation ou une prochaine décadence; jamais elle ne paraît aux époques de calme pour une nation, de perfection pour une littérature; au siècle de Louis XIV, Fénelon seul eut le don d'improvisation; mais Fénelon a l'imagination grecque, et son langage n'avait pris le pas sur son siècle, que parce que ses idées le devançaient. Car c'est le mouvement des idées, rapide et journalier, qui fait l'improvisation; mais on peut se tromper à ce mouvement, tantôt signe de régénération, tantôt prélude de décadence sociale et intellectuelle. Si l'improvisation était toujours un présage d'avenir, si elle n'avait qu'un caractère, il serait facile de la reconnaître; il faudrait se

féliciter de la voir éclater et se répandre. Malheureusement elle a ce double caractère de décadence aussi bien que de régénération ; elle remue des mots non moins que des idées ; stérile dans le premier cas, dans le second, féconde et brillante. A l'époque où vivait Apulée, l'improvisation offrait, comme toujours, ce double caractère. Voyez l'éloquence grecque et latine ; voyez les rhéteurs qui vont de ville en ville, annonçant une improvisation comme on annonce un spectacle ; relisez toutes ces déclamations qui, sous les titres divers, mais également vides, de *Melites*, *Schediasma*, *Dialexis*, *Epideixis*, *Lalia*, *Proslalia*, charmaient l'oisiveté des villes grecques et romaines, et je vous défie d'y trouver une idée nouvelle, une seule vue progressive. Tous ces gens-là cependant triomphent de cette facilité qu'ils ont de parler, et le peuple avec eux s'en enchante. On leur élève des statues ; Polémon, Hérode Atticus, Fronton, Apulée, tous les rhéteurs de cette époque ont leur apothéose ; et pourtant il n'y a, sous ces phrases sonores et éclatantes, rien qui remue le cœur, rien qui intéresse l'esprit, rien qui puisse tirer la société païenne de cette indifférence morale, où elle se meurt d'ennui et d'abattement. Tournez vos yeux d'un autre côté : voici encore l'improvisation ; une rude, grossière, étrange improvisation ; elle ne flatte pas les oreilles, ne caresse pas l'imagi-

nation, ne sème pas les fleurs à pleines mains; et pourtant elle remue puissamment les âmes, elle leur ouvre des perspectives nouvelles; elle les ravive, les enchante, les ranime à l'espérance et à la joie; elle ressuscite ou plutôt remplace l'éloquence que l'on croyait perdue; les peuples accourent à sa voix, si les savants se laissent séduire aux accents plus harmonieux de sa rivale: telle est l'improvisation chrétienne en présence de l'improvisation profane. Laissez-la grandir, cette parole évangélique, et vous la verrez pendant dix siècles, de Tertullien à saint Bernard, dominer souverainement les intelligences et les âmes. Plus tard, au quinzième siècle, l'improvisation change de caractère. La découverte de l'imprimerie et aussi cette autorité royale, qui substitue à l'allure un peu désordonnée, mais plus libre et plus vive de la féodalité politique et religieuse, l'action régulière du pouvoir monarchique, la forcent de prendre une autre forme; elle était parlée, maintenant elle sera écrite; c'est dans Luther et dans Calvin que l'improvisation éclatera. Animée au quinzième et au seizième siècle par la lutte religieuse, au dix-septième siècle l'improvisation, même écrite, disparaît et s'éteint, dans le calme et la domination du règne de Louis XIV, pour reparaître au commencement du dix-huitième siècle, dans les philosophes; à la fin, dans Mirabeau. Depuis lors,

l'improvisation a un double caractère : elle est tout à la fois écrite et parlée ; elle se manifeste dans les journaux et à la tribune ; est-ce une improvisation d'avenir ou de passé ? ressemble-t-elle à la facilité d'Apulée ou à la verve de Tertullien ? Annonce-t-elle une régénération sociale et intellectuelle, ou une décadence ? Il y a en elle ces deux signes ; le côté mystérieux et le côté éclatant de lumière, colonne brillante pour les Hébreux, obscure pour leurs ennemis ; mais de quel côté sont les ténèbres ? où la lumière ! Que chacun regarde autour de soi et juge.

Les littératures de la décadence ou de la renaissance sont fières de cette faculté qu'elles ont de parler et d'écrire ; elles prennent en pitié les littératures classiques, celles où la pensée a trouvé et a gardé des formes pures et harmonieuses, où elle a pris des habitudes timides, ce semble, et s'est renfermée dans un cercle fatal où elle paraît tout sacrifier à la forme. Est-il bien vrai que dans ces siècles, dits les siècles du bon goût, dans les siècles de Périclès et d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV, tout le travail de l'esprit humain se porte et s'arrête à la forme ? ces siècles n'ont-ils pas autant de hardiesse et de création, qu'en eurent les époques de renaissance ou de décadence ? n'ont-ils pas une aussi haute mission, une mission plus importante ? Que font en effet, dans leur travail le plus actif, les

siècles de préparation ou de dépérissement? ceux où meurt, où naît une société? ils élaborent, ils soulèvent, ils agitent les questions qui, successivement résolues et acquises à l'humanité, composent son domaine; ils les remuent, mais ne les décident pas. Ces germes vont flottant, renfermant la vie, mais ne la donnant pas, tant que le génie et le temps ne les ont point fécondés en les cultivant. Or, c'est là précisément le travail des grands siècles de la littérature, de ceux où la pensée se recueille et se concentre pour être plus profonde et plus forte, où, pesant les lentes préparations des temps de décomposition, passant au creuset l'or pur et l'alliage, séparant l'ivraie du bon grain, elle ne conserve des longues agitations de l'esprit que ce qui importe à l'avenir, ce qui tient à l'humanité ellemême, et laissant tomber au fond du vase cette lie grossière dont les passions et les intérêts chargent toujours et obscurcissent les idées d'un siècle, elle en extrait, pour ainsi dire, la raison éternelle et ses vérités absolues. Telle est l'œuvre des siècles classiques; œuvre difficile, patiente, hardie dans ses diverses parties, vaste dans les limites mêmes qu'elle s'impose, et où il faut faire tenir en un étroit espace les opinions et les recherches de plusieurs sociétés, où la forme ne domine pas le fond, mais où elle est nécessaire pour le faire vivre; où par conséquent elle doit

être pure, forte, et où elle doit faire dans les mots d'une langue le même choix que la pensée fait sur les idées de plusieurs siècles. On conçoit que dans ce double travail des idées et des mots, les littératures classiques doivent procéder lentement; que reproduisant, que fixant, non point les teintes vagues et fugitives d'un siècle, la physionomie d'un peuple dans tel ou tel moment, mais l'image impérissable de l'humanité, les vérités et les sentiments immuables, elles y apportent un peu plus de préparation ; qu'elles y regardent de plus près que les littératures de décadence ou de luttes ; mais cette prudence n'est pas de la timidité, cette modération, de la faiblesse; c'est le signe de la force au contraire de se limiter et de s'arrêter. Il y a toujours quelque peu d'impuissance dans la précipitation, et la parole qui doit enfanter l'avenir ne perd-elle pas à être jetée, plutôt que présentée, parlée plutôt qu'écrite? Les auteurs les plus éloquents, quand ils écrivent sous l'impression des besoins ou des préjugés contemporains, combien ne perdent-ils pas avec le temps? On cherche leur influence, leur gloire, leur génie; et on les devine plus qu'on ne les trouve. Ainsi ont péri tous les scolastiques, ainsi une grande partie des écrivains sacrés; ainsi du grand Arnauld il ne reste que l'admiration contemporaine. L'improvisation, si enivrante, escompte donc la gloire plus qu'elle

ne la donne; elle sacrifie l'avenir au présent; elle est la préparation des siècles classiques qu'elle dédaigne; elle remue quelquefois l'humanité ; les livres seuls l'instruisent et la fixent.

Nous voilà un peu loin d'Apulée et des Florides; revenons-y. Les Florides sont donc des morceaux de rhétorique, brillants et ingénieux, où Apulée se plaît à étaler la variété de ses connaissances, la souplesse de son esprit, l'éclat de son imagination , la facilité de sa parole, achevant en latin un discours commencé en grec. Mais quoi qu'il fasse, son éloquence reste froide et maniérée. Il est cependant un ouvrage dans lequel Apulée a été quelquefois éloquent , parce qu'alors l'émotion de l'homme tempérait les préoccupations du rhéteur. C'est dans son Apologie, morceau peu connu, et le plus curieux, en même temps que le seul original des ouvrages d'Apulée. Apulée , forcé par des vents contraires de renoncer à un voyage qu'il avait dessein de faire en Égypte, s'était, pendant deux ans, fixé à Oea , et là il avait épousé une veuve, Pudentilla. Cette veuve n'avait que quarante ans , s'il faut en croire Apulée, soixante, disaient les ennemis du philosophe , quand il l'épousa ; lui en avait environ vingt-cinq. Les enfants de Pudentilla, Pontianus et Pudens, qui d'abord avaient vu le mariage sans déplaisir, et qui même, selon Apulée, l'avaient décidé par leurs instances, ne

restèrent pas longtemps dans ces dispositions. Sinon sur leurs instigations, de leur consentement du moins, un de leurs oncles, Émilianus, accusa Apulée d'avoir, par des enchantements magiques, surpris et forcé le cœur de Pudentilla, jusque-là rebelle aux offres les plus séduisantes. L'*Apologie* a pour but de confondre ces accusations, dont Apulée en effet sortit victorieux. Saint Augustin vante l'éloquence de ce discours, où éclatent en effet, plus qu'en aucun autre ouvrage d'Apulée, la facilité, la verve, les ressources infinies de son esprit. On peut citer comme les morceaux les plus brillants, le bonheur d'un mariage à la campagne, la description du sort d'une veuve, les mouvements pathétiques par lesquels Apulée reproche à un fils d'avoir osé sonder et étaler au grand jour les secrets et les faiblesses d'une mère ; comme trait de mœurs, ce qu'on doit remarquer dans cette Apologie, c'est la liberté avec laquelle, dans les habitudes du barreau ancien sans doute, Apulée verse sur sa partie adverse, le sarcasme, les injures ; la hardiesse avec laquelle il pénètre dans la vie privée de ses adversaires, la traîne au grand jour, et l'expose au mépris et à l'indignation publique ; puis encore, cette indiscrétion ou cette insouciance des mœurs anciennes, qui devant les tribunaux ne respectait pas la pudeur des femmes, étalait leurs souffrances intimes, leurs ennuis se-

crets, les combats douloureux livrés entre leur fidélité à un premier hymen et leurs nouvelles passions; c'est par tous ces motifs qu'Apulée explique comment Pudentilla a cédé, a été vaincue dans sa première et longtemps fidèle résolution de veuvage; comment, sans que besoin fût d'enchantements, elle a pu l'épouser : « Une » femme plus âgée, dit-il, épouser un jeune » homme! cela même ne prouve-t-il pas qu'il n'y » a point eu de magie? » non sans doute, à l'égard de Pudentilla. Mais l'impression qui nous est restée de ce discours, c'est qu'Apulée s'occupait véritablement, et s'occupait beaucoup d'opérations magiques, et lui-même, plus d'une fois, répète qu'il croit à la magie. Ainsi s'explique le renom mystérieux et effroyable, sous lequel, dans les siècles suivants, les Pères de l'Église l'ont vu et montré, et qui le faisait le rival du Christ. On a comparé, je crois, Apulée à Cagliostro, et cette comparaison, que nous pourrions confirmer par de nombreux rapprochements, est plus juste; et, puisque nous sommes sur la voie des rapprochements, serait-ce en abuser que de dire qu'il est dans notre littérature deux hommes qui, toutes réserves faites et admises, nous paraissent offrir avec Apulée quelques traits de ressemblance? ces deux hommes sont Beaumarchais et Diderot; je ne sache rien qui me rappelle mieux les *Mémoires* de Beaumarchais que l'*Apo-*

logie d'Apulée. Quant à Diderot, si l'on s'étonne d'abord de le voir comparer, lui, esprit fort, lui philosophe du dix-huitième siècle, à un pontife d'Esculape, à un homme avide de pratiques mystérieuses, à un homme qui portait des amulettes, je dirai que, dans mon opinion, Diderot n'est pas venu dans son siècle; qu'il n'était pas fait pour le dix-huitième siècle, mais pour le moyen âge, et qu'il avait en lui l'étoffe d'un moine, au moins autant que celle d'un philosophe. Voyez, en effet, Diderot de près, et dans son intérieur; dans son intérieur, cet homme joue l'hiérophante et l'oracle; je me trompe, il ne le joue pas, ce rôle; sa nature trompée regrette cet enthousiasme religieux que l'air de son siècle a chassé loin de lui; il cherche moins à éloigner le Dieu, qu'à le rappeler. Entendez-le, au milieu de ses axiomes de scepticisme, j'allais dire de matérialisme les plus désolants, éclater en hymnes magnifiques à la Divinité; vous surprenez la prière dans son cœur, les larmes dans ses yeux, quand le blasphème est dans sa bouche. Tel eût été, selon nous, dans un autre siècle, dans notre siècle peut-être, le véritable Diderot. Ainsi me paraît avoir été Apulée : rhéteur vain tout ensemble et philosophe crédule, imagination exaltée et inégale, licencieuse et mystique, racontant les mystères d'Isis de la même plume dont il avait peint les aventures obscènes de Lucius;

mêlant les extases de l'initié aux fantaisies monstrueuses du romancier; écrivain facile, élégant, coloré, rhéteur habile et brillant, philosophe idéaliste, hiérophante tout à la fois imposteur et dupe; en un mot, une des physionomies les plus curieuses de l'antiquité, et une des moins connues jusqu'à présent.

LA LITTÉRATURE PAÏENNE

ET

LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE AU TROISIÈME SIÈCLE.

Il en est de l'histoire littéraire comme de l'histoire politique : elle est plus saisissante et plus dramatique à sa jeunesse et à sa décadence, qu'à son âge mûr et dans la plénitude de ses forces ; dans les temps d'agitations et d'inquiétudes morales, qu'aux jours de calme et de loisirs. Les plus beaux siècles de l'esprit humain, ceux où la pensée et le style ont trouvé leurs formes les plus pures, les plus vraies, les plus harmonieuses, ne sont pas toujours ceux qui éveillent le plus vivement nos sympathies ; soit qu'il y ait, dans la perfection même du goût, quelque chose de délicat et de fin, qui ne peut être bien saisi et bien apprécié que par cette fraîcheur même et cette grâce native d'imagination qui la produisent ; soit que les esprits se lassent plus vite du bon et du beau, comme plus vite aussi les peuples s'ennuient du bonheur. Aujourd'hui surtout une

curiosité infatigable se plaît à interroger, dans l'histoire de l'esprit humain, ainsi que dans l'histoire des peuples, les époques moins connues, celles où elle espère saisir, dans l'examen du passé, le secret de l'avenir. Or, de toutes les périodes de la littérature romaine, il n'en est point peut-être, sinon de plus grande, de plus instructive, du moins, que celle dont nous retraçons le tableau.

En effet, la philosophie, le paganisme, le christianisme, l'Asie, l'Occident et l'Afrique, trois mondes politiques, moraux et intellectuels, s'y rencontrent, s'y pressent et s'y combattent. Si quelques genres de littérature s'y dégradent et y périssent, d'autres y naissent et grandissent. Le génie romain, renfermé jusque-là et pour ainsi dire captif dans sa nationalité, en sort, et s'élance vers des routes et vers des destinées nouvelles. L'histoire, qui n'avait jamais vu et montré que le peuple-roi, porte ses regards au delà de l'univers romain ; elle aperçoit, elle nomme, elle décrit des peuples nouveaux; elle semble pressentir les transformations secrètes de l'humanité et ses merveilleux progrès, effrayée qu'elle est et ravie tout ensemble de ces peuplades vierges et vigoureuses qui, dans leurs forêts, attendent, les armes à la main, l'ordre de la Providence, pour fondre sur Rome et venger l'univers. Sans doute, elle n'a plus les formes

pures, suaves, brillantes, qui, sous le pinceau de Tite-Live, lui donnaient tant de charme et d'éclat; elle ne s'anime plus aux rudes et nobles combats de la vieille liberté; mais, avec moins de grandeur, elle offre plus de variété et d'intérêt et de plus hauts enseignements.

Tacite forme la transition entre l'ancienne histoire romaine et cette histoire nouvelle. Vieux Romain par le cœur, par les préjugés même et les préventions, par l'imagination, par le style, il est l'homme de l'avenir; malgré lui, il entrevoit et touche les mondes nouveaux et encore obscurs du Nord et de l'Orient, qui doivent détruire le monde romain, l'un par ses armes, l'autre par ses superstitions. Écrivain singulièrement pittoresque et concis, mais brusque et heurté quelquefois, dans ses formes dramatiques, dans sa recherche de scènes détachées, de tableaux à effet, il trahit l'histoire nouvelle, comme dans ses instincts de Romain il devine la chute de la ville éternelle. L'histoire, dans Tacite, est nouvelle pour la forme et pour le fond; histoire plus voisine des mémoires que de l'épopée, comme l'était l'histoire de Tite-Live; mais histoire vive, saisissante, nuancée, annonçant dans sa variété et reproduisant les teintes diverses de l'humanité, auparavant effacées et perdues sous la couleur uniforme de l'orgueil humain. L'histoire continue à marcher dans cette voie; ainsi se mon-

trent à nos regards Suétone, les écrivains de l'histiore Auguste, Ammien Marcellin.

L'individualisme romain est vaincu de toutes parts ; il plie, il cède à la fatalité qui l'entraîne; il se mêle enfin, il communie avec cet Orient que jusque-là il avait repoussé; il en adopte les superstitions et les sciences occultes, les dieux et les mœurs, comme déjà il avait emprunté à la Grèce sa philosophie et ses divinités, comme il en accueille, plus que jamais, les rhéteurs et les sophistes. Apulée, nous venons de le montrer, est le représentant de ce commerce de l'Italie avec l'Orient; romancier, philosophe, hiérophante et rhéteur, il offre tout à la fois, dans ses écrits, et les superstitions monstrueuses qui alors assiégeaient les imaginations, et les ferveurs sincères ou hypocrites qui, en présence du christianisme, tentaient de ranimer la foi mourante des peuples et l'enthousiasme nouveau de la philosophie platonicienne altérée; enfin, les vanités et les triomphes ordinaires alors aux rhéteurs : Apulée est à lui seul tout un siècle littéraire. Moins important, moins profond, beaucoup au-dessous d'Apulée, Aulu-Gelle a pourtant encore son mérite et son intérêt; il révèle deux faces curieuses de l'esprit latin à cette époque, à savoir : cette manie d'archaïsme qui, dans les annales de l'intelligence humaine, est le signe de la décadence, ainsi que, dans l'homme, le retour aux souve-

nirs, aux habitudes, quelquefois aux puérilités du premier âge; puis, cette importance déplorable des grammairiens et des sophistes grecs, et l'empire qu'ils avaient pris sous les Antonins. Aulu-Gelle a un autre avantage; il contient, en quelque sorte, toute la littérature latine, plus que la littérature latine; car combien d'auteurs ne vivent que dans son livre! curieux recueil d'antiquités, et qui, semblable à ces musées élevés en Italie auprès du Vésuve, et pour ainsi dire, sur les ruines mêmes du sol et des villes dont ils sont destinés à recevoir et à conserver les débris, a donné l'immortalité à des noms qui valaient beaucoup mieux que le nom d'Aulu-Gelle; triste réflexion, du reste, à faire sur la gloire, que cette protection de la médiocrité sauvant de l'oubli le génie de l'éloquence ou de la poésie! L'ami de Marc-Aurèle, Fronton, a les mêmes préoccupations et les mêmes sympathies qu'Aulu-Gelle; heureux peut-être si, en arrachant à l'oubli une partie de ses œuvres, l'érudition patiente et admirable d'Angelo-Maï ne fût pas venue dissiper un peu le prestige d'une renommée qui gagnait à rester inédite!

La littérature latine, née des éléments et sous les inspirations de la littérature grecque, nourrie de son suc, formée de sa substance et vivant en quelque sorte de sa vie, n'en subit jamais plus complétement l'influence, j'allais dire le despo-

tisme, qu'à cette époque. La prédilection d'Adrien pour la littérature grecque; le dédain de Marc-Aurèle pour la langue latine; le soin que prennent les Antonins de fonder des écoles à Athènes, tout contribue, en ravivant la langue grecque, à appauvrir, à dessécher la langue latine. La littérature grecque compte à Rome autant de chaires, plus de chaires que la littérature romaine; s'il y a trois rhéteurs latins, il y a cinq rhéteurs grecs; le siècle des Antonins est, pour ainsi dire, un siècle grec. De là, sans doute, la disette d'auteurs latins à cette époque, ou du moins leur infériorité. Quoi qu'il en soit, puisque cette enveloppe grecque recouvre de tous côtés la physionomie latine, il faut donc absolument, pour avoir toute la littérature romaine, interroger la littérature grecque; c'est à elle qu'il faut demander le secret de ce mouvement intellectuel, nouveau et profond, que suit l'Italie, mais qui part d'ailleurs et de plus haut. C'est alors que Plutarque s'étonne du silence des oracles; qu'il cherche avec une mystérieuse curiosité, dans l'inscription du temple de Delphes, ce dieu nouveau et inconnu que saint Paul avait révélé à l'aréopage. L'examen du génie grec, à cette époque, n'a donc pas seulement trait à la littérature latine; il en est la lumière et le complément nécessaires.

Mais la littérature grecque elle-même est-elle,

avec la littérature latine, le seul mot, tout le mot de cette époque? En dehors du monde grec, du monde romain, ne se passe-t-il rien dans les esprits, rien dans les âmes? Sans doute, la littérature latine est curieuse encore et variée; la littérature grecque, toujours grande et féconde; Épictète et Arrien, dans la philosophie; dans l'histoire, Appien et Hérodien; Lucien, Plutarque, dans la morale, ces noms ne sont pas sans gloire. L'astronomie présente Ptolémée, la médecine, Galien; et pourtant je ne sais quelle froideur, quel vide s'y remarquent; on sent que l'avenir n'est pas là. Ces littératures ne vivent et ne s'inspirent que du passé; elles répètent, en poésie, les noms d'Homère et de Virgile; dans l'éloquence, ceux de Démosthènes et de Cicéron; en philosophie, Platon et Aristote sont encore les oracles du monde. Le monde cependant s'est troublé; à l'Orient, une étoile a paru; elle est venue, silencieuse, mais brillante, se reposer sur une montagne de la Judée; et le monde a été changé. Cette révolution si profonde fut obscure d'abord et inaperçue. Le vieux monde païen continuait à marcher dans ses voies d'orgueil et de violence; maîtresse de l'univers, Rome s'enivrait du sang des esclaves et des peuples conquis; et voici qu'une puissance nouvelle paraît tout à coup; elle prend sous sa protection et les esclaves et les vaincus. Rome s'aperçoit enfin

qu'il y a au milieu d'elle, sous elle, quelque chose qui la trouble et l'inquiète; elle se retourne et voit le christianisme : il était trop tard ; quand Rome le vit, elle en était vaincue.

En même temps que la lumière de l'Évangile se levait ainsi sur le monde, une autre philosophie, brillante aussi, mais moins pure, partie également de l'Orient, venait mêler aux révélations du christianisme ses divinations incertaines, opposait ses miracles aux miracles de l'Évangile, Apollonius de Tyane et Apulée au Christ, et aux mystères du christianisme les sciences occultes de la Chaldée et les opérations théurgiques de l'Égypte. La politique vint en aide à la philosophie; Julien, rhéteur, philosophe, incrédule, superstitieux, veut ranimer, par orgueil autant que par conviction, le paganisme mourant ; ainsi le christianisme a contre lui la philosophie, la politique, la superstition.

Il est dans la littérature chrétienne un genre d'ouvrages qui rentre naturellement dans le tableau de l'esprit humain au troisième siècle, et qui aussi se prête plus facilement à la critique littéraire. Les apologistes chrétiens forment dans le domaine de la littérature ancienne comme un terrain vague, un pays neutre, entre la littérature sacrée proprement dite et la littérature profane. Sentinelles avancées du christianisme, pour combattre le paganisme et la philosophie, ils

doivent les reconnaître de près, s'y mêler, pénétrer quelquefois dans le camp de leurs ennemis, se couvrir de leurs dépouilles, les combattre avec leurs armes. Ainsi firent-ils. Voulez-vous connaître l'antiquité philosophique, théologique ou mythologique, c'est aux apologistes chrétiens qu'il la faut demander. Là, le paganisme vous dira, ce que, dans ses auteurs, il cache avec tant de soin; il vous livrera le secret de ses initiations, de ses sacrifices, de ses cérémonies, les origines de sa religion et de son culte. Et la philosophie, que d'aveux elle aura à vous faire en rougissant! Ses doutes, ses contradictions, ses ignorances et ses affirmations plus déplorables encore, sur les vérités les plus nécessaires à l'homme, les plus chères à son cœur, les plus douces à ses espérances! Ainsi il faudrait, dans un but seul de curiosité et de savoir, étudier les auteurs chrétiens; mais qu'un plus haut intérêt s'attache à leurs écrits! Cette cause que les apologistes chrétiens plaidaient, au tribunal des empereurs, devant l'univers attentif et étonné, en faveur de l'humanité contre le paganisme, c'est notre cause; nous jouissons de leur victoire. Que demandait, en effet, Tertullien quand il écrivait, sous Sévère, cette admirable apologie, monument impérissable d'éloquence autant que de courage? La liberté de conscience. Il voulait ce qu'avant lui, avait vainement tenté, sous le despotisme im-

périal, la rigide vertu des Thraséas et des Helvidius, et cette liberté, il ne la réclamait pas pour le sénat seulement, mais pour tous les hommes. La Rome politique n'avait songé qu'à elle-même; la Rome chrétienne songe à l'univers. *Urbi et Orbi*, c'est la devise du Capitole chrétien. Et Cyprien, pourquoi fait-il entendre ces cris d'indignation et pitié, qui disputent au cirque les victimes humaines destinées à réveiller, dans des âmes corrompues par le spectacle de la mort, le sentiment émoussé et flétri de la vie? C'est nous, enfants des Gaulois, enfants des vaincus, qu'il arrachait au cirque. Dirai-je tous les autres grands noms de l'éloquence chrétienne? Lactance écrivant, dans le style de Cicéron, le code nouveau du christianisme et de l'humanité; Jérôme, Augustin, conservant, au milieu de leurs austérités et de leur repentir, les illusions et les souvenirs de la littérature profane; se défendant, sans y pouvoir entièrement renoncer, de la lecture de Virgile et de Platon, comme d'une impiété? Sur les traces de ces auteurs chrétiens, nous arrivons au moyen âge, nous touchons aux temps modernes. Chez eux se trouvent les racines de nos idiômes, de nos pensées, de nos mœurs. Cette langue que nous parlons, elle est fille, non du latin classique, du latin grec, mais du latin populaire, du latin osque; vous avez là les origines de ces façons de parler, naïves et simples,

que peut regretter quelquefois, avec Fénelon, un goût délicat. Où commence ce spiritualisme de la pensée, qui fait le caractère de la littérature moderne et de notre grand siècle littéraire en particulier; où, cette unité morale, qui a fait l'unité philosophique de l'Europe; où, sinon aux auteurs chrétiens? Oui, là est notre berceau intellectuel, moral, littéraire.

Pourtant, il faut l'avouer, le génie des apologistes latins est encore le génie romain; c'est-à-dire un génie profond, durable, mais, sur quelques points, opiniâtre et inflexible. Les Pères de l'Église latine retiennent, pour ainsi parler, en combattant leurs ennemis, la philosophie et le paganisme, le cachet de domination âpre et de fierté exclusive, qui était le caractère de la Rome politique; ils ne composent pas avec leurs adversaires; ils ne veulent rien devoir à la philosophie; ils ne lui empruntent ni des armes ni des souvenirs. Ainsi ne vont pas les apologistes grecs. Sortis, pour la plupart, des écoles mêmes de la philosophie, ils ne la renient point. Ils aiment au contraire à se parer de ses richesses, à lui reprendre ce qu'ils pensent leur avoir été dérobé, et à orner l'Arche sainte des dépouilles des Amalécites. De même donc que pour avoir toute la littérature profane, il faut l'éclairer du contraste et du rapprochement de la littérature profane grecque, ainsi devons-nous, pour avoir toute la

littérature latine chrétienne, y répandre le jour de la littérature grecque sacrée, et demander aux Justin, aux Athénagore, aux Eusèbe, ce qu'Arnobe, Minucius Felix, saint Ambroise ne nous diraient pas.

Une autre considération rend ce rapprochement nécessaire; non-seulement le génie, mais la position des apologistes latins et des apologistes grecs, est différente : les apologistes grecs n'ont pas les mêmes ennemis que les apologistes latins; ils n'ont pas non plus la même marche et le même dessein. L'hellénisme, dans ses attaques contre le christianisme, est encore le génie grec; génie hardi, aventureux; ami de la discussion; c'est au nom de la philosophie et non de la politique qu'il attaque la religion nouvelle; pour se défendre, il n'invoque que le raisonnement et l'imagination. Le génie romain, au contraire, génie superbe et mystérieux, frappe durement et laconiquement le christianisme. Si vous voulez trouver les traces de la lutte du polythéisme romain contre l'Évangile, ne les demandez pas aux auteurs latins, historiens ou philosophes; ils ne vous les indiqueraient pas; le code romain a seul enregistré ces terribles édits : la loi proscrivait, elle ne discutait pas. Les jurisconsultes du troisième siècle sont les plus opiniâtres adversaires du christianisme. Le vieux génie romain, aux prises avec le nouveau génie du christianisme

latin, se défendait par le glaive, et le catholicisme romain se contentait, pour le vaincre, du dogme; l'un était aussi impérieux que l'autre, ou plutôt c'était toujours le même génie; aussi, en face des apologistes latins, point ou peu d'oppositions philosophiques; pour lui donc, dédain de la philosophie, et nulle obligation de lui répondre. Il n'en va pas ainsi pour l'Église grecque. Elle a en face d'elle la philosophie néo-platonicienne, qui lui jette un éclatant défi; cette philosophie a ses enthousiastes, ses martyrs, ses divinités. L'Église grecque est donc obligée d'entrer plus tôt et plus avant dans toutes les questions qu'évite ou dédaigne l'Église latine. Elle y porte les libres et vives allures de l'esprit grec, ne reculant devant aucun doute, aucune objection de la philosophie; ne l'excluant pas du christianisme, mais tâchant au contraire de l'y introduire; enfin, poussant même quelquefois jusqu'à l'hérésie le désir de conciliation entre la raison et la foi. Il faudra donc interroger les apologistes grecs pour en apprendre ce que ne nous diraient pas les apologistes latins sur les grandes questions qui se débattaient, au troisième siècle, entre le christianisme et la philosophie; et en face de Justin, des Origène, des Clément d'Alexandrie, nous trouverons Plotin, Porphyre, Jamblique, dignes représentants d'une philosophie belle encore dans ses altérations et ses égarements. Il y a

peu de luttes plus intéressantes que ce combat du christianisme contre la philosophie alexandrine.

Puis, quand on aura ainsi éclairé la littérature latine profane par la littérature latine sacrée, les écrits des Pères de l'Église romaine par les ouvrages des apologistes chrétiens, aura-t-on répandu sur cette époque toute la lumière qui la doit éclairer? Ne manquera-t-il rien à ce tableau? Non, cette histoire de l'esprit humain au troisième siècle ne sera pas complète encore. Les germes de la pensée humaine sont lents à éclore, plus lents à se développer. Souvent la pensée qu'un auteur dépose dans l'intelligence contemporaine ne grandit et ne porte ses fruits que pour des générations bien éloignées; pour mûrir une opinion, une croyance, il faut des siècles. L'idée qui doit prendre possession de la société dort quelquefois longtemps, engourdie, ce semble, et oubliée; puis, après un long intervalle, après des siècles, elle s'éveille et reparaît féconde et puissante; ainsi cheminent, ainsi se développent les idées dans le travail secret de l'intelligence; ainsi la littérature française, la littérature du dix-septième siècle surtout, a souvent repris, continué, complété la pensée de la littérature ancienne. Dans la littérature profane, à l'époque qui nous occupe, les rapports avec notre littérature sont rares et clair-semés. Mais dans la littérature sacrée, ils se montrent à

chaque pas, abondants, curieux, instructifs; les Pères de l'Église, nous le verrons, ont eu pour commentateurs et pour disciples, mais pour disciples et commentateurs hardis et originaux, les plus grands écrivains du siècle de Louis XIV; Bossuet est souvent le commentaire et le développement sublime de Tertullien; et madame de Sévigné joignait, dans ses admirations, saint Augustin à Bourdaloue. Que l'on se garde de négliger ces traditions merveilleuses de l'intelligence, ce commerce mystérieux des idées, ce lien intime, bien que caché, qui unit les générations immortelles de la pensée humaine, de la pensée religieuse principalement.

Grâce à une philosophie plus tolérante, parce qu'elle est plus vraie; grâce à l'impulsion puissante et nouvelle donnée à la critique littéraire par l'illustre écrivain qui le premier a ramené vers les monuments de l'éloquence chrétienne nos regards indifférents ou prévenus, la littérature sacrée peut aujourd'hui se placer à côté de la littérature profane: « Vous diriez qu'il n'y a eu de l'esprit et de la science que chez les païens, et que les auteurs chrétiens ne soient bons que pour les prêtres ou pour les dévots: leur titre de saint leur nuit. On va chercher la philosophie dans Aristote, et on a dans saint Augustin une philosophie toute chrétienne. Pourquoi ne cherchet-on pas de l'éloquence dans saint Chrysostôme,

dans saint Grégoire de Nazianze et dans saint Cyprien, aussi bien que dans Démosthènes et dans Cicéron? et pourquoi n'y cherche-t-on pas la morale plutôt que dans Plutarque et dans Sénèque? » Ainsi parlait celui que Voltaire appelait le judicieux Fleury. Aujourd'hui, ce titre de saint ne leur nuira plus; Augustin et Platon, vieilles parentés du reste, peuvent vivre en paix. Je ne sais même quel intérêt profond et mystérieux réveille cette littérature chrétienne. Dans cette agitation secrète qui travaille les âmes, il semble qu'elle ait pour nos inquiétudes morales, pour nos vagues ennuis, des mots qui les doivent adoucir ou dissiper. Venus à une de ces douloureuses époques où la société, indécise et malade, se débat entre un monde qui s'en va et un monde qui n'est pas encore formé, les auteurs chrétiens surent trouver des paroles qui ranimèrent des âmes flétries et découragées. Adversaires et régénérateurs de la société ancienne, flambeaux du moyen âge, guides et inspiration de nos grands orateurs sacrés, seront-ils encore une fois les précurseurs et les conseillers de cet avenir dont l'aube luit à peine? Je l'ignore; mais ce que je sais, c'est qu'ils ont cette vive parole qui touche et remue les cœurs, et que cette parole aujourd'hui trouve des sympathies; et dans tous les cas, il n'y a que l'étude et le respect du passé qui puissent éclairer et fonder l'avenir. A part ce

haut intérêt historique et moral, les écrivains chrétiens offrent, sous le rapport littéraire seul, une étude pleine d'instruction et de nouveauté. Natures incultes, mais vigoureuses, ils ont su, dans des siècles de langueur et d'épuisement, trouver des accents vrais et patriotiques. Quand la littérature profane se traînera, faible et haletante, dans le cercle étroit et usé de la rhétorique et de la poésie mythologique; quand elle n'aura plus à vous offrir que les déclamations officielles des panégyristes de l'empire ; quand la philosophie païenne en sera encore à prendre, avec Macrobe, pour base de ses frêles espérances, et à discuter le songe de Scipion ; les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, vous enflammeront de leurs vives et impétueuses paroles ; l'éloquence chrétienne plongera dans l'avenir ses regards inspirés, et vous découvrant cette loi nouvelle de l'histoire qui, de nos jours, en est devenue la philosophie, le progrès de l'humanité, elle lui ouvrira des routes infinies, et sur les ruines du monde païen s'écroulant, elle nous montrera, avec Augustin et Salvien, le monde nouveau des Barbares et la cité céleste.

LES ECRIVAINS

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

ET LES PÈRES DE L'ÉGLISE.

Dans ce lent et profond travail des idées qui, par d'insensibles, mais inévitables révolutions, change, modifie et rajeunit les sociétés humaines, l'enchaînement des causes et leurs effets immédiats souvent s'effacent et disparaissent. Il ne s'en faut point étonner; car ce qu'un siècle commence, rarement le siècle suivant l'achève; les siècles se succèdent et ne se continuent pas. La critique cependant n'admet pas ces interruptions et ces lacunes; elle tient à s'en rendre compte et à les expliquer; et quand elle ne trouve pas près d'elle les origines d'un siècle littéraire, elle les va chercher au loin. Dans ses recherches, rien ne lui coûte; elle supprime les âges et rapproche les distances. Le siècle de Périclès et le siècle d'Auguste, le siècle de Léon X et celui de Louis XIV, ce sont là des filiations devenues classiques. Et pourtant, osons le dire, de ces

opinions, quelques-unes, celle principalement qui fait descendre le siècle de Louis XIV du siècle d'Auguste, nous paraissent, dans une certaine mesure, très-contestables.

Que la littérature latine soit fille de la littérature grecque, je l'accorde sans peine; il y a là, au milieu de différences encore assez nombreuses, de plus nombreuses ressemblances; et, entre autres rapports, ce trait qui domine et efface bien des différences, l'identité de religion. Les dieux d'Homère sont les dieux de Virgile; Rome a accueilli les divinités errantes d'Ilion. La civilisation non plus n'a guère changé; à Rome, comme à Athènes, le gynécée et le forum partagent en deux conditions bien distinctes la vie et la famille. La philosophie, elle aussi, n'a point d'enseignements nouveaux à faire entendre. Cicéron et Sénèque se contentent de traduire Platon, Épicure et Zénon; pourrait-on leur en faire un crime? La morale est restée la même; elle n'a ni des vérités nouvelles à proclamer, ni d'autres récompenses à promettre; en un mot, Rome, c'est toujours la Grèce; et le poëte qui, dans son épopée magnifique et nationale a placé au milieu des cendres de Troie le berceau de la ville éternelle, en même temps qu'il a été fidèle à une antique tradition, a aussi parfaitement exprimé le double élément dont se compose le génie romain, l'élément grec et l'élément latin.

Je conçois donc, j'admets cette filiation du siècle d'Auguste au siècle de Périclès : mêmes fastes, même civilisation, même Olympe.

Mais peut-on aussi exactement conclure du siècle d'Auguste au siècle de Léon X ? Ici, je crains bien que le désir de ne point laisser isolée, dans la vie intellectuelle de l'humanité, une de ses époques les plus brillantes, n'ait fait illusion sur la justesse des rapports. Cependant on pouvait encore s'y tromper ; car, par une singularité qui se reproduit souvent dans l'histoire littéraire ainsi que dans l'histoire politique de la Rome moderne, de la Rome pontificale, les souvenirs de la mythologie, les traditions de l'antiquité païenne y dominent, nous l'avons dit, plus qu'en aucune autre histoire et en aucune autre littérature. Le paganisme y marche de pair avec le christianisme ; le siècle de Léon X est presque un siècle païen ; Bembo et Sadolet craignent moins une hérésie qu'un solécisme. A cette époque, Rome tout entière rêve le Capitole et l'Olympe antiques : ivresse d'art et de gloire qui lui devait être si fatale ! Enchantée de ses chefs-d'œuvre nouveaux, trop fière des souvenirs de sa grandeur passée, Rome chrétienne, Rome moderne ne vit pas le précipice qui se creusait sous ses pas ; elle élevait dans Saint-Pierre le Capitole chrétien, et pour le payer, elle perdait, nous le savons, la moitié de son empire.

Quoi qu'il en soit, l'Italie a, dans sa littérature, dans ses arts, dans tous ses monuments et ses souvenirs, un côté païen; elle peut donc, jusqu'à un certain point, se rattacher à la Rome ancienne, et le siècle de Léon X au siècle d'Auguste. Que le siècle du pontife chrétien aille donc rejoindre, si l'on veut, celui de Périclès et de l'heureux Octave. Mais le siècle de Louis XIV, le laisserons-nous plus longtemps partager cette origine? Ce qu'il offre de différences avec les deux grands siècles de Rome et de la Grèce, ne surpasse-t-il pas de beaucoup les rapports qu'il peut présenter? Mais quoi! détacher le siècle de Louis XIV du siècle d'Auguste, n'est-ce pas une hérésie, une impiété littéraire? jamais union fut-elle mieux établie, analogie plus directe et plus frappante? Sans doute de graves autorités consacrent, ce semble, cette descendance; et pourtant, nous l'avouerons, cette légitimité littéraire nous a paru douteuse; et ces doutes se sont aussi élevés dans quelques esprits. Mais qu'a-t-on fait? Ne pouvant accepter, pour le siècle qui exprime le mieux le caractère de la société moderne, une origine grecque et romaine, et ne pouvant non plus, ce qu'on a fait quelquefois, le croire sans aïeux, on lui a donné pour père le moyen âge; on a placé les grands écrivains qui l'ont immortalisé, parmi les représentants exceptionnels de la pensée humaine, météores brillants

qui marquent et éclairent, à travers les âges, le passage des sociétés et les entraînent à leur lumière; on a inscrit le nom de Corneille et de Racine à côté de celui de Dante et de Shakspeare; c'est confondre, ce n'est pas expliquer les époques. Le génie, sans doute, plane au-dessus du siècle qui le voit naître; mais, si élevé qu'il soit, il a un point de départ; l'origine du siècle de Louis XIV est-elle dans le moyen âge? Pour résoudre cette question, interrogeons les faits.

Et d'abord, convenons que si le dix-septième est né du moyen âge, il a singulièrement oublié son origine. Quand nous lisons les écrivains de cette grande époque, historiens, poëtes, orateurs, ce qui nous frappe surtout, nous chercheurs d'antiquités, c'est le silence que tous ils gardent sur ce qui les a précédés, hommes et choses, art et littérature, mœurs et langage. Tout date de Louis XIV; avant lui, il n'y a rien, rien du moins dont on se souvienne; pas un mot, pas un nom, pas une pensée qui soient le reflet du moyen âge; La Fontaine seul se souvient de Rabelais; mais Rabelais même, ce n'est déjà plus le moyen âge. Quant à Boileau, Racine, Corneille, ils seraient bien étonnés, s'ils revenaient à la lumière, de se trouver au milieu de ce monde nouveau de la féodalité que nous avons évoqué! Dix siècles qu'ils semblent n'avoir pas soupçonnés! Une civilisation, une poésie, une littérature tout

entières, qui leur furent inconnues! Comment expliquer en de tels hommes un silence si étrange, un oubli d'autant plus surprenant qu'à cette époque l'étude même du moyen âge n'était pas aussi négligée qu'on se l'est depuis imaginé? De savants hommes, Du Cange, Mabillon, Monfaucon, l'abbé Lebeuf, achevaient, selon l'expression de Voltaire, de tirer de dessous terre les décombres du moyen âge [1]. Craignaient-ils donc, ces esprits studieux ou sublimes, de blesser la politique ombrageuse de Louis XIV, qui, attentif à fonder sa monarchie nouvelle, dédaignait ou redoutait les souvenirs du passé? ou bien, dans cette prédilection pour la forme qui les ravissait, méprisaient-ils des siècles, où assurément la pensée a sa naïveté et sa grâce, mais où, à moins de singulières préventions, il faut reconnaître qu'elle manquait de correction, de pureté et de force? Non; s'ils n'ont point, ou très-rarement parlé du moyen âge, de cette époque qui aujourd'hui nous préoccupe si vivement, ce silence ne l'attribuez ni à la crainte ni au dédain, mais à un sens profond, à des inductions morales et logiques qu'ils ne pouvaient ni ne devaient repousser.

De nos jours, le moyen âge a succédé, dans les descriptions de la poésie, à l'âge d'or; on n'y

[1] Voltaire, *Siècle de Louis XIV*.

voit que preux chevaliers, vierges timides, humbles solitaires; partout des images de courage, de piété, d'innocence. Assurément j'aime, autant que qui ce soit, le moyen âge; mais je ne lui puis accorder tant de bonheur et de vertus; et, d'ailleurs, cette société, si parfaite qu'on la suppose, n'était, si je puis ainsi parler, qu'une transition. La religion ne pouvait toujours vivre de soumission; les cloîtres, d'humilité; la beauté, de candeur; la féodalité, de chevalerie; la science, de syllogismes. Aussi à la fin du quatorzième siècle, tout ce monde théologique, politique, féodal et scolastique était-il déjà battu en brèche; le quinzième et le seizième siècle achèvent cette ruine. A cette époque, tout est mis en question : religion, morale, politique, sciences et arts. Le quinzième et le seizième siècle n'ont été qu'un long combat, un enfantement douloureux, dans lequel se sont brisés tous les liens qui attachaient encore le moyen âge aux temps modernes. La féodalité livre à la monarchie un dernier combat; la religion, disons mieux, la puissance temporelle de l'Eglise, déploye, dans l'institution des Jésuites, ses dernières ressources; une partie de la chrétienté rompt avec Rome; la science, dans Roger Bacon, a de sublimes divinations, et bientôt Descartes détrônera la scolastique, depuis long-temps ébranlée par Duns Scot.

Ainsi alla, pendant deux siècles, la société flottant entre les temps modernes et le moyen âge, entre la royauté et la féodalité, entre la réforme et l'Eglise, entre le scepticisme et la foi. C'était donc une société nouvelle tout entière à bâtir. Où prendre les bases de cet édifice nouveau ? dans le moyen âge ? Mais le moyen âge, nous l'avons vu, était épuisé. Dans l'antiquité, c'est-à-dire dans la philosophie ? Ce sera là, en effet, la tendance du dix-huitième siècle, mais ce ne pouvait être celle du dix-septième. Si ébranlées qu'eussent été, par la révolte de Luther, la foi religieuse ; par les révoltes féodales du seizième siècle, la foi politique, toutes deux cependant avaient encore au cœur des peuples de vives et profondes racines. C'était donc à ce double besoin qu'il fallait satisfaire ; sur cette double foi religieuse et monarchique qu'il fallait asseoir l'édifice de la société nouvelle. L'antiquité païenne et républicaine ne pouvait être ici d'aucun secours ; il fallait s'adresser ailleurs et plus haut ; il fallait remonter aux véritables sources de la société moderne ; or, ces sources ne sont ni grecques, ni latines, ni féodales : elles sont chrétiennes. C'est ce que comprirent admirablement les grands écrivains du siècle de Louis XIV ; ils franchirent le moyen âge et allèrent droit à l'origine de la société chrétienne, aux Pères de l'Eglise. Ils y trouvèrent tous les éléments de

cette société privilégiée, qui devait être le siècle de Louis XIV ; éléments pour l'ordre politique, pour l'ordre religieux et moral.

A son origine, le christianisme fut une révolution politique autant que religieuse. En plaçant, comme un devoir, la fidélité dans les cœurs des sujets, il fit entrer la douceur dans l'âme des princes. Cette monarchie chrétienne, mélange de liberté et de soumision, qu'on voit poindre sous Constantin et sous Théodose, périt au cinquième siècle. La féodalité qui la remplaça, bonne comme sentiment et exaltation de l'individualité, eut cependant le tort de n'en appeler qu'à la force ; l'Eglise qui en balança la violence, ne la put vaincre entièrement. Quand donc la féodalité eut succombé sous la royauté, l'antique alliance du trône et de l'autel se dut renouer. Unies toutes deux contre les souvenirs de la féodalité, la royauté et l'Eglise trouvèrent dans cette alliance, comme autrefois, l'une, des garanties d'obéissance ; l'autre, des ménagements et de la dignité : la liberté et l'ordre y gagnèrent. Si la voix des orateurs chrétiens commandait aux sujets d'honorer dans le prince l'image de Dieu, seule aussi elle savait, par de respectueuses, mais sévères paroles, interrompre le concert de louanges qui enivrait le grand roi, et courber la majesté royale sous la majesté divine ; Bourdaloue et Bossuet sont les Ambroise et les Chrysostôme

d'un autre Théodose. Ainsi sur la religion se fondaient l'obéissance et la liberté. On retrouvait aussi chez les Pères les bases de l'ordre social.

La société, sous Louis XIV, eut une beauté, une harmonie qui se retrouveront difficilement. La religion formait comme une chaîne immense qui, descendant du prince au dernier de ses sujets, rapprochait tous les rangs et toutes les conditions dans une communion de croyances et de principes; l'obéissance, à tous les degrés. était rendue légère par le sentiment du devoir et des bienséances; l'autorité, adoucie par l'égalité chrétienne et un tact délicat; le maître, dans le serviteur, voyait encore un frère, uni à lui par d'immortelles espérances: la religion lui imposait charge d'âmes [1]; elle achevait ainsi cet affranchissement de l'homme qu'elle avait commencé sous la société païenne, et, remplaçant le servage par la domesticité, mot simple et paternel qui a trop perdu sa première et touchante signification, elle ne faisait de toute la maison, maîtres, enfants et serviteurs, qu'une seule et même famille. La religion, ainsi partout présente, communiquait aux esprits et aux âmes une douce tranquillité. La société, la famille, étaient donc solidement assises; restait l'édu–

[1] Bourdaloue : *Sur le Soin des domestiques.* Sermon pour le deuxième dimanche après Pâques.

cation de l'enfance; elle ne sera point oubliée.

Quand on n'envisage le moyen âge que de loin, on se laisse facilement séduire à son prestige brillant. Les femmes surtout n'y apparaissent qu'entourées d'une auréole de simplicité et de grâce. Mais rien, selon nous, mieux que l'éducation qu'elles recevaient alors, ne montre combien cette société féodale si vantée avait de côtés faibles et périssables; combien elle vivait d'une vie fausse et artificielle. Quand on réduit à sa juste valeur le culte dont alors les femmes étaient l'objet; quand on les considère ailleurs qu'au milieu de ces Cours d'amour où elles rendaient des arrêts sur les questions les plus subtiles et les plus délicates du code de la chevalerie; que dans ces châteaux où elles recevaient les hommages des troubadours; quand on les dépouille de ce prestige dont les dernières illusions fascinèrent les yeux des Clélies du dix-septième siècle, on voit combien, en réalité, était pauvre et fragile l'éducation de la femme, et comment, à ses sommités mêmes, la société se trouvait atteinte d'ignorance et de faiblesse; combien était périlleuse cette sensibilité romanesque qui aboutit, dans le quinzième siècle, aux contes de Marguerite de Navarre; dans le seizième, aux *Dames Galantes*, de Brantôme, et enfin aux *Amours des Gaules*, de Bussi-Rabutin. Il fallait donc également refaire l'éducation de la femme; il

fallait la ramener à cette pureté et à cette simplicité chrétiennes qu'avait altérées la chevalerie, qui cependant en était née, et s'en était nourrie. Fénélon se chargea de ce soin. L'éducation eut pour base la religion. Le siècle de Louis XIV, en tout sage et conséquent, résolut ainsi le problème difficile où se trompa le dix-huitième siècle, où s'agite le nôtre, concilier l'éducation avec l'état de la société. A une société née du christianisme, il donnait pour base un enseignement chrétien et une discipline religieuse.

Tout marchait dans cette voie: politique, éducation, littérature, l'état et la famille; et voyez combien cette marche était naturelle, et le rapprochement entre le siècle de Théodose et celui de Louis XIV direct et logique. Les pensées des Pères de l'Eglise deviennent, sans aucun effort, les pensées des orateurs sacrés. Pour combattre la réforme, Bossuet n'a qu'à interroger Tertullien, et le *Traité des prescriptions* enfante de lui-même les *Variations*; avec cette seule différence que l'hérésie a revêtu la forme qu'elle devait inévitablement prendre: elle était philosophique, elle est politique. Sur l'unité de l'Eglise, Bossuet trouve Cyprien comme il avait trouvé Tertullien; et dans cette assemblée célèbre, de 1682, où il proclame les libertés gallicanes, il n'a qu'à traduire les pages éloquentes de l'évêque de Carthage. Le savant évêque d'A-

vranches, Huet, rencontre dans Eusèbe les matériaux et le modèle d'une nouvelle préparation évangélique. Enfin le nouvel état politique de l'Eglise, si je puis ainsi parler, trouve dans l'Ecriture et dans les Pères un symbole nouveau et naturel. La politique tirée de l'Ecriture sacrée résume admirablement cette situation nouvelle de la société, qui n'a plus, contre l'autorité absolue du prince, de rempart que les foudres du ciel. Dans une lettre de saint Jérôme, vous avez le germe de cet admirable *Traité de l'éducation des filles*, où, comme dans tous ses ouvrages, Fénelon a devancé les vœux et les réformes que, depuis, le temps a accomplis. C'est dans saint Jérôme encore qu'il faut chercher, ainsi que l'a très-bien montré un illustre écrivain, l'origine de cette direction habile des âmes, science délicate et profonde que Bourdaloue possède à un si haut degré, et que l'on semble avoir oubliée aujourd'hui.

Ainsi que l'éloquence sacrée, la controverse, l'éducation, la philosophie, la littérature rappellent, à cette époque, et continuent les Pères de l'Eglise. Le système des idées innées de Mallebranche, n'est que le développement d'un traité magnifique et profond de saint Augustin. Nicole emprunte à l'Ecriture et aux Pères les plus douces et les plus solides maximes de ses *Essais*. M[me] de Sévigné charme la solitude des Rochers

par la lecture du Traité de saint Augustin sur la prédestination des saints et sur le don de la persévérance ; elle écrit à sa fille : « Vous lisez les » Epîtres de saint Augustin, ma chère bonne ; » elles sont très-belles, très-agréables, et vous » apprendront bien des nouvelles de ce temps-là. » J'en ai lu plusieurs, mais je les relirai avec » plus de plaisir que jamais, après avoir lu » l'histoire des six premiers siècles de l'Eglise. » L'habile et dédaigneux artisan de mots, le créateur du nombre et de l'harmonie, Balzac, aime le dur Tertullien ; il écrit à un de ses meilleurs éditeurs, à M. Rigault : « C'est un auteur avec lequel votre préface m'aurait réconcilié, si j'avais eu de l'aversion pour lui, et si la dureté de sa diction et les vices de son siècle m'avaient dégoûté de sa lecture ; mais il y a longtemps que je l'estime, et, que tout épineux et triste qu'il est, il ne me paraît point désagréable. J'ai trouvé dans ses écrits cette lumière noire dont il est parlé dans un ancien poëte, et je regarde avec autant de plaisir son obscurité que celle de l'ébène bien nette et bien travaillée. Ç'a toujours été mon opinion. Comme les beautés d'Afrique ne laissent pas d'être aimables, quoiqu'elles ne soient pas semblables aux nôtres, et comme Sophonisbe eût effacé plusieurs Italiennes, aussi les esprits du même pays ne laissent pas de plaire avec leur éloquence étrangère, et je préfère celle-

ci à beaucoup d'imitateurs de Cicéron. Avouons aux délicats que véritablement son style est de fer ; mais qu'ils nous avouent aussi que de ce fer il a forgé d'excellentes armes, qu'il en a défendu l'honneur et l'innocence du christianisme, qu'il en a poursuivi les Valentiniens à outrance et percé Marcion jusqu'au cœur ? » La Bruyère écrit ces mots : « Un père de l'Eglise, un docteur de l'Eglise, quels noms ! quelle tristesse dans leurs écrits, et peut-être quelle scolastique disent ceux qui ne les ont jamais lus. Mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Pères si éloignée de la vérité, s'ils voyaient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles, que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps, qui sont lus avec goût, qui donnent de la vanité à leurs auteurs. »

La société, ainsi que la littérature, reproduit, en les adoucissant, il est vrai, les habitudes des premiers siècles du christianisme. L'évêque du siècle de Louis XIV a plus d'un trait de ressemblance avec l'évêque de la cour de Théodose Ce dix-septième siècle, si poli, si élégant, si ami des plaisirs, il a ses austérités, ses Thébaïdes, ses conversions. La religion, l'esprit de conviction du moins compte des martyrs : Arnauld et

Port-Royal. Dans des solitudes studieuses, de savants et pieux anachorètes, rivaux des Basile et des Grégoire, s'occupent, non plus à défricher des contrées sauvages, ainsi que faisaient les moines au moyen âge, mais à féconder, à étendre le champ de la science, et à faire fleurir dans le désert, les lettres, le goût et l'imagination. Le siècle le plus fertile en grands orateurs et en grands poëtes a aussi produit ces Bénédictins dont le nom est synonyme de savoir profond, modeste et infatigable.

Mais le siècle de Louis XIV ne s'est pas contenté de reprendre la pensée des Pères de l'Eglise; il l'a développée, continuant cette œuvre commencée par les Chrysostôme, les Ambroise et les Augustin, et interrompue par la barbarie du moyen âge, de fonder et d'étendre le christianisme par la persuasion. Les orateurs sacrés, Bourdaloue, Massillon, Bossuet, ont donné la raison pour base à la foi. Les institutions divines de Lactance, la Cité de Dieu de saint Augustin, qui peuvent être regardées comme la dernière et la plus magnifique expression du christianisme ancien, ne sont-elles pas au-dessous des livres qu'elles ont inspirés; à savoir: Le *Traité de l'existence de Dieu*, et cette partie théologique de l'*Histoire universelle*, où, dans Bossuet, le prophète succède à l'historien. Dans les ouvrages des Pères de l'Eglise et des apologistes, la réfu-

tation du paganisme occupe encore une grande place. Mais, avec les siècles, le christianisme a marché; l'homme a grandi, et la perfectibilité humaine proclamée par Augustin est acceptée par Pascal, hardi génie qui veut démontrer géométriquement l'Evangile, et fonder, sur cette base divine, l'édifice immortel où reposeront, dans une haute et profonde harmonie, la raison et la foi. Enfin La Bruyère écrit le chapitre *des esprits forts*, admirable résumé de la théodicée de dix-sept siècles de christianisme.

On le voit, les rapports que nous cherchons à établir entre les écrivains du siècle de Louis XIV et les auteurs sacrés, ne sont pas des rapports forcés ou factices; ils ressortent et éclatent de toute part; et ainsi l'opinion qui rattacherait le siècle de Louis XIV au siècle de Théodose, ne serait-elle pas plus naturelle et plus logique, que celle qui rattache ce siècle au siècle d'Auguste? Le moyen, en effet, d'admettre, qu'à dix-sept siècles de distance, avec des mœurs, des institutions, une société, une religion différentes, la littérature française ait pu sortir de la littérature latine ou grecque profanes? n'est-il pas plus simple de la rattacher à ces autres littératures, grecque et latine aussi, mais chrétiennes, qui ont fait le moyen âge et préparé les temps modernes; à cette séve primitive du christianisme naissant qui, tout altérée qu'elle est, coule encore

autour de nous et en nous si abondante et si féconde ? Ces analogies, que l'histoire confirme à chaque page, ne sont-elles pas l'explication la plus vraie, bien que la moins ordinaire, de notre grand siècle, qui, nous avons essayé de le montrer, est aussi étranger au moyen âge, qu'il est différent du siècle d'Auguste ? Mais quoi ! dira-t-on, pouvez-vous nier que toute la littérature du siècle de Louis XIV ne porte l'empreinte et le cachet de la littérature du siècle d'Auguste ? qu'elle n'en ait emprunté et les préceptes du goût et les secrets de la diction ? je l'avoue ; mais dans tous ceux qui l'ont le plus imitée, cette littérature, si l'art est païen, l'âme est chrétienne ; et je ne dis pas seulement dans *Polyeucte*, dans *Esther*, dans *Athalie* ; mais dans les ouvrages mêmes qui appartiennent à des sujets profanes et en expriment des passions ; dans *Phèdre*, dans *Andromaque*. Les remords de Phèdre sont chrétiens, et Andromaque, on l'a dit, c'est la mère chrétienne.

Que si nous pressions cette question, si nous voulions en faire sortir tout ce qu'elle contient, nous ajouterions que les Pères de l'Eglise ne donnent pas simplement la clef des écrivains du dix-septième siècle, mais qu'ils peuvent aussi servir à mieux faire comprendre le dix-huitième siècle. En effet, si pour avoir les origines historiques et littéraires du siècle de Louis XIV, il faut remon-

ter jusqu'au siècle de Théodose, ce siècle aussi et celui de Constantin peuvent répandre une vive lumière sur une partie du dix-huitième siècle. La lutte qu'alors le christianisme eut à soutenir contre la philosophie, il l'avait soutenue au troisième siècle : Julien est le précurseur de Voltaire ; et ne croyez pas qu'entre les deux époques la ressemblance se borne à quelques rapports éloignés ; les rapprochements sont nombreux, ils sont profonds. Les mêmes armes servent aux mêmes combats. Le paganisme, non point considéré sous le rapport de l'art, ainsi qu'on l'a fait au commencement du dix-neuvième siècle, mais le paganisme politique, religieux, trouve, au dix-huitième siècle, des défenseurs qui le regrettent, qui le voudraient ressusciter. C'est avec quelques fragments d'un discours perdu de Julien, lambeaux conservés par saint Cyrille dans la réfutation qu'il nous en a laissée, qu'un Marquis, célèbre dans l'histoire de la philosophie du dix-huitième siècle, écrit l'apologie du paganisme; c'est sous la même impression de faveur pour le polythéisme, de haine ou du moins de prévention contre le christianisme, que Gibbon, héritier des ressentiments de Zosime, déplore, en la retraçant, et regrette la chute de l'empire romain et du paganisme.

Dans l'*Essai sur les Eloges*, vous retrouverez les mêmes dispositions à réhabiliter la philoso-

phie du troisième siècle, à la relever de la défaite que lui fit éprouver le christianisme. Du reste, à ces apologies intéressées du paganisme, les réponses ne manquèrent point; et, entre les philosophes du dix-huitième siècle et ceux du troisième, les rapports furent saisis et signalés. Un homme que Voltaire a flétri si légèrement, ainsi qu'il faisait de tant d'autres, qu'il immolait à sa haine, quolquefois à la rime, l'abbé Nonnotte, fut surtout ardent et opiniâtre dans cette guerre, que le christianisme soutint de nouveau contre le paganisme, évoqué par la philosophie. Les *Philosophes des Trois premiers siècles*, les *Nouveaux platoniciens*, ces ouvrages, et d'autres que nous pourrions rappeler, témoignent assez que, de part et d'autre, les rapprochements étaient reconnus et acceptés. Faut-il s'en étonner? le dix-huitième siècle était inévitablement poussé vers le paganisme, et sur cette pente, il devait naturellement descendre et arriver jusqu'à l'époque fatale qui le vit succomber; car la véritable origine du dix-huitième siècle, c'est la philosophie ancienne. Cette filiation, interrompue au quatrième siècle par la victoire du christianisme, oubliée pendant tout le moyen âge par la naïveté de la foi; reprise et remise en lumière, au quinzième siècle, par le réveil et l'étude de l'antiquité; obscurcie de nouveau, au siècle de Louis XIV, par la conviction de l'esprit religieux,

cette origine, le dix-huitième siècle la retrouve enfin et la proclame hautement.

Ainsi, avec les Pères de l'Eglise, vous avez l'explication de deux problèmes littéraires; vous connaissez le berceau du dix-huitième siècle, comme celui du dix-septième; le dix-huitième siècle reprend et représente l'antiquité païenne, comme le dix-septième siècle avait ressuscité et mis en lumière l'antiquité chrétienne; l'un aboutit aux philosophes de l'école de Julien, l'autre aux Pères de l'Eglise.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES.

Pages

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
IMPRIMEURS DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon

